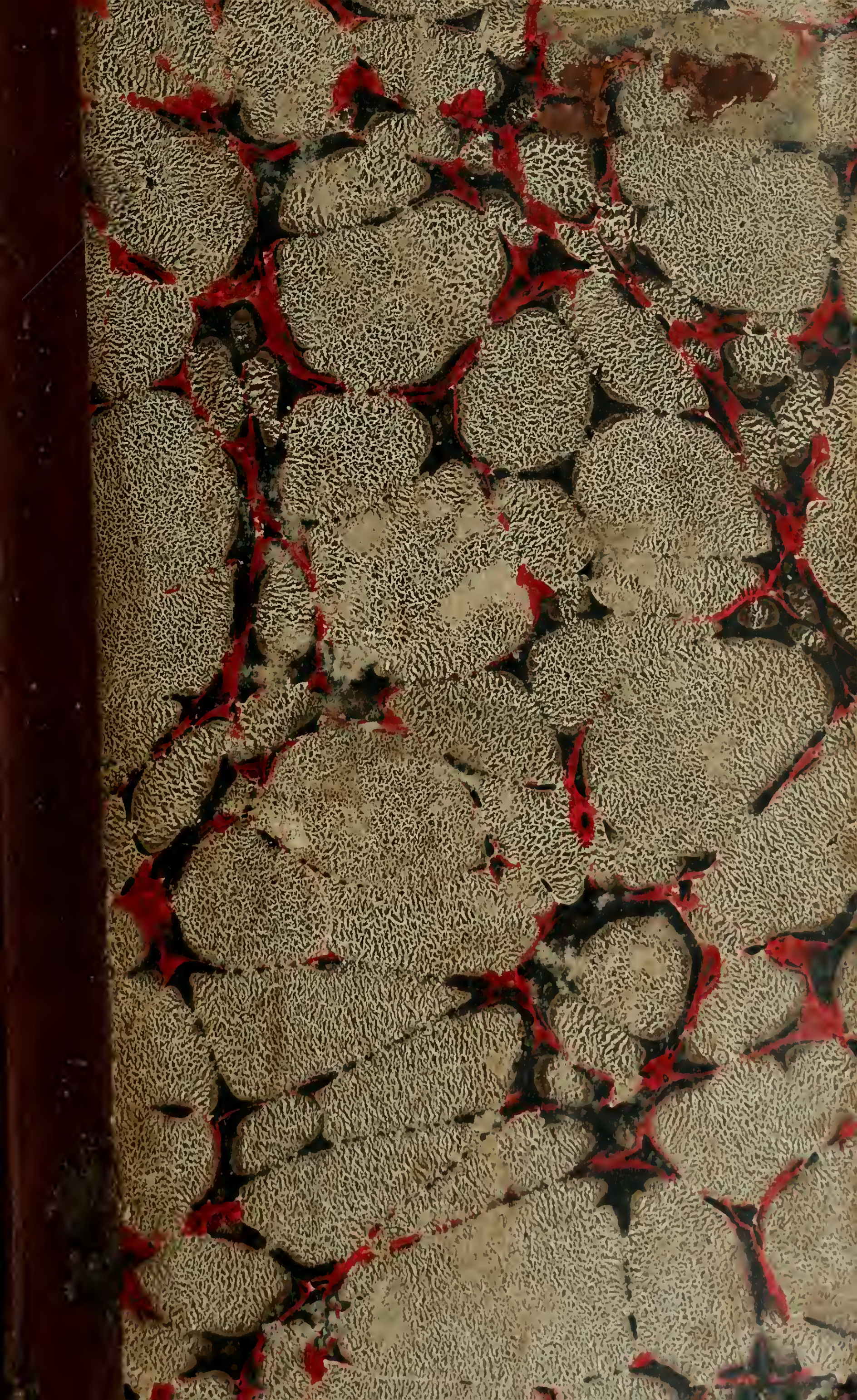



SABLE
COLLECTION
SABLE

IMPRESSIONS
DE VOYAGE.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

IMPRESSIONS
DE VOYAGE

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

IV



PARIS.

DUMONT, ÉDITEUR,

88, PALAIS-ROYAL, SALON LITTÉRAIRE.

—

1837

CHAPITRE PREMIER.

Ponce Pilate.

Sir Robert était mort sur le coup. On avait transporté Alcide Jollivet à Küssnach : j'étais revenu à Lucerne pour prévenir Catherine, et, certain que des soins meilleurs et plus efficaces que les miens allaient entourer le blessé, je m'éloignai dans ma barque, que le vent poussait vers l'extrémité du lac opposée à celle

où avait eu lieu le combat. Rien ne pouvait écarter de mon souvenir la scène terrible dont j'avais été témoin le matin ; partout où mes yeux se fixaient, je voyais des cercles sanglans. Francesco et moi gardions le silence, quand tout-à-coup un des bateliers dit à l'autre : — Ne t'avais-je pas dit qu'il lui arriverait malheur !...

— A qui cela ? dis-je en tressaillant.

— A l'Anglais, donc.

— Qui pouvait vous donner cette pensée ?

— Ah ! voyez-vous, ça ne manque jamais, cela.

— Quoi ?

— Quand on a vu Ponce-Pilate, voyez-vous....

Je le regardai.

— Oui, oui, l'Anglais a voulu monter le vendredi sur la montagne, malgré tout ce qu'on a pu lui dire ; car les Anglais, ce sont des messieurs qui ne croient à rien.

— Après?

— Et il a rencontré le maudit en habit de juge, car le vendredi est le jour qu'il s'est réservé.

— Vous êtes fou, mon ami.

— Non, il n'est pas fou, dit sérieusement Francesco; c'est vrai ce qu'il a dit, mais vous n'êtes pas forcé de le croire.

— Peut-être croirais-je si je comprenais; mais je ne comprends pas.

— Savez-vous comment on appelle cette grande montagne rouge et décharnée, qui a trois sommets, en souvenir des trois croix du Calvaire?

— On l'appelle le Pilate.

— Et d'où l'appelle-t-on comme cela?

— D'un mot latin, — *Pileatus,* — qui veut dire coiffé, parce qu'ayant toujours des nuages à sa cime, il a l'air d'avoir la tête couverte; d'ailleurs, c'est bien prouvé par le proverbe que je vous ai entendu dire à vous-même ce

matin, lorsque je vous ai demandé quel temps nous aurions.

Quand Pilate a mis son chapeau,
Le temps sera serein et beau.

— Vous n'y êtes pas, dit le batelier.

— Et d'où lui vient ce nom, alors?

— De ce qu'il sert de tombe à celui qui condamna le Christ.

— A Ponce-Pilate?

— Oui, oui.

— Allons donc, le père Brotier dit qu'il est enterré à Vienne, et Flavien qu'il a été jeté dans le Tibre.

— Tout cela est vrai.

— Il y a donc trois Ponce-Pilate, alors?

— Non, non, il n'y en a qu'un seul, — toujours le même, — seulement il voyage.

— Diable! cela me semble assez curieux : et peut-on savoir cette histoire?

— Oh! pardieu! ce n'est pas un mystère, et le dernier paysan vous la racontera.

— La savez-vous ?

— On m'a bercé avec ; mais ces histoires-là, voyez-vous, c'est bon pour nous, qui sommes des imbéciles ; mais vous autres, vous n'y croyez pas.

— La preuve que j'y crois, c'est qu'il y aura cinq francs de trinkgeldt si vous me la racontez.

— Vrai ?

— Les voilà.

— Qu'est-ce que vous en faites donc, des histoires, que vous les payez ce prix-là ?

— Que vous importe ?

— Oh ! au fait, ça ne me regarde pas. Pour lors, comme vous savez, le bourreau de Notre-Seigneur, ayant été appelé de Jérusalem à Rome, par l'empereur Tibère....

— Non, je ne savais pas cela.

— Eh bien ! je vous l'apprends. Donc, voyant qu'il allait être condamné à mort pour son crime, il se pendit aux barreaux de sa prison. De sorte que, lorsqu'on vint pour l'exécuter,

on le trouva mort. Mécontent de voir sa besogne faite, le bourreau lui mit une pierre au cou, et jeta le cadavre dans le Tibre. Mais à peine y fut-il, que le Tibre cessa de couler vers la mer, et que, refluant à sa source, il couvrit les campagnes et inonda Rome. En même temps, des tempêtes affreuses vinrent éclater sur la ville, la pluie et la grêle battirent les maisons, la foudre tomba et tua un esclave qui portait la litière de l'empereur Auguste (1), lequel eut une telle peur qu'il fit vœu de bâtir un temple à Jupiter-Tonnant. Si vous allez à Rome, vous le verrez, il y est encore. Mais, comme ce vœu n'arrêtait pas le carillon, on consulta l'oracle : l'oracle répondit que, tant qu'on n'aurait pas repêché le corps de Ponce-Pilate, la désolation de l'abomination continuerait. Il n'y avait rien à dire. On convoqua les bateliers, et on les mit en réquisition ; mais

(1) J'espère qu'on nous croit assez instruit en histoire pour que ce ne soit pas nous qu'on accuse d'avoir fait tuer, sous Tibère, un esclave qui portait la litière d'Octave.

pas un ne se souciait de plonger pour aller chercher le farceur qui faisait un pareil sabbat au fond de l'eau. Enfin on fut obligé d'offrir la vie à un condamné à mort, s'il réussissait dans l'entreprise. Le condamné accepta : on lui mit une corde autour du corps; il plongea deux fois dans le Tibre, mais inutilement; à la troisième, voyant qu'il ne remontait pas, on tira la corde, alors il remonta à la surface de l'eau, tenant Ponce-Pilate par la barbe. Le plongeur était mort; mais, dans son agonie, ses doigts crispés n'avaient point lâché le maudit. On sépara les deux cadavres l'un de l'autre; on enterra magnifiquement le condamné, et l'on décida qu'on emporterait l'ex-proconsul de Judée à Naples, et qu'on le jetterait dans le Vésuve. Ce qui fut dit fut fait; mais à peine le corps fut-il dans le cratère que toute la montagne mugit et que la terre trembla : des cendres jaillirent, des laves coulèrent; Naples fut renversée, Herculanum ensevelie et Pompeïa détruite. Enfin, comme on

se douta que tous ces bouleversemens venaient encore du fait de Ponce-Pilate, on proposa une grande récompense à celui qui le tirerait de sa nouvelle tombe. Un citoyen dévoué se présenta, et, un jour que la montagne était un peu plus calme, il prit congé de ses amis et partit pour tenter l'entreprise, défendant que personne le suivît, afin de n'exposer que lui seul. La nuit qui suivit son départ, tout le monde veilla; mais nul bruit ne se fit entendre : le ciel resta pur, et le soleil se leva magnifique; et, comme on ne l'avait pas vu depuis long-temps, alors on alla en procession sur la montagne, et l'on trouva le corps de Pilate au bord du cratère; mais de celui qui l'en avait tiré, jamais, au grand jamais on n'en entendit reparler.

Alors, comme on n'osait plus jeter Pilate dans le Tibre à cause des inondations, comme on ne pouvait le pousser dans le Vésuve à cause des tremblemens de terre, on le mit

dans une barque que l'on conduisit hors du port de Naples, et qu'on abandonna au milieu de la mer, afin qu'il s'en allât, puisqu'il était si difficile, choisir lui-même la sépulture qui lui conviendrait. Le vent venait de l'orient; la barque marcha donc vers l'occident; mais, après huit ou dix jours, il changea, et, comme il tourna au midi, la barque navigua vers le nord. Enfin elle entra dans le golfe de Lyon, trouva une des bouches du Rhône, remonta le fleuve jusqu'à ce que, rencontrant près de Vienne, en Dauphiné, l'arche d'un ancien pont cachée par l'eau, l'embarcation chavira.

Alors les mêmes prodiges recommencèrent; le Rhône s'émut, le fleuve se gonfla, et l'eau couvrit les terres basses; la grêle coupa les maisons et les vignes des terres hautes, et le tonnerre tomba sur les habitations des hommes. Les Viennois, qui ne savaient à quoi attribuer ce changement dans l'atmosphère, bâtirent des temples, firent des pèlerinages,

s'adressèrent aux plus savans devins de France et d'Italie; mais nul ne put dire la cause de tous les malheurs qui affligeaient la contrée. Enfin la désolation dura ainsi près de deux cents ans. Au bout de ce temps, on entendit dire que le Juif errant allait passer par la ville, et, comme c'était un homme fort savant, attendu que, ne pouvant mourir, il avait toute la science des temps passés, les bourgeois résolurent de guetter son passage et de le consulter sur les désastres dont ils ignoraient la cause. Or il est connu que le Juif errant est passé à Vienne...

— Ah ! pardieu ! dis-je, interrompant mon batelier, vous me tirez là une fameuse épine du pied; certainement que le Juif errant est passé à Vienne.

— Ah ! voyez-vous! dit mon homme tout radieux.

— Et la preuve, continuai-je, c'est qu'on a fait une complainte avec une gravure re-

présentant son vrai portrait, dans laquelle il y a ce couplet :

En passant par la ville
De Vienne en Dauphiné,
Des bourgeois fort dociles
Voulurent lui parler.

— Oui, dit le batelier, on les voit dans le fond, le chapeau à la main...

— Eh bien! nous avons passé une nuit et un jour à chercher, Méry et moi, ce que les bourgeois de Vienne pouvaient avoir à dire au juif errant : c'est tout simple, ils avaient à lui demander ce que signifiaient le tonnerre, la pluie et la grêle...

— Justement.

— Ah bien! mon ami, je vous suis bien reconnaissant; voilà un fameux point historique éclairci; allez, allez, allez.

— Donc ils prièrent le Juif errant de les débarrasser de cette peste; le Juif errant y consentit, les bourgeois le remercièrent et voulurent lui donner à dîner; mais, comme

vous savez, il ne pouvait pas s'arrêter plus de cinq minutes au même endroit, et, comme il y en avait déjà quatre qu'il causait avec les bourgeois de Vienne, il descendit vers le Rhône, s'y jeta tout habillé, et reparut au bout d'un instant, portant Ponce-Pilate sur ses épaules; les bourgeois le suivirent quelque temps en le comblant de bénédictions. Mais, comme il marchait trop vite, ils l'abandonnèrent à deux lieues de la ville, en lui disant que, si jamais ses cinq sous venaient à lui manquer, ils lui en feraient la rente viagère. Le Juif errant les remercia, et continua son chemin, assez embarrassé de ce qu'il allait faire de son ancienne connaissance, Ponce-Pilate.

Il fit ainsi le tour du monde, tout en pensant où il pourrait le mettre et cela sans jamais trouver une place convenable; car partout il pouvait renouveler les malheurs qu'il avait déjà causés; enfin, en traversant la montagne

que vous voyez, qui à cette époque s'appelait Fracmont (1), il crut avoir trouvé son affaire : en effet, presque à sa cime, au milieu d'un désert horrible et sur un lit de rochers, s'étend un petit lac qui ne nourrit aucune créature vivante, ses bords sont sans roseaux et ses rivages sans arbres. Le Juif errant monta sur le sommet de l'Esel, que vous voyez d'ici, le plus pointu des trois pics, et d'où l'on découvre, par le beau temps, la cathédrale de Strasbourg, et de là jeta Ponce-Pilate dans le lac.

A peine y fut-il, qu'on entendit à Lucerne un carillon auquel on n'était pas habitué. On eût dit que tous les lions d'Afrique, tous les ours de la Sibérie et tous les loups de la forêt Noire rugissaient dans la montagne. A compter de ce jour-là, les nuages, qui ordinairement passaient au-dessus de sa tête, s'y arrêtèrent ; ils arrivaient de tous les côtés du

(1) *Mons fractus.*

ciel comme s'ils s'y étaient donné rendez-vous; cela faisait, au reste, que toutes les tempêtes éclataient sur le Fracmont, et laissaient assez tranquille le reste du pays. De là vient le proverbe que vous disiez : — Quand Pilate a mais son chapeau, etc., etc.

— Oui! oui! c'est clair; d'ailleurs ça ne le serait pas, que j'aime beaucoup mieux cette histoire-ci que l'autre.

— Oh! mais c'est qu'elle est vraie l'histoire!

— Mais je vous dis que je la crois!

— C'est que vous avez l'air...

— Non, je n'ai pas l'air.

— A la bonne heure, parce qu'alors ce serait inutile de continuer.

— Un instant, un instant; — je vous dis que j'y crois, parole d'honneur; allez, je vous écoute.

— Ça dura comme ça mille ans à peu près; Ponce-Pilate faisait toujours les cent dix-neuf

coups ; mais, comme la montagne est à trois ou quatre lieues de la ville, il n'y avait pas grand inconvénient, et on le laissait faire. Seulement, toutes les fois qu'un paysan ou qu'une paysanne se hasardait dans la montagne sans être en état de grâce, c'était autant de flambé ; Ponce-Pilate leur mettait la main dessus, et bonsoir.

Enfin, un jour, c'était au commencement de la réforme, en 1525 ou 30, je ne sais plus bien l'année, un frère rose-croix, Espagnol de nation, qui venait de visiter la Terre-Sainte, et qui cherchait des aventures, entendit parler de Ponce-Pilate, et vint à Lucerne avec l'intention de mettre le païen à la raison. Il demanda à l'Avoyer de lui laisser tenter l'entreprise ; et, comme la proposition était agréable à tout le monde, on l'accepta avec reconnaissance. La veille du jour fixé pour l'expédition, le frère rose-croix communia, passa la nuit en prières, et, le premier vendredi du

mois de mai 1531, je me le rappelle maintenant, il se mit en route pour la montagne, accompagné jusqu'à Stenibach, ce petit village, à notre droite, que nous venons de passer, par toute la ville; quelques-uns, plus hardis, s'avancèrent même jusqu'à Nergiswil; mais là le chevalier fut abandonné de tout le monde, et continua sa route seul, ayant son épée pour toute arme.

A peine fut-il dans la montagne, qu'il trouva un torrent furieux qui lui barrait le chemin; il le sonda avec une branche d'arbre; mais il vit qu'il était trop profond pour être traversé à gué : il chercha de tous côtés un passage, et n'en put trouver; enfin, se confiant à Dieu, il fit sa prière, résolu de le franchir, quelque chose qui pût arriver, et, lorsque sa prière fut finie, il releva la tête et reporta les yeux sur l'obstacle qui l'avait arrêté. Un pont magnifique était jeté d'un bord à l'autre; le chevalier vit bien que c'était la main du Sei-

gneur qui l'avait bâti, et s'y engagea hardiment. A peine avait-il fait quelques pas sur l'autre rive, qu'il se retourna pour voir encore une fois l'ouvrage miraculeux; mais le pont avait disparu.

Une lieue plus avant, et comme il venait de s'engager dans une gorge étroite et rapide, qui conduisait au plateau de la montagne où se trouve le lac, il entendit un bruit effroyable au-dessus de sa tête; au même moment, la masse de granit sembla chanceler sur sa base, et il vit venir à lui une avalanche qui, se précipitant pareille à la foudre, remplissait toute la gorge et roulait bondissante comme un fleuve de neige; le rose-croix n'eut que le temps de mettre un genou en terre et de dire : Mon Dieu, Seigneur! ayez pitié de moi; mais à peine avait-il prononcé ces paroles, que le flot immense se partagea devant lui, passant à ses côtés avec un fracas affreux, et, le laissant isolé comme sur une île, alla

s'engloutir dans les abîmes de la montagne.

Enfin, comme il mettait le pied sur la plate-forme, un dernier obstacle, et le plus terrible de tous, vint s'opposer à sa marche. C'était Pilate lui-même, en habit de guerre, et tenant pour arme, à la main, un pin dégarni de ses branches dont il s'était fait une massue.

La rencontre fut terrible : et, si vous montiez sur la montagne, vous pourriez voir encore l'endroit où les deux adversaires se joignirent. Tout un jour et tout une nuit, ils combattirent et luttèrent ; et le rocher a conservé l'empreinte de leurs pieds. Enfin le champion de Dieu fut vainqueur, et, généreux dans sa victoire, il offrit à Pilate une capitulation qui fut acceptée : le vaincu s'engagea à rester six jours tranquille dans son lac, à la condition que le septième, qui serait le vendredi, il lui serait permis d'en faire trois fois le jour en robe de juge ; et, comme ce traité fut juré sur un morceau de la vraie croix, Pilate

fut forcé de l'exécuter de point en point. Quant au vainqueur, il redescendit de la montagne, et ne retrouva plus ni l'avalanche ni le torrent, qui étaient des œuvres du démon, et qui avaient disparu avec sa puissance.

Alors le conseil de Lucerne prit une décision, ce fut d'interdire l'ascension du Pilate le vendredi ; car, ce jour, la montagne appartenait au maudit, et le rose-croix avait prévenu que ceux qui le rencontreraient mourraient dans l'année. Pendant trois cents ans, cette coutume fut observée : aucun étranger ne pouvait gravir le Pilate sans permission; ces permissions étaient accordées par l'Avoyer pour tous les jours de la semaine, excepté le vendredi, et, chaque année, les pâtres prêtaient serment de n'y conduire personne pendant l'interdiction ; cette coutume dura jusqu'à la guerre des Français, en 99. Depuis ce temps, va qui veut et quand il veut au Pilate. Mais il y a eu plusieurs exemples que le bourreau du

Christ n'a pas renoncé à ses droits. Aussi, quand jeudi dernier, l'Anglais envoya chercher un guide, pour lui dire de se tenir prêt pour le lendemain, celui-ci lui dit toute l'histoire que je viens de vous raconter; mais sir Robert n'en fit que rire, et, le lendemain matin, malgré le conseil de tous, il entreprit son ascension, quoique son guide l'eût prévenu qu'il n'irait pas jusqu'au lac.

En effet, à un quart de lieue du plateau, Nicklaus, qui est un homme prudent et religieux, s'arrêta et se mit en prières. L'Anglais continua sa route, et deux heures après revint très-pâle et très-défait. Il eut beau dire que c'était parce qu'il avait laissé à Nicklaus le pain, le vin et le poulet, et qu'alors il avait faim; il eut beau boire et manger comme si de rien n'était; Nicklaus ne revint pas moins convaincu que son abattement venait de la frayeur et non de la faim; qu'il avait rencontré Pilate en robe de juge, et que par

conséquent il était condamné à mourir dans l'année. Il crut de son devoir de prévenir sir Robert de la position critique dans laquelle il se trouvait, afin qu'il mît ordre à ses affaires temporelles et spirituelles; mais sir Robert n'en fit que rire. Vous voyez bien cependant que Nicklaus avait raison.

En achevant cette dernière phrase, mon batelier donna son dernier coup de rame, et nous débarquâmes à Stanztad. Je me mis aussitôt en route pour Stanz, où j'arrivai après une heure de marche.

La première chose que je fis en entrant à l'auberge de la Couronne fut d'écrire à Méry que je savais ce que les bourgeois de Vienne avaient à dire au Juif errant, et qu'à mon retour à Paris je lui en ferais part.

CHAPITRE II.

Un mot pour un autre.

La première chose que nous aperçûmes en sortant de l'auberge de la Couronne, pour faire notre tournée dans la ville, fut la statue d'Arnold de Winkelried, tenant contre sa poitrine le faisceau de lances qui la traversa.

C'est encore un des beaux et grands souve-

nirs de la Suisse, et que je ne sache pas avoir encore été contesté, que le dévouement de ce martyr. Léopold d'Autriche, fils de celui qui avait été battu à Morgarten, avait juré de venger la défaite paternelle. Il avait appelé à lui pour la croisade du despotisme, toute la grande noblesse, et s'était mis à sa tête. Son avant-garde était commandée par le baron de Reinach, qui la conduisait monté sur un chariot chargé de cordes, criant aux habitans qu'avant le soleil couché ils en auraient chacun une au cou. Parmi cette armée, il y avait un corps de faucheurs, qui ne venait pas pour combattre, mais pour détruire les moissons, et qui, s'arrêtant dans les villages à l'heure où les ouvriers des champs prennent leurs repas, se faisaient apporter la soupe des moissonneurs. Cependant, en arrivant à Simpach, on mit du retard à leur apporter le déjeuner; alors ils le demandèrent avec des menaces. Patience, leur répondit celui à qui ils s'adressaient : voici messieurs

de Lucerne qui vous l'apportent. En effet, en ce moment on voyait descendre les Lucernois par le chemin d'Adelwil; ils venaient joindre leurs frères de Schwitz, d'Uri, d'Unterwalden, de Zug et de Glaris, qui les attendaient dans un camp entouré de fossés et adossé à la montagne, et les reçurent avec de grands cris de joie.

Alors Léopold vit que le moment était venu de donner la bataille, et, voulant savoir à quels hommes il avait affaire, il envoya pour les examiner un vieux et brave capitaine nommé le comte d'Harembourg. Celui-ci s'avança jusqu'aux fossés du camp; et, comme si les Suisses eussent été sûrs du résultat de cette démarche, ils laissèrent le vieux guerrier étudier à son aise leur force numérique et leurs moyens d'attaque et de défense. Cette tranquillité confiante parut plus formidable au comte que ne l'eût été une démonstration de guerre furieuse et bruyante. Il revint donc lentement

vers le duc Léopold, qui l'attendait à cheval, couvert de son harnais de guerre, à l'exception de sa tête, qui n'était point encore casquée. Il avait près de lui, à cheval aussi, et armé, sous ses habits ecclésiastiques, le doyen du chapitre de Strasbourg. Interrogé par son seigneur, le comte d'Harembourg répondit qu'il croyait qu'il serait bon d'attendre un renfort, et que ces gens, que l'on croyait si méprisables, lui paraissaient, à lui, terribles et résolus. « Cœur de lièvre! » dit avec mépris le prélat; puis, se retournant vers le duc Léopold : « Monseigneur, lui dit-il, comment voulez-vous que je vous fasse servir tous ces manans : bouillis ou rôtis? Choisissez. »

En ce moment le duc vit venir à lui un nouveau conseiller; c'était son bouffon; il était d'Uri, et avait obtenu de son maître un congé pour aller voir ses compatriotes. Il avait été témoin du départ des Suisses de leur canton, de l'enthousiasme avec lequel ils s'étaient

armés, et du serment qu'ils avaient fait de mourir tous jusqu'au dernier, s'il le fallait, pour défendre l'héritage sacré de leurs pères. Il fut donc de l'avis du comte d'Harembourg, et supplia le prince de ne point livrer bataille; mais une nouvelle plaisanterie du prélat fut plus forte que toutes les considérations de la prudence; Léopold demanda son casque, le posa sur sa tête, et dit : *Marchons!*

A peine les Suisses eurent-ils vu les Autrichiens se mettre en route, qu'ils sortirent de leur camp et s'avancèrent au-devant d'eux; les deux troupes, l'une forte de quatre mille gentilshommes parfaitement armés, et l'autre de treize cents paysans sans cuirasse, s'arrêtèrent à un trait d'arbalète l'une de l'autre. Quant aux faucheurs, on les avait répandus sur le versant de la montagne, et ils avaient commencé en chantant leur œuvre de destruction.

Le terrain sur lequel le combat paraissait

devoir se livrer était inégal et raboteux, serré entre le lac et le talus de la montagne, tout-à-fait impropre enfin aux manœuvres de la cavalerie. Le duc ordonna à sa noblesse de mettre pied à terre; sa gendarmerie en fit autant. Le duc alors descendit de cheval et vint se placer aux premiers rangs; plusieurs alors, et de ce nombre était le vieux comte d'Harembourg, voulurent l'engager à remonter à cheval, et à reprendre un poste moins dangereux; mais le duc leur imposa silence en disant : Je combats pour mes droits et mon héritage, à Dieu ne plaise que vous périssiez et que je vive heureux! à nous tous le bien et le mal! à nous tous la même mort ou la même victoire!

Les deux armées alors firent un nouveau et même mouvement pour se rapprocher, mais d'une manœuvre différente; les chevaliers autrichiens marchèrent de front, appuyant leurs longues lances au crampon d'arrêt, et poussant devant eux cette muraille de fer; les

Suisses, au contraire, selon leur habitude, prirent la forme d'un triangle et poussèrent avec acharnement ce coin vivant sur le bataillon qu'ils voulaient entamer ; mais, mal protégés qu'ils étaient par leurs armes défensives, et, n'ayant pour armes offensives que de courtes hallebardes dont la longueur n'atteignait pas aux deux tiers des lances autrichiennes, ils ne purent entamer le rempart que leur opposaient leurs ennemis. En vain revinrent-ils deux fois à la charge, en vain la seconde fois Pierre de Goldeningen se mit à leur tête avec la bannière du canton ; Pierre de Goddeningen tomba, serrant dans ses bras l'étendard qu'on ne put lui arracher, et qu'on peut encore voir teint de son sang à l'hôtel-de-ville de Lucerne. Ce fut alors qu'Arnold de Winkelried, qui était cuirassé, comme étant un des chefs, ôta son armure, monta sur un cheval et se mit à la tête du triangle obstiné, qui revint pour la troisième fois à la charge et qui pour la troi-

sième fois trouva au front ennemi l'inébranlable ligne de fer contre laquelle déjà cinquante confédérés avaient trouvé la mort. Aussitôt, ayant jeté son épée, il étendit les bras, ramassa tout un faisceau de lances, et, les réunissant sur sa poitrine, il se laissa tomber de tout son poids sur leurs pointes. Cette chute fit une brèche dans les rangs des chevaliers, et le coin entra dans le chêne.

Dès ce moment, les Autrichiens furent empêchés de combattre par la longueur même de leurs lances. Les Suisses, au contraire, avec leurs courtes épées et leurs hallebardes à peine plus longues que des haches, avaient tout l'avantage d'une lutte corps à corps : de ce moment le vieux comte d'Harembourg vit bien que tout était perdu ; mais il voulut tenter un dernier effort, et, courant à la montagne où étaient les faucheurs, il les appela à lui, afin de les conduire à une autre moisson, et se mettant à leur tête, une faux à la main, il leur

donna l'exemple en entrant le premier dans le champ d'hommes aussi pressés que des épis.

Cette attaque imprévue, l'arme étrange avec laquelle elle était faite, le courage du vieux guerrier qui la dirigeait, tout jeta un moment de terreur dans les rangs des Suisses. Le duc profita de ce moment, et, voyant, par une éclaircie qui venait de se faire, la grande bannière d'Autriche prête à tomber entre les mains des confédérés, il se précipita vers elle, arriva au moment où le porte-enseigne tombait, et la prit de ses bras mourans; au même instant tous les efforts se réunirent contre lui, et, avant que les seigneurs de sa suite fussent arrivés à son secours, il était tombé couvert de blessures, gardant entre ses dents et entre ses mains des lambeaux de son étendard, qu'il n'avait lâché qu'avec la vie.

Six cent soixante-seize gentilshommes, parmi lesquels trois cent cinquante aux casques couronnés, tombèrent autour de leur

duc. Son cadavre fut transporté à l'abbaye de Kœnigsfelden sur le même char que montait le baron de Reinach, et encore plein des cordes qui devaient garrotter ces mêmes paysans qui l'avaient vaincu.

Près de la statue de Winkelried, qui consacre ce grand souvenir, s'élève l'église de Stanz, qui rappelle un combat plus moderne et non moins acharné. En 1798, les soldats français attaquèrent l'Unterwald : Stanz résista avec acharnement ; les Suisses furent vaincus, ils laissèrent le champ de bataille, au milieu duquel s'élevait la chapelle de Winkelried, couvert de morts, parmi lesquels on retrouva dix-sept jeunes filles qui avaient combattu avec leurs frères et leurs amans, et se réfugièrent dans l'église déjà pleine de femmes et de vieillards ; mais cette faible forteresse fut bientôt emportée : les Français y pénétrèrent malgré une vive fusillade, et, à la première décharge qu'ils firent à leur tour, le prêtre,

qui élevait au ciel l'hostie sainte, tomba la poitrine traversée d'une balle qui alla faire à l'autel un trou qui existe encore. Le martyr moderne s'appelait Wisler Lusen.

Derrière l'église, une petite chapelle, bâtie sur le lieu même où l'on enterra les morts, au nombre de quatre cent quatorze, parmi lesquels cent deux femmes et vingt-cinq enfans, porte cette inscription :

« *Den erschlagemen frommen Untervalden, von* 173 *von irhren edeldenkenden feuden und vervaden gevidmet* (1). »

Nous allâmes faire une dernière visite à la chapelle de Winkelried, et nous nous mîmes en route pour Sarnen, où nous arrivâmes à deux heures de l'après-midi.

En venant, nous avions laissé à gauche la route de Wil, qui conduit à Wolfranchiess,

(1) « Dédiée aux victimes pieuses du massacre d'Unterwalden, par cent soixante-treize de leurs amis et parens. »

patrie de Conrad de Baumgarten, et où eut lieu l'aventure tragique du bain. Comme rien ne restait de ce souvenir que le souvenir lui-même, nous ne crûmes pas nécessaire de nous déranger pour aller chercher dans la tradition des détails que l'histoire a conservés; Sarnen, d'ailleurs, en présentait d'aussi importans, car c'est sur la montagne qui le domine que s'élevait le château de Landenberg, qui fut pris par les gens de campagne, qui faisaient semblant d'apporter des provisions, le 1er janvier 1308; et c'est au milieu de la ville qu'est bâtie, sur l'emplacement même où le vieux Mechtal eut les yeux crevés, la maison de M. Landweilbel.

En visitant cette dernière, nous entendîmes des coups de feu tirés régulièrement : cela me rappela que le jour où nous nous trouvions était un dimanche, et qu'en Suisse un des plus grands plaisirs de ce jour est l'exercice de la cible. J'avais beaucoup en-

tendu vanter les tireurs de l'Entlibuch et de Mechtal; j'étais bien aise de me convaincre par mes yeux de cette adresse si célèbre. Je dis donc à Francesco de courir me chercher ma carabine et de venir me rejoindre au tir.

Il ne me fut pas difficile de trouver mon chemin : j'étais guidé par les coups de fusil, et, après dix minutes de marche, j'arrivai à la baraque des tireurs. En face d'eux, à trois cents pas de distance, au pied de la montagne, était dressée la cible, et près de la cible une petite cabane où se cachait l'homme chargé d'indiquer le point du cercle où le coup avait porté, et de reboucher le trou avec une fiche de bois qu'il enfonçait à l'aide d'un maillet.

En me voyant paraître, les tireurs me saluèrent avec la politesse habituelle aux Suisses, et j'eus besoin de leur faire signe de ne pas se déranger pour qu'ils continuassent leur exercice. Je m'approchai d'eux, et, comme je sui-

vais avec intérêt les coups tirés, l'un d'eux qui venait de charger son fusil me l'offrit. Ce que j'avais vu de leur adresse me laissait l'espoir de lutter facilement avec eux. Sur trois coups, celui qui s'était le plus rapproché du centre était resté à six pouces de la mouche, et, pour peu que le fusil valût quelque chose, j'étais sûr de faire au moins aussi bien.

Avant de me servir de l'arme qu'on venait de me remettre, je voulus l'examiner; mais, au moment où j'allais en faire jouer le ressort, le tireur auquel il appartenait me mit la main sur le bras pour m'en empêcher. Comme je ne comprenais pas son intention, je demandai en français s'il y avait quelqu'un dans l'honorable société qui parlât anglais ou italien; alors un homme du Linthal, qui se trouvait là par hasard, et qui, dans les Grisons, avait attrapé quelques mots du patois milanais, essaya de me faire comprendre que la détente était si douce, qu'au moment où je mettrais

le doigt dessus elle partirait ; comme la conversation traînait en longueur, et que je voyais que tout le monde avait les yeux sur moi, j'abrégeai en portant le fusil à mon épaule. Ce fut alors seulement que je m'aperçus que la batterie sur laquelle venait frapper la pierre était recouverte d'un petit sac de peau : comme je n'en comprenais pas l'utilité, je voulus l'ôter ; mais le tireur me mit de nouveau la main sur le bras, m'expliquant dans son mauvais allemand, dont je ne comprenais pas un mot, l'utilité de ce petit ustensile. Lorsqu'il eut fini, mon homme du Linthal reprit à son tour, traduisant la recommandation en mauvais italien. Comme je ne comprenais pas plus l'un que l'autre, et que je commençais à m'apercevoir que j'avais l'air de M. de Pourceaugnac entre ses deux médecins, je répondis à l'un, en allemand : *Sehr gût ;* et à l'autre, en italien : *Va bene.* Je mis le petit sac de cuir dans la poche de mon gilet, je reboutonnai ma blouse par-dessus, et j'épaulai.

Je n'avais pas porté la main à la gâchette que le coup était parti ; la balle dut passer à trois cents pieds à peu près au-dessus du but. Cependant l'homme de la cabane, qui ne pouvait deviner l'accident qui m'était arrivé, ni même que c'était moi qui avais tiré, sortit de son retranchement, chercha sur la cible le coup, qui n'avait garde d'y être, et, ne le trouvant pas, il tourna le dos aux tireurs, et fit, à l'intention du maladroit qui venait de perdre une balle, un geste qui me fit sérieusement regretter de n'avoir pas en ce moment dans mon fusil une charge de ce petit plomb que méprisait tant Sancho Pança. Cette démonstration fut accueillie par les rires et les applaudissemens de la multitude.

Une mystification, de quelque part qu'elle sorte, est toujours une chose fort désobligeante ; mais elle porte encore avec elle un nouveau degré d'humiliation pour celui qui en est l'objet, si elle tombe sur lui au milieu

d'hommes d'une condition inférieure, et dans un pays dont il n'entend pas la langue ; ce qui le met dans l'impossibilité de rendre plaisanterie pour plaisanterie. Je me reculai pour faire place à un autre tireur, tout en me mordant les lèvres et en examinant le fusil qui venait de me faire le mauvais tour dont j'étais victime, lorsque mon homme du Linthal, qui avait suivi tous mes mouvemens, et paraissait m'avoir pris sous sa protection, me tira dans un coin, et, voyant quil fallait substituer le geste à la parole, arma la carabine que je venais de décharger si malheureusement contre mon honneur, et, soufflant sur la détente, fit partir le chien par la seule force de son souffle.

Je compris alors que la finesse de nos pistolets à double détente n'était rien, comparée à celle des fusils de tir suisses, et que, pour rendre toutes les facilités d'adresse plus grandes, il n'y avait qu'à approcher le doigt de la

gâchette pour que le coup partît. Lorsque mon patron me vit bien au fait de cette particularité, il me conduisit près de celui qui allait tirer; la batterie de son fusil était recouverte d'un petit sac pareil à celui que j'avais mis dans ma poche. Sur un signe qu'il fit, son voisin l'enleva; presque aussitôt le coup partit et alla frapper à un pied de la mouche. L'homme aux gestes sortit de sa cabane, montra le trou de la balle avec le bout de son maillet, fit un salut fort agréable à celui qui venait de donner cette preuve d'habileté, et rentra dans sa baraque.

— *Avete capito*? me dit mon protecteur.

— Pardieu! si j'ai compris! à merveille: le petit sac de cuir est pour empêcher le chien de faire feu dans le cas où il s'abattrait avant le moment voulu: si j'avais laissé le mien, au lieu de le mettre dans ma poche, comme un imbécile que je suis, mon coup de fusil ne serait pas parti avant le temps, et je n'au-

rais pas eu l'humiliation de voir un Suisse me montrer...

— *Va bene, va bene,* répondit mon homme, *voi avete capito.*

— Parfaitement ; recommençons. Voilà votre petit sac, remettez-le à sa place, et vous ne l'ôterez que quand je vous ferai signe.

— *Siete sicuro!*

— Très-bien ; alors rechargeons.

— Je voulus l'aider dans cette opération ; mais il me fit sentir qu'elle était d'une trop grande importance pour en abandonner le moindre détail à une main profane : en effet, il commença par boucher la lumière avec une allumette, puis mesura la poudre avec le plus grand soin, comptant littéralement les grains qui devaient composer la charge, appuya sur elle une bourre de cuir, passa dans le canon un linge graissé, et enfin fit entrer la balle à coups de maillet ; puis il ôta l'allumette, amorça le fusil, plaça le petit sac de peau sur la batterie et me remit l'arme.

C'est une chose assez bizarre, et sur laquelle on ne peut pas prendre le dessus, que la question d'amour-propre. J'étais là, au milieu d'une assemblée de paysans dont l'opinion devait m'être d'autant plus indifférente qu'aucun d'eux ne savait mon nom, ni peut-être mon pays; je passais à Sarnen, pour ne jamais y repasser sans doute : que devait par conséquent m'importer le souvenir d'adresse ou de maladresse que j'y laisserais? Et cependant, quand je m'approchais pour prendre ma place derrière la barrière, le cœur me battait comme lorsqu'au moment de mes débuts dans la carrière théâtrale j'entendais les trois coups qui annonçaient le lever du rideau d'une première représentation.

Il s'était fait un grand silence, et chacun avait cessé de s'occuper de sa propre affaire pour penser à la mienne. On avait vu un des plus habiles tireurs des environs me prêter son arme après avoir échangé avec moi quel-

ques mots dans une langue étrangère ; on avait remarqué l'attention qu'il avait donnée à la charge du fusil ; ce qui était une preuve qu'il ne pensait pas que cette charge dût être perdue ; enfin, à la manière seule dont j'avais pris l'arme, on avait jugé qu'elle m'était familière. Il était dès lors évident que, chacun ayant compris que le premier coup était parti avant que je le voulusse, on regardait la première épreuve comme non avenue, et l'on attendait la seconde pour me juger.

Aussi pris-je les précautions nécessaires : j'écartai de mon épaule tout ce qui pouvait empêcher la crosse de s'y emboîter parfaitement : je choisis ma ligne de bas en haut, et, arrivé en face du but, je fis signe d'enlever le petit sac, ce qui fut fait avec une minutieuse légèreté; puis, me donnant tout le temps de viser, je ne rapprochai mon doigt de la détente que lorsque je fus sûr de ma direction, et bien m'en prit, car à peine eus-je

effleuré la gâchette que le coup partit ; mais cette fois j'étais tranquille. Je posai la crosse de mon fusil à terre, et j'attendis.

L'homme à la baraque sortit de sa niche, regarda la cible, prit un drapeau qui était caché derrière elle, et, se retournant de notre côté, il l'agita en signe d'hommage et de salut. Au même instant, tout le monde battit des mains, et mon répondant me frappa sur l'épaule.

— Qu'y a-t-il? lui dis-je.

— Vous avez touché la mouche, me répondit-il.

— Vrai ?

— Parole d'honneur !

Je regardai autour de moi, et je vis dans tous les yeux que la chose était vraie. En ce moment Francesco arriva avec ma carabine :

— Tiens, lui dis-je, prends ce thaler, et

porte-le au marqueur en échange de la mouche que tu me rapporteras.

Francesco obéit, pendant que les tireurs m'entouraient pour examiner ma carabine; c'était une belle arme de Lefaucheux, réglée par Devisme, et se chargeant par la culasse. Cette invention nouvelle était tout-à-fait inconnue à mes arquebusiers; de sorte qu'ils ne pouvaient en comprendre le mécanisme, qu'ils examinaient avec toute l'attention de véritables amateurs. Le peu de longueur du canon, surtout, les intriguait singulièrement et leur faisait douter de sa portée. Alors je mis une cartouche dans le canon, et, leur montrant un sapin isolé qui s'élevait à une distance double à peu près de la cible, j'ajustai avec la rapidité que donne l'habitude d'une arme et je fis feu.

Pas un tireur ne resta dans la baraque; tous coururent à qui mieux mieux pour voir le ré-

sultat de ce coup dont ils croyaient la portée impossible avec un canon de vingt pouces. Le premier arrivé jeta un cri qui fut répété par tous les autres ; la balle était enfoncée si profondément dans le tronc, qu'une baguette de fer entra d'un pouce et demi dans le trou qu'elle avait fait. Pendant ce temps, Francesco revint de l'autre côté, me rapportant la mouche écornée par la balle.

Cet incident interrompit l'exercice ; ma carabine faisait l'admiration de la société, et, si je n'avais pas commencé à tirer avec le fusil de l'un d'eux, ils auraient probablement cru que je possédais une arme enchantée. Quant à mon patron, il rayonnait, on eût dit qu'il lui revenait une part de la gloire que je venais d'acquérir ; il s'approcha de moi, et me mettant la main sur l'épaule :

— Vous êtes chasseur ? me dit-il.

— Je suis né au milieu d'une forêt.

— Avez-vous chassé le chamois?

— Jamais.

— Eh bien! si vous venez à Glaris, souvenez-vous de Prosper Lehmann, et venez lui demander de vous en faire tuer un.

— Un instant, dis-je, entendons-nous bien : c'est que, si vous me promettez cela, je compte y aller.

— Vous serez le bien venu.

— Ainsi c'est dit?

— C'est dit. Maintenant voulez-vous me laisser tirer une balle ou deux avec votre carabine?

— Comment! mais dix si vous voulez. Voilà des cartouches en masse; vous savez la manière de vous en servir; vous me la rapporterez à l'hôtel du Cor-de-Chasse, où je suis logé; voilà tout. Moi, je vais dîner.

A ces mots je pris congé de la société, pétrifiée d'étonnement qu'on pût inventer quel-

que chose de supérieur à l'armurerie de Lausanne et de Berne.

Deux heures après, Lehmann me rapporta ma carabine; il avait usé jusqu'à ma dernière cartouche, et touché deux ou trois fois la mouche, de sorte qu'il était en admiration devant l'arme qu'il me rendait. Je lui montrai mon fusil à deux coups, qui était dans le même système, et, m'approchant de la fenêtre, je tirai deux hirondelles, que je tuai.

Cette dernière expérience bouleversa entièrement l'esprit du pauvre chasseur, et cela est concevable lorsqu'on saura que les Suisses ne connaissent pas notre chasse de plaine et ne tirent jamais qu'à coup posé; dans certaines parties même, comme l'Appenzell et la Turgovie, ils appuient leur fusil sur une fourche pour tirer au blanc. Quant à la chasse au vol ou à la course, elle leur est tout-à-fait inconnue, et un habitué de la plaine Saint-

Denis exciterait sous ce rapport leur admiration.

Je passai la soirée avec mon nouvel ami, dont je commençais à entendre parfaitement le patois; il me raconta ses chasses dans les montagnes, dont il était le roi, et me renouvela l'invitation de me faire assister activement à l'une d'elles : c'était déjà parole donnée, et je lui promis que, quand cela me dérangerait de ma route, je n'en passerais pas moins à Glaris. Il partait le lendemain pour retourner dans le Linthal, et moi à Lucerne; mais il fut convenu que nous ne nous quitterions pas comme cela, et qu'il m'éveillerait à quatre heures du matin, afin de ne pas nous séparer sans avoir consacré notre amitié par un verre d'eau de cerises.

Le lendemain, Lehmann me réveilla, comme la chose était convenue; je descendis dans la salle à manger, et je trouvai tous nos tireurs de la veille réunis : ils venaient prendre congé

de moi comme d'un frère. La chasse est une véritable franc-maçonnerie.

Je quittai enfin ces braves gens, que je ne reverrai sans doute de ma vie, mais qui, quoiqu'ils ignorent mon nom, ont gardé, je suis sûr, mon souvenir, et je me remis en route : le chemin ne m'offrit rien de remarquable jusqu'à Alpnach, où je m'arrêtai un instant chez le plus jovial aubergiste que j'aie jamais vu. Enfin je me remis en route pour Lucerne, comptant prendre un bateau à Hergiswel ou à Stenibach.

En sortant de Gstad la route cesse d'être carrossable, et ne le redevient qu'à Winkel. Je ne fus donc pas peu surpris, à l'un des détours du chemin, de me trouver à vingt pas d'un monsieur et de son domestique qui, s'étant engagés dans un chemin abominable, avaient versé et essayaient de relever leur calèche. J'allai à eux, tout en me demandant à

part moi quelle diable d'idée avait pu porter un homme raisonnable à essayer de passer par de telles routes, et j'avoue que j'arrivai auprès des voyageurs sans m'être fait une réponse satisfaisante. En revanche, je reconnus celui des deux qui me paraissait le maître pour l'Anglais que j'avais vu quatre ou cinq jours auparavant descendre si rapidement du Righi en laissant son guide à ma disposition. Voyant que je pouvais lui être de quelque utilité, j'allai à lui et lui demandai en mauvais anglais par quel hasard j'avais l'honneur de le rencontrer avec une voiture dans un sentier à mulets. L'Anglais, qui était un grand jeune homme mince et pâle, rougit beaucoup, balbutia quelques mots qui me firent croire d'abord qu'il bégayait; puis, se remettant peu à peu, je parvins à comprendre, au milieu des hésitations de sa langue, qu'on lui avait dit qu'il pouvait passer avec son équipage.

— Et qui vous a dit cela ?

— Les Suisses.

— Cela m'étonne, répondis-je ; les habitans de ces pays sont peu portés à ce genre de plaisanterie. Que leur avez-vous demandé ?

— Si une voiture pouvait passer par-dessus ces montagnes, et je leur ai montré du doigt la plus haute, qui est là-bas, au fond.

— Le Brünig ?

— Je ne sais pas comment elle s'appelle.

— Et qu'ont-ils répondu ?

— Ils se sont mis à rire et m'ont dit que oui.

— En quelle langue leur avez-vous demandé cela ?

— En allemand.

— Vous parlez donc allemand ?

— Un peu.

— Et comment avez-vous dit ? *Ascolta, Francesco, il signor inglese va parlare tedesco.*

— J'ai dit : *Kann einen vogel über dieser Berg fahren.*

— Qu'est-ce que signifie le mot *vogel ?* dis-je à Francesco.

— Cela signifie un oiseau.

— Comment ! dit l'Aglais.

— Eh bien ! répondis-je, je m'en étais douté. Vous avez pris un mot pour un autre : *vogel* pour *wagen*, et vous avez demandé si un oiseau pouvait passer par-dessus ces montagnes.

— Ah ! ah ! fit l'Anglais.

— De sorte que les paysans, qui ont cru que vous vous moquiez d'eux, se sont mis à rire, et vous ont répondu que oui.

— Eh bien ! alors qu'y a-t-il à faire ?

— A remettre votre calèche sur ses roues, et à reprendre la route de Lucerne.

CHAPITRE III.

Histoire de l'Anglais qui avait pris un mot pour un autre.

Lorsque la voiture fut relevée, le cocher prit les chevaux par la bride et les conduisit en main. L'Anglais, Francesco et moi marchâmes en avant, et, comme le chemin était plus commode pour deux jambes que pour quatre roues, nous arrivâmes à Steinibach

un quart d'heure avant l'équipage. Nous employâmes ce quart d'heure à chercher un charron pour réparer le dommage arrivé à la calèche de notre gentleman. Mais le charron était un personnage inconnu, un mythe fantastique, un être de raison à Steinibach, où, de mémoire d'homme, aucune voiture ne s'était avisée de paraître, et où celle dont nous précédions le retour avait occasioné à son passage un étonnement général. L'Anglais, qui paraissait fort timide, était tout abattu de sa déconvenue : son visage devenait alternativement pâle et cramoisi, sa langue embarrassée continuait de balbutier ; enfin tous les signes d'une gêne extrême étaient chez lui si visibles, que je commençais à craindre que ce ne fût ma présence qui la lui causât. Aussi m'empressai-je de lui dire que, s'il n'avait pas autrement besoin de nous, nous étions prêts à prendre son congé. Il fit alors pour nous retenir quelques efforts si maladroits, que je fus d'autant plus confirmé dans mon

opinion, et que, le saluant, je continuai ma route.

Je m'arrêtai à Winkel. J'avais fait à peu près sept ou huit lieues de France, et je n'étais pas fâché de me reposer un instant. J'envoyai Francesco à la recherche d'une carriole quelconque pour me brouetter jusqu'à Lucerne, qui était encore éloignée de deux ou trois milles d'Allemagne, qui équivalent à quatre ou cinq lieues de France. Pendant qu'il courait le village, je commençai mes perquisitions dans l'hôtel, et je découvris à grande peine une gélinote, que l'aubergiste comptait probablement garder pour une meilleure occasion, et qu'il ne me céda que parce que, pour couper court à la contestation, je me mis à la plumer moi-même. Ce rôti, joint à des œufs accommodés de deux manières différentes pour varier l'entremets, m'offrait encore la perspective d'un dîner assez confortable.

Au moment où on le dressait dans la salle à manger, mon Anglais arriva avec sa voiture à moitié démantibulée, et, entrant dans la première pièce, il demanda si on pouvait lui donner à dîner; ce à quoi l'hôtelier répondit qu'il venait d'arriver un Français qui avait tout pris. Cette nouvelle parut porter à notre gentleman un coup si douloureux, que j'oubliai à l'instant la manière peu gracieuse dont il m'avait remercié de la peine que j'avais prise en remettant sur pied sa voiture, et qu'allant à lui, je lui offris de partager mon festin. Après être devenu tour à tour cinq ou six fois pâle et cramoisi, après s'être essuyé la sueur qui, malgré un air assez frais, coulait de ses cheveux sur son front, mon original accepta, et se mit à table avec une gaucherie si grande, que je commençai à croire qu'il n'avait pas l'habitude de prendre ses repas de cette manière; pendant que je cherchais dans mon esprit à deviner celle qu'il pouvait avoir adoptée, Francesco rentra, et me dit en ita-

lien qu'il n'avait point trouvé la moindre charrette.

— Ainsi, m'écriai-je, nous allons être obligés de continuer notre route à pied, hein?

— Oh! mon Dieu! oui, fit Francesco.

— Que le diable emporte ce pays! on n'y trouve rien que ce qu'on y apporte; et encore, continuai-je en montrant la voiture de l'Anglais, qu'on était en train de raccommoder, ce qu'on y apporte s'y casse!

— Mais, dit mon convive, si j'osais...

— Quoi, monsieur?

— Vous offrir une place dans ma calèche?

— Osez, pardieu!...

— Vous accepteriez?

— Comment, si j'accepterais? mais avec reconnaissance.

— Je voulais vous en parler ce matin, continua l'Anglais, lorsque je vous ai rencontré; mais j'étais si embarrassé...

— De quoi?

— De ma position.

— Comment! parce que vous aviez versé? Eh bien! mais c'est un malheur qui peut arriver au plus honnête homme du monde, quand il est dans de mauvais chemins; il n'y a pas de quoi être embarrassé pour cela.

— Ah! je vous remercie de me mettre à mon aise; cela me fait du bien.

— Comment! je vous intimide! vous êtes bien bon, par exemple! voulez-vous ôter votre habit?

— Je vous remercie, je n'ai pas trop chaud.

— Vous suez à grosses gouttes.

— C'est que mon potage était bouillant.

— Il fallait souffler dessus ou attendre.

— Vous aviez déjà mangé le vôtre, et je voulais vous rattraper.

— Oh! nous avions le temps! Que ne me disiez-vous que vous vouliez marcher d'ensemble? je vous aurais attendu; mais vous comprenez donc l'italien?

— Parfaitement.

— S'il vous était égal de le parler avec moi, au lieu de votre anglais dont je comprends un mot sur quatre, hein ?

— Je n'oserais pas.

— Voyons, essayez : *Volete ancora un pezzo di questa pernice?* Eh bien, qu'avez-vous donc ?

— Rien, rien, dit l'Anglais, devenant cramoisi — et frappant du pied, — rien.

— Mais si, vous vous étranglez. Attendez, attendez, je vais vous frapper dans le dos : là... là... buvez par là-dessus, buvez... bien; ça va mieux, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous avez eu ? voyons.

— Votre question m'a surpris.

— Elle n'avait rien d'inconvenant, cependant : je vous demandais si vous vouliez encore de la gélinote.

— Oui; mais vous me demandiez cela en

italien, j'ai voulu vous répondre dans la même langue, et ça m'a fait avaler de travers.

— Dites donc, je vous conseille de vous défaire de cette timidité-là : ça doit être gênant, à la longue.

— Je vous en réponds, monsieur, me dit l'Anglais d'un air profondément triste.

— Eh bien! mais il faut vous guérir.

— C'est impossible, depuis que je me connais, je suis comme cela : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vaincre cette malheureuse organisation, et j'ai fini par renoncer même à l'espoir. C'est pour cela que je voyage; j'ai fait tant de bévues en Angleterre, que j'ai été obligé de quitter Londres; mais, comme vous voyez, ma malheureuse timidité me suit partout; elle est cause que ce matin je vous ai fait une impolitesse; qu'en commençant de dîner, j'ai avalé mon potage trop chaud, et que tout-à-l'heure j'ai manqué de m'étrangler en voulant vous répondre en italien;

ce qui était cependant bien facile. — Ah ! je suis bien malheureux, allez !

— Vous êtes riche, ce me semble.

— J'ai cent mille livres de rentes.

— Pauvre garçon !

— Oui ; eh bien ! j'en donnerais soixante-quinze mille, voyez-vous, quatre-vingt mille ; — je donnerais tout pour être un homme comme un autre : eh bien ! avec ce que je sais, je me créerais une existence honorable, je me ferais une réputation, peut-être, tandis qu'avec mes cent mille livres de rentes et ma bêtise, je mourrai du spleen.

— Oh ! bah !...

— C'est comme je vous le dis. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que d'être convaincu qu'on a une valeur égale au moins à celle des autres hommes, et de voir des gens sur lesquels on a la conscience de sa supériorité l'emporter sur vous en toutes choses, passer pour instruits, et vous pour ignorant, pour spirituels, et vous pour im-

bécile, vous écarter des maisons dans lesquelles ils s'impatronisent, et où quelquefois vous auriez eu grande envie de rester. Plus tard, allez, si j'ose vous conter mes chagrins, vous comprendrez ce que j'ai souffert avec mes cent mille livres de rentes, que le diable emporte! puisqu'elles ne m'ont jamais rien rapporté que des déboires et des humiliations.

— Contez-moi la chose tout de suite, cela vous soulagera.

— Je n'ose pas encore.

— Allons donc! vous vous maniérez.

— Regardez-moi, et voyez comme je deviens pourpre, rien que d'y songer.

— Effectivement, vous avez l'air d'un coquelicot.

— Eh bien! voyez-vous, quand je sens que je deviens comme cela, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me sauver.

— Ne vous sauvez pas, je courrais après vous.

— Pourquoi faire?

— Pour savoir votre histoire ; j'en fais collection.

En ce moment, l'hôte entra. Le dîner était fini, la calèche raccommodée ; je demandai la carte. L'Anglais tira une bourse pleine d'or de sa poche, et la tourna, et la retourna entre ses mains.

— Qu'est-ce que vous faites là ? lui dis-je.

— Eh bien ! mais il me semble...

— Il me semble que je vous ai invité à vous mettre à ma table, et que, puisque je suis l'amphitryon, c'est à moi de payer ; d'ailleurs je veux pouvoir me vanter d'avoir donné à dîner à un homme ayant cent mille livres de rentes.

— Très-bien, mais à la condition que vous souperez avec moi.

— Comment ! mais avec le plus grand plaisir : seulement vous me permettrez de me charger du punch.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je veux le faire de manière à ce qu'il vous délie la langue. Vous êtes-vous jamais grisé?

— Jamais.

— Eh bien! essayez-en, c'est un remède excellent contre le spleen.

— Vous croyez?

— En vérité.

— Je n'oserais jamais.

— Vous êtes plus beau que nature, parole d'honneur! Allons, allons, en calèche!

— Allons, en calèche, dit l'Anglais d'un air dégagé, et au grand galop, jusqu'à Lucerne!

— Non, non! au pas, si cela vous est égal; je n'ai pas l'habitude de verser, moi, ça troublerait ma digestion.

— Eh bien! au pas, soit, — j'aime beaucoup aller au pas.

Nous nous établîmes le plus confortable-

ment possible au fond de la calèche; Francesco monta avec le cocher sur le siége, et nous nous mîmes en route.

En arrivant à Lucerne, nous étions liés, l'Anglais et moi, d'une amitié touchante; il ne rougissait presque plus en me regardant, et il s'était même hasardé à me faire une ou deux questions.

Nous descendîmes au Cheval-Blanc; la première chose que je fis fut pour m'informer près du père Franz de l'état de Jollivet; il allait on ne peut mieux, le médecin répondait de lui. Aucune des deux balles n'avait pénétré dans la poitrine, l'une avait glissé sur une côte, et était sortie près de la colonne vertébrale; l'autre avait seulement effleuré les pectoraux. Je regardai autour de moi, et je ne vis pas Catherine; je n'eus pas l'indiscrétion de demander où elle était, et je remontai à ma chambre qui était restée libre. Quant à

mon compagnon de voyage, il resta derrière moi pour commander le souper.

Il y a dans toutes les auberges suisses une chose excellente, qu'on chercherait inutilement dans celles de France ; ce sont des bains, ce grand et délicieux remède à la fatigue, et cela est d'autant plus hospitalier, que je ne me suis jamais aperçu que les indigènes eussent la moindre velléité de prendre leur part de cette jouissance qu'ils réservent exclusivement pour les étrangers ; quant à moi, ma baignoire était habituellement mon cabinet de travail ; j'écrivais mes notes quotidiennes pendant l'heure que j'y passais, et je ne répondrais pas que l'état de bien-être dans lequel je me trouvais en me livrant à cette occupation n'ait pas influé sur la teinte de bienveillance pour les hommes, d'admiration pour les choses que je retrouve aujourd'hui encore depuis la première jusqu'à la dernière page de mon album.

J'étais passé de mon bain à mon lit, et j'y dormais le plus profondément du monde, lorsqu'on vint me réveiller pour me dire que le souper était prêt. Je fus quelque temps à me remettre; j'avais complètement oublié l'Anglais, sa voiture et son souper, et j'avoue que, pour le moment, j'aurais tout autant aimé qu'on ne m'en fît pas souvenir.

Cependant je me levai et je descendis; en traversant la cuisine, je vis tous les marmitons en l'air, toutes les broches en route et toutes les casserolles en révolution; je demandai s'il y avait une noce dans l'hôtel, et si, dans ce cas-là, on pourrait y aller valser; mais on me répondit que tous ces préparatifs étaient à notre intention. J'eus un instant l'idée que mon nouvel ami, pour me faire honneur, avait invité le conseil municipal de Lucerne; mais je fus détrompé en entrant dans la salle à manger : il n'y avait que deux couverts.

On nous servit un dîner de quinze per-

sonnes, et comme, malgré notre bonne volonté, nous ne pûmes guère en manger que le tiers, notre desserte dut, pendant deux ou trois jours, défrayer l'hôtel du Cheval-Blanc.

L'Anglais supporta assez courageusement l'assaut; il était évident qu'il commençait à se faire à moi : il avait bien rougi encore en me revoyant, mais peu à peu cette rougeur, qui ne lui était pas naturelle, avait disparu de ses joues. A la fin du dîner, lorsqu'on apporta le punch, il était donc tout-à-fait revenu à son état naturel, et, grâce à quelques verres de vin de Champagne que je l'avais décidé à boire, il commençait à parler à peu près comme tout le monde parle; je vis que le moment était venu d'aborder les affaires sérieuses.

— Eh bien! lui dis-je en lui versant un verre de punch, et ce spleen, qu'en avons-nous fait? Il me semble qu'il est resté au fond de notre seconde bouteille de vin de Champagne?...

— Oui, me répondit mon hôte avec l'accent profondément mélancolique d'un homme qui commence à se griser ; oui, si vous étiez toujours là, je crois qu'il finirait par battre en retraite et que je pourrais peut-être en être débarrassé à l'avenir ; — mais le passé, — le passé existerait toujours.

— Il est donc bien terrible, le passé?

— Ah! fit l'Anglais en poussant un soupir.

— Allons, allons, confessons-nous!

— Versez-moi encore un verre de punch.

— Voilà! — et parlez doucement, s'il vous plaît, que je ne perde pas un mot de la chose.

— Si j'osais, dit l'Anglais, hésitant...

— Quoi encore!

— J'essaierais de vous raconter cela en français.

— Comment, en français? vous savez donc le français?

— Je l'ai appris du moins, me répondit-il, changeant d'idiome, en me donnant la preuve en même temps que l'assurance.

—Ah çà! mon cher ami, vous êtes polyglotte au premier degré, et vous me laissez éreinter à vous bredouiller l'italien que je parle à peine, et l'anglais que je ne parle pas du tout, quand vous savez le français comme un Tourangeau! Dites donc! il me semble que vous me faites aller avec toutes vos histoires de timidité, de misanthropie et de spleen! Je vous préviens que, de ce moment, je rentre dans ma langue maternelle, et que je n'en sors plus; d'ailleurs c'est à vous de parler et je vous écoute. Tout ce que je peux faire pour vous, c'est de vous verser un verre de punch. Là! maintenant vous n'en aurez plus qu'à la fin de vos chapitres. A votre santé! et que Dieu vous délie la langue comme au jeune Cyrus!— Savez-vous le persan?

—J'allais l'apprendre, me répondit sérieusement mon Anglais, lorsque j'ai eu le malheur d'hériter de mon oncle ces malheureuses cent mille livres de rentes qui sont cause de tous mes chagrins...

— Commençons par le commencement : il y avait une fois... maintenant, à votre tour.

— D'abord, il faut que vous sachiez mon nom.

— Cela me fera plaisir.

—Je m'appelle Williams Blundel. Mon père était un petit fermier des environs de Londres, qui, n'ayant pas reçu grande éducation, avait regretté toute sa vie d'être resté dans son ignorance native. Aussi, au lieu de faire de son fils un bon garçon de charrue, comme cela était raisonnable et naturel, il lui vint la fatale idée d'en faire un savant : en conséquence, il m'envoya à l'université avec l'intention de me faire entrer dans les ordres. Mon arrivée fit sensation ; j'ai toujours été long et mince, j'ai toujours eu les cheveux couleur de filasse ; enfin, quoique habituellement pâle, à la moindre émotion ma figure s'est toujours épanouie comme une pivoine : je fus accueilli par les rires et les chuchotemens de mes camarades, et de ce jour commencèrent mes infortunes.

La certitude que j'étais un objet de dérision pour mes condisciples, la conscience de ma gaucherie et de ma timidité, enfin ce besoin de solitude, qui en était la conséquence, furent cause que sur dix années que je restai à l'université, je ne partageai aucun des jeux qui sont la récompense du travail des enfans : loin de là, je passais mes récréations en études; de sorte que mes camarades, qui ne pouvaient pas comprendre la cause qui me retenait dans la classe tandis qu'ils jouaient dans le préau, croyant que je n'agissais ainsi que pour capter la bienveillance de mes maîtres, m'accusaient d'hypocrisie, tandis que bien souvent je pleurais toutes les larmes de mon corps, en écoutant avidement leurs cris de plaisir, et me faisaient payer en plaisanteries cruelles les triomphes que j'obtenais sur eux.

Je supportai d'abord toutes ces tribulations avec constance et résignation; mais enfin, au bout de dix-huit mois ou deux ans, cette

existence devint intolérable, et je serais mort, je crois, si le hasard ne m'avait envoyé une consolation.

Les fenêtres de notre classe, élevées de six pieds au-dessus du sol, afin qu'aucun objet extérieur n'apportât de distractions aux études des écoliers, donnaient sur un jardin consacré, comme le nôtre, aux récréations d'une institution, mais celle-là était une institution de demoiselles. Pendant que j'entendais des cris bruyans d'un côté, j'entendais parfois de doux chants de l'autre. Cependant, comme je l'ai dit, dix-huit mois s'écoulèrent sans que j'eusse l'idée de regarder par cette fenêtre, et de distraire mes pénitences volontaires par le spectacle de la récréation de mes jeunes voisines, et, quand cette idée me fut venue, quelque temps encore son exécution n'amena pour moi d'autre plaisir qu'une distraction machinale, qui engourdissait momentanément le souvenir de mes douleurs; cependant peu

à peu, cette distraction me devint nécessaire ; à peine le professeur, prenant lui-même son congé d'une heure, avait-il fermé la porte de la classe où je demeurais alors toujours seul, que je posais les bancs sur la table, les chaises sur les bancs, et que, grimpant au sommet de cet échafaudage, je plongeais mes regards distraits sur cet essaim de jeunes filles, qui sortait de sa ruche et venait bourdonner jusque sous les murs de ma prison ; alors je sentais que la nature s'était trompée en faisant de moi un homme ; que, si j'eusse été d'un sexe différent, tous mes défauts étaient des vertus ; ma faiblesse physique devenait de la grâce, ma gaucherie de la pudeur ; il n'y avait que mes cheveux jaunes et ma figure tantôt pâle et tantôt cramoisie, qui n'allaient à rien ; mais, au moins encore, ces jeunes filles avaient-elles des voiles sous lesquels elles cachaient la leur.

Leur récréation commençait et finissait un quart d'heure avant la nôtre, et c'était pour

moi une règle : aussitôt qu'elles rentraient les unes après les autres, que j'avais vu la robe bleu de ciel de la dernière disparaître derrière la porte, je descendais de mon piédestal, je remettais chaque chose à sa place, et, lorsque mes camarades et les maîtres rentraient, ils me retrouvaient courbé sur mes livres, et ne faisaient aucun doute que je n'eusse point interrompu mon travail.

Il y avait déjà deux ou trois mois que je me procurais chaque jour cette distraction ; je connaissais de vue toutes ces jeunes filles, j'étais au fait de leurs habitudes, et je dirais presque de leurs caractères : c'était pour moi comme des fleurs vivantes sur un riche tapis ; mais cependant toutes encore m'étaient aussi indifférentes les unes que les autres, et mon affection se répandait sur elles comme sur des sœurs.

Un jour, je vis, parmi tous ces jeunes vi-

sages que je connaissais, un visage nouveau et inconnu ; c'était celui d'une jolie enfant blonde et rose, à la tête de chérubin. Ce charmant petit visage était tout baigné de larmes ; la pauvre enfant venait de quitter sa famille, et croyait ne jamais pouvoir s'en consoler. Le premier jour, ses jeunes compagnes voulurent vainement la distraire : la blessure était encore trop fraîche, elle saigna tout ce sang du cœur qu'on appelle des larmes. Je fus profondément ému de cet épisode dans mon roman ; je voyais un point de ressemblance entre cette pauvre petite et moi : je pensais que, comme moi, elle allait mener une vie triste et isolée, et, sachant ce que j'avais souffert, je la plaignais de ce qu'elle allait souffrir.

Le lendemain, je grimpai au haut de ma pyramide avec plus d'empressement que je n'avais l'habitude de le faire. Mon regard embrassa dans un seul instant tout le jardin : les jeunes filles jouaient comme d'habitude, et la

nouvelle arrivée était assise au pied d'un arbre, entre deux autres petites filles qui, pour la consoler, avaient apporté devant elle leurs plus jolis ménages et leurs plus riches poupées. La pauvre recluse ne jouait pas encore, mais elle ne pleurait déjà plus. Toute sa récréation se passa à écouter les consolations de ses deux amies, auxquelles elle donna la main pour s'en aller. Le lendemain, son joli visage ne conservait plus que de faibles traces de tristesse, et elle commença de partager les jeux de ses compagnes; enfin, huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'elle avait oublié, avec la légèreté de l'enfance, ce nid maternel, hors duquel, faible oiseau, elle avait cru qu'elle ne pourrait pas vivre.

Il n'y avait donc que moi dont la malheureuse organisation ne savait trouver que des chagrins où les autres découvraient des plaisirs. Ma tristesse et ma timidité s'augmentèrent encore de cette certitude, et je continuai

de mener l'existence douloureuse que j'avais commencée et dont je n'avais pas la force de sortir.

Cependant, un rayon doré et joyeux venait d'éclairer un coin de cette existence. Dans mes vingt-quatre heures sombres, j'avais une heure de soleil : c'était l'heure pendant laquelle les jeunes filles venaient jouer sous mes fenêtres. La dernière arrivée, que j'entendais appeler Jenny, était maintenant aussi folle et aussi rieuse que ses compagnes, et, quoique je lui eusse su mauvais gré, d'abord, de ne pas conserver cette tristesse qui l'unissait plus intimement à moi, j'avais fini par lui pardonner son bonheur. Chaque jour j'attendais cette heure de la récréation avec impatience. A peine était-elle arrivée que je reprenais mon poste accoutumé. J'aurais pu dire que je ne vivais que pendant cette heure, et que tout le reste du temps j'attendais la vie.

Le mois des vacances arriva : je le vis venir

presque avec effroi ; c'étaient six semaines pendant lesquelles je ne verrais pas Jenny. L'idée de rentrer dans ma famille qui m'aimait tant, de revoir mon père, qui depuis la mort de ma pauvre mère, avait concentré toutes ses affections sur moi, n'était qu'un faible soulagement à ce chagrin. Seul, au milieu de la joie qu'amenait parmi les écoliers cette importante époque, je restais triste et pensif. Cependant, j'étais loin de me douter du surcroît de chagrins qui m'attendait ; j'avais toujours présumé que l'époque des vacances des deux pensionnats était la même, et je calculais le nombre de jours que j'avais encore à voir Jenny, lorsqu'un matin, en montant sur mon échafaudage accoutumé, je trouvai le jardin vide.

Je n'y compris rien d'abord ; je crus que l'heure avait été avancée pour moi et reculée pour elles ; j'attendis, croyant à chaque instant que cette porte, qui donnait ordinairement passage à toute cette volée de colom-

bes, allait s'ouvrir comme d'habitude. Elle resta fermée, le jardin demeura désert : je compris la vérité, mon cœur se serra, des larmes silencieuses coulèrent de mes yeux. Ne pouvant plus calculer l'heure par la rentrée des pensionnaires, je restai là à pleurer; de sorte que, quand la porte s'ouvrit pour la seconde classe, je fus surpris, baigné dans mes larmes, au haut de mon échafaudage. En voulant descendre rapidement, le pied me manqua; je tombai la tête sur l'angle d'un banc; on me releva évanoui, et l'on me transporta à l'infirmerie, la tête ouverte par cette blessure dont vous me voyez encore la cicatrice.

Mes maîtres m'aimaient en raison inverse de la haine que me portaient mes camarades: j'étais pour eux un enfant doux, patient et travailleur; jamais je n'avais encouru une punition pour paresse, espièglerie ou désobéissance. La facilité que j'avais à apprendre

et à retenir leur faisait espérer que je serais un jour la lumière de l'Église. Quant à cette malheureuse timidité qui menaçait mon avenir de sa funeste influence, n'allant pas eux-mêmes dans le monde, ils ne pouvaient prévoir combien elle me serait fatale, lorsque je serais forcé d'y aller, de sorte qu'ils ne faisaient rien pour m'en corriger. Mon accident causa donc une douleur générale dans le professorat, les soins les plus empressés me furent prodigués, et grâce à ce concours de bienveillance générale, je pus prendre mes vacances en même temps que les autres écoliers.

J'arrivai chez mon père : le pauvre homme, qui n'avait que moi au monde, voyait en moi l'idéalité de la perfection; d'ailleurs les notes de mes professeurs étaient si bienveillantes, qu'il lui était permis de se laisser entraîner à une pareille erreur; il me trouva grandi et embelli, pauvre père! Ma réputation de savant m'avait précédé dans la ferme. Tous les

garçons, les valets et les domestiques ne m'appelaient que le docteur, et mon père, pour me rendre digne de ce titre, par l'apparence comme je l'étais déjà par le fait, me fit confectionner un habit noir, un gilet noir et une culotte courte noire, couleur qui semblait faite exprès pour exagérer encore la longueur de ma taille et l'exiguité de ma personne.

Cependant je continuais d'être triste et pensif au milieu des paysans et des domestiques. Je cessais bien d'éprouver au même degré qu'avec mes égaux ou mes supérieurs cet embarras et cette honte qui étaient le caractère distinctif de mon organisation; mais je ne pouvais oublier la petite tête blonde de Jenny, qui tous les jours, à la même heure, venait m'apparaître. Cette heure, je la passais ordinairement seul, soit dans ma chambre, soit au pied de quelque arbre, soit au bord de quelque ruisseau. On devine qu'elle était tout

entière consacrée au souvenir du jardin. Je le revoyais avec ses gazons, ses arbres, ses fleurs et toute cette joyeuse enfance qui le peuplait. Enfin mon père, me voyant toujours préoccupé, résolut de me conduire à Londres pour me distraire. Notre ferme n'était distante de la capitale que de dix-huit lieues. On mit le cheval à la carriole, et en un jour et demi le voyage fut accompli.

Là recommencèrent mes tribulations. Mon père n'avait pas manqué, pour me faire honneur, de m'affubler du costume qu'il m'avait fait faire, et qui depuis long-temps n'était plus de mode à Londres, même pour les personnes âgées. Tous les enfans que je rencontrais portaient un habit analogue à leur âge, moi seul semblais une caricature grotesque d'une autre époque. Je sentis bien que j'étais profondément ridicule, et cela redoubla encore ma gaucherie : je ne savais que faire de mes jambes si minces et de mes bras si longs;

ma figure passait, dix fois en un quart d'heure, de la pâleur la plus blême au cramoisi le plus foncé. Quant à mon père, il ne voyait rien de ce qui se passait en moi, et il se tenait à quatre pour ne pas arrêter les passans, et leur dire : Vous voyez bien ce grand et beau garçon-là, il n'a que quinze ans, n'est-ce pas? eh bien! c'est déjà un puits de science.

Le second jour de notre arrivée, nous traversions Regent-Street pour nous rendre à Saint-James; je produisais mon effet accoutumé sur tout ce qui m'entourait, la sueur me coulait du front, selon mon habitude, lorsqu'à travers le nuage dont la honte couvrait ma vue, je crus, dans une voiture qui venait à nous, reconnaître Jenny : c'était bien la même petite tête blonde et rosée, le même teint blanc, le même regard limpide. La vision approchait, il n'y avait plus de doute, c'était elle, c'était Jenny... Je m'arrêtai, ne pouvant plus continuer ; il me sembla que

tout mon sang s'élançait à mon visage... je tendis les bras vers la voiture, en criant d'une voix étouffée... — Jenny... Jenny... Sans m'entendre, elle m'aperçut, et, me montrant aussitôt à son père qui était près d'elle... — Ah ! papa, s'écria-t-elle en riant, regarde donc ce petit garçon tout noir, comme il est drôle... et la voiture passa, entraînée par le galop de deux chevaux magnifiques, emportant ma vision et me laissant le cœur profondément percé de l'effet que j'avais produit sur la jeune fille, qui, sans s'en douter, avait acquis une si grande influence sur ma vie.

Cette rencontre fut le seul événement remarquable qui arriva pendant mes vacances. Le temps fixé pour leur durée s'écoula, et le jour vint de repartir pour l'université. Mon père ne manqua pas d'ajouter à mon trousseau le maudit costume noir qui m'avait été si fatal, et je repartis pour continuer cette éducation dont l'auteur de mes jours avait été

privé, et sur laquelle il comptait tant pour donner à son fils une considération de laquelle, grâce à son ignorance, il n'avait jamais joui.

Je fus accueilli par mes maîtres avec le même empressement, et par mes camarades avec la même antipathie. Nous rentrâmes en classe, et, comme d'habitude, à l'heure de la récréation, chacun se précipita dans la cour, moi seul restai courbé sur mon pupitre. A peine la porte fut-elle fermée, que je recommençai à rétablir mon échafaudage; cependant mon cœur battait horriblement. Les vacances de la pension contiguë à la nôtre étaient-elles finies? et si elles l'étaient, Jenny était-elle revenue? Je restai quelque temps debout sur ma table et n'osant monter; enfin je me décidai, j'arrivai au faîte de ma pyramide, je jetai les yeux vers le jardin; je respirai, des larmes de joie coulèrent de mes joues; Jenny était au milieu de ses compagnes, elle était revenue; j'avais devant moi dix mois de bonheur.

Cinq ans s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels mon éducation s'acheva. Je savais le grec comme Homère, et le latin comme Cicéron ; je parlais parfaitement le français, l'italien, et un peu l'allemand ; j'étais de première force en mathématiques et en algèbre. Toutes ces choses réunies, et plus encore mon malheureux caractère, m'avaient déterminé à suivre la carrière du professorat. Le directeur de la pension où j'avais été sept ans m'offrit de m'associer à son entreprise, et, sauf l'agrément de mon père, j'acceptai, ne me rendant pas compte au fond du cœur que la véritable cause qui influait sur cette détermination était le désir de continuer de voir Jenny, qui ne m'avait jamais vu, elle, que le jour malencontreux où mon aspect grotesque avait excité son hilarité.

Tous ces projets faits et arrêtés dans ma tête, je partis pour prendre mes dernières vacances d'écolier, ne devant reparaître dans l'institution qu'avec le titre de maître.

Mais, comme vous dites, vous autres Français, l'homme propose et Dieu dispose.

— Sommes-nous à la fin du premier chapitre ? interrompis-je.

— Justement, me répondit sir Williams.

— Eh bien! alors, un verre de punch; cela vous donnera la force d'aborder les situations terribles que je prévois dans l'avenir.

Sir Williams poussa un soupir et avala son verre de punch.

CHAPITRE IV.

Continuation de l'histoire de l'Anglais qui avait pris un mot pour un autre.

J'arrivai à la ferme de mon père avec la résolution bien arrêtée de mettre à exécution le projet que je viens de vous raconter, lorsque deux événemens inattendus changèrent complètement l'état de mes affaires : mon pauvre père mourut, et il m'arriva un oncle des Indes.

J'avais très-rarement entendu parler de cet oncle, que tout le monde croyait mort depuis long-temps, et qui arriva justement pour fermer les yeux de son frère. Comme il y avait trente ans que mon père et lui s'étaient quittés, sa douleur ne fut pas grande; quant à moi, j'étais inconsolable. Bien des fois cependant j'avais souffert de l'ignorance de mon père, de la position inférieure qu'il occupait dans la société, et de la mise et des habitudes patriarcales qu'il avait conservées; mais, ce digne vieillard mort, le côté matériel disparut, et, en face de cette ombre si dévouée et si aimante, tout autre souvenir s'effaça. Je me rappelai alors avec une douleur poignante les moindres sujets de peine que je lui avais donnés, et, chaque fois qu'un nouveau souvenir de ce genre se représentait à ma mémoire, je fondais en larmes. Mon oncle ne comprenait rien à cette douleur exagérée; mais, comme, selon lui, elle était l'indice d'un bon cœur, et qu'il n'avait aucun parent au monde, il

porta sur moi le peu d'affection qu'il était capable de distraire de la somme d'amour qu'il se réservait pour lui-même. Un jour, que j'étais plus triste encore que d'habitude, il m'offrit de faire avec lui une promenade. Je le suivis machinalement; mais, si préoccupé que je fusse, je le vis cependant prendre la route d'un château distant d'une lieue et demie de notre ferme, et qui était resté, parmi mes souvenirs d'enfance, une espèce de palais de fée, que je voyais toujours resplendissant à travers le voile mouvant des grands arbres qui s'élevaient autour de lui. Arrivé à une petite porte du parc, je vis mon oncle tirer une clef de sa poche et ouvrir cette porte. Je l'arrêtai en lui demandant ce qu'il faisait :

— J'entre, me dit-il.

— Comment ! vous entrez ; mais ce château...

— Est à un de mes amis.

— Mais, mon oncle, m'écriai-je en deve-

nant cramoisi, mais je ne le connais pas, votre ami, moi ; je ne suis pas préparé à voir un grand seigneur... Je vous laisse, je m'en vais... je me sauve.

— Allons donc ! allons donc ! dit mon oncle en m'attrapant par le bras ; tu es fou, je crois. Le propriétaire de ce château est un brave homme sans façon, comme moi, qui te recevra à merveille, et dont tu seras content, je l'espère.

— Impossible, mon oncle, impossible. Je vous supplie... mais que faites-vous ? — Mon oncle fermait la porte derrière nous. — Je suis dans un négligé... — Mon oncle mettait la clef dans sa poche. — Et s'il y avait des dames ! mais, j'en mourrais de honte ! — Mon oncle marchait devant en sifflant le *God save the king*. Force me fut donc de le suivre ; mais je sentis mes genoux se dérober sous moi ; le sang me monta à la figure, et je ne vis plus les objets qui m'environnaient qu'à travers un nuage. En arrivant sur le perron,

j'aperçus un grand monsieur en habit vert resplendissant de broderies, avec d'énormes épaulettes au cou et un sabre au côté. Je le pris pour un général et je le saluai jusqu'à terre. Mon oncle passa devant lui sans se découvrir, me laissant confondu de son impolitesse. Cependant ce monsieur en habit vert ne parut pas blessé de cet oubli; il se mit à notre suite et entra dans le château avec nous. Dans le vestibule, nous trouvâmes un autre monsieur dont le visage était noir, mais dont le costume oriental était si riche, qu'il me rappela un des trois rois mages qui apportèrent des présens à l'enfant Jésus. Je cherchais déjà dans ma mémoire de quelle manière on abordait les rajahs de l'Inde, et j'allais mettre les genoux en terre et m'incliner en joignant mes deux mains au-dessus de ma tête, lorsque mon oncle ôta sa redingote et la jeta sans façon sur les bras du sectateur de Vichnou. Cette dernière action troubla toutes mes idées : je ne savais pas où j'étais; je vivais

mécaniquement ; je croyais faire un rêve. Mon oncle marchait toujours, et je le suivais. Enfin nous arrivâmes à un charmant pavillon, se composant d'un appartement complet de la plus grande élégance.

— Que penses-tu de ce logement? me dit mon oncle.

— Mais, répondis-je tout ébloui, je pense que c'est une demeure royale.

— Ainsi il te convient?

— Comment, mon oncle?

— Tu l'habiterais volontiers, je veux dire.

Je restai sans répondre, la bouche ouverte et la tête complètement perdue. Mon oncle prit naturellement mon silence admiratif pour un consentement.

— Eh bien! continua-t-il en me frappant sur l'épaule, cet appartement est le tien.

— Mais, mon oncle, fis-je, rappelant

toutes mes forces, mais à qui donc est ce château?

— A moi, pardieu!

— Vous êtes donc riche, mon oncle?

— J'ai cent mille livres de rentes.

Pour le coup, je sentis que mon cerveau était prêt à sauter; j'appuyai mon front sur le marbre de la cheminée. Quant à mon oncle, enchanté de l'effet inattendu qu'il avait produit sur moi, il se retira en me disant que, si j'avais besoin de quelque chose, je n'avais qu'à sonner, et que son chasseur et son nègre étaient à mes ordres.

Si je vous ai donné une idée de la timidité de mon caractère, vous pouvez vous représenter ma situation : je restai une demi-heure accablé sous le poids d'un événement aussi imprévu, puis enfin je me levai. Au premier pas que je fis dans la chambre, je vis mon individu reproduit par trois ou quatre glaces immenses; et, je l'avouerai en toute humilité,

plus je le vis, plus je le trouvai indigne d'habiter le lieu où il se trouvait. Non seulement ma mise était celle d'un paysan, mais encore, comme malgré mes vingt-un ans je grandissais toujours, mes vêtemens, qui avaient été faits au commencement de l'année précédente, étaient devenus trop courts, mes manches avaient cessé d'être en proportion avec mes bras, et mon pantalon avec mes jambes. Quant à mon gilet, il laissait, comme un pourpoint d'Alberdurer ou d'Hollen, voir non seulement ma chemise, mais encore les pattes de mes bretelles; tout cela était bien, tout cela était bon, tout cela était naturel, dans la pauvre petite ferme de mon père; mais, dans ce palais magique, tout cela présentait, avec les objets dont j'étais entouré, une anomalie tellement révoltante, que je cherchais un endroit où me fuir moi-même, et qu'à peine l'eus-je trouvé, je m'y blottis comme un lièvre dans son gîte, et qu'une fois blotti, je restai là à songer.

Je ne sais combien de temps je demeurai ainsi; enfin le chasseur que j'avais pris pour un rajah vint m'annoncer que le dîner était servi, et que mon oncle m'attendait; je descendis : heureusement il était seul; je respirai.

A la fin du repas, lorsqu'on lui eut apporté son punch, et que son nègre lui eut allumé sa pipe, il congédia les domestiques, et nous restâmes seuls. Pendant quelque temps, mon oncle, qui paraissait préoccupé, aspira et poussa sa fumée, sans rien dire, mais tout-à-coup, rompant le silence :

— Eh bien! Williams? me dit-il.

Je n'étais pas préparé, je bondis sur ma chaise.

— Eh bien! mon oncle? balbutiai-je...

— Il faut enfin que nous parlions un peu

de toi, mon enfant. Quand je suis venu, ton pauvre père avait assez à s'occuper de lui : — Je me mis à pleurer, de sorte que je ne pus pas lui demander ce qu'il comptait faire de toi. Eh bien! voilà que tu sanglotes! allons donc, toi qui sors du collége, tu devrais être ferré sur la philosophie. Hier, c'était mon pauvre frère; demain, ça sera moi; dans huit jours, toi, peut-être; — il faut prendre la vie pour ce qu'elle vaut et pour ce qu'elle dure, vois-tu; — toutes tes larmes ne feront pas revenir le pauvre Jack Blundel; — ainsi, crois-moi, essuie tes yeux, bois un verre de punch, prends une pipe, et causons comme deux hommes.

— Je remerciai mon oncle, quant au punch et à la pipe; mais j'essuyai mes yeux, et je m'efforçai de ne pas pleurer.

— Maintenant, me dit mon oncle en jetant sur moi un regard de côté : voyons, quels sont tes plans d'avenir?

— Mais, dis-je, je voulais me consacrer à

l'éducation, et je crois que les études que j'ai faites me rendent capable de cette sainte mission.

— Tatata, dit mon oncle, ce langage-là était bon quand tu étais le fils d'un pauvre fermier; mais maintenant tu es le neveu d'un riche nabab, et cela change bien la thèse. Je n'ai pas d'enfant, et, Dieu merci! comme je ne compte pas me marier, je n'en aurai probablement jamais; tout ce que je possède te reviendra donc. — Ce serait une chose curieuse que de voir un maître d'école ayant cent mille livres de rentes; — tu comprends que cela ne se peut pas? Voyons, cherchons au-dessus de cela, M. le gentleman.

— Que voulez-vous, mon oncle, je ne puis vous dire, moi; je ne suis qu'un pauvre savant qui ne connais pas le monde, qui ne suis bon à rien qu'à mener une vie de travail et d'études, et, avec votre permission, je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'en revenir à mes premières idées.

— A tes premières idées! mais tu es fou, mon ami: avec ta fortune ou avec la mienne, ce qui est la même chose, tu peux, selon que tu seras avare ou vaniteux, aspirer aux plus riches partis de Londres, ou bien t'allier à quelque famille noble et ruinée qui t'apportera de la considération.

— Moi, mon oncle, moi me marier! m'écriai-je.

— Et pourquoi pas? As-tu fait des vœux?

— Moi, me marier!... je pourrais me marier... je pourrais épouser... Je m'arrêtai... Le nom de Jenny était sur mes lèvres... C'était la première fois que je concevais l'idée d'un pareil bonheur... Posséder cette blonde et charmante jeune fille qui depuis six ans était tout pour moi! épouser Jenny! Jenny être ma femme! cela était possible. Mon oncle me disait qu'avec sa fortune je pouvais aspirer à tout. Rien que l'espoir, c'était déjà plus de bonheur que je n'en pouvais supporter. Je sentis que j'étouffais, que j'allais me

trouver mal; je me précipitai hors de l'appartement et je m'élançai dans le jardin, cherchant de la fraîcheur et de l'air. Mon oncle crut que j'étais fou; mais, pensant que, lorsque ma folie serait passée, je reviendrais, il demanda d'autre tabac et d'autre punch, bourra pour la deuxième fois sa pipe, remplit pour la sixième fois son verre, et continua de boire et de fumer.

C'était un homme de grand sens que mon oncle. Quand j'eus fait deux ou trois fois le tour du parc en courant et en me livrant à mes rêves, je rentrai un peu plus calme, et le retrouvai assis à la même place, achevant sa troisième pipe et son deuxième bol, et aspirant et expirant sa fumée avec le même calme et la même volupté.

— Eh bien! me dit-il, veux-tu toujours être instituteur?

— Mon oncle, lui répondis-je, quoique ce soit ma vocation réelle, je crois que Dieu a

décidé qu'il en serait autrement; mais, continuai-je, j'ai vu quelquefois passer devant moi de ces jeunes gens qu'on appelle du monde, et qui sont faits pour aller dans la société et plaire aux femmes; et je vous avouerai, mon oncle, que plus je me les rappelle, plus je les crois d'une autre espèce que moi, et susceptibles d'un perfectionnement que je ne puis atteindre... Mon oncle se mit à rire.

— Vois-tu, Williams, me dit-il lorsque l'accès fut passé, toute la différence qu'il y a entre eux et toi, c'est qu'ils ont la tête pleine de termes de chasse, de course et de paris, et toi de mots hébreux, grecs et latins. Quand tu auras oublié ce que tu sais pour apprendre ce qu'ils savent, tu feras un cavalier tout aussi inutile, tout aussi impertinent, et par conséquent tout aussi présentable que pas un d'entre eux. Laisse-moi faire seulement, je me charge de diriger ton éducation.

Je remerciai mon oncle de ses bontés pour

moi, et, comme huit heures venaient de sonner à la pendule, je lui demandai la permission de remonter à ma chambre, n'ayant pas l'habitude de veiller plus tard. Mon oncle me fit signe de la main que je pouvais me retirer, ralluma sa pipe, qui s'était éteinte pendant son accès d'hilarité, et sonna le rajah pour avoir un troisième bol de punch.

On devine facilement que, si je me retirai dans mon appartement, ce n'était pas pour dormir. Je passai une partie de la nuit à rêver les yeux ouverts, et, quand le sommeil vint, il continua les rêves de ma veille. Le lendemain, je fus réveillé sur les neuf heures du matin par un monsieur fort élégant, qui, conduit par le valet de chambre de mon oncle, entra dans ma chambre suivi de son groom qui portait un paquet.

— Le tailleur de monsieur, dit le valet de chambre.

Je regardai la personne qu'on m'annonçait sous ce titre, et j'avoue que, si je n'avais pas été prévenu, je n'aurais jamais cru qu'un homme d'un extérieur aussi distingué professât une condition si humble. Je doutais même encore de ce qu'avait dit le valet de chambre, lorsque l'homme au groom, voyant que je le regardais sans bouger et sans dire un mot, crut qu'il était de son devoir de m'adresser la parole.

— J'attends le bon plaisir de mylord, me dit-il.

— Pourquoi faire? répondis-je.

— Pour lui essayer différens habits que je lui apporte tout faits, et pour prendre la mesure de ceux qu'il me fera l'honneur de me commander!

— Eh bien! dis-je, ayez la bonté de les poser là, je les essaierai.

— Mylord n'y pense pas, me dit le tailleur; il faut que ce soit moi-même qui juge de la

manière dont ils iront. Si le pantalon était d'un pouce trop étroit ou trop large, si le gilet ne descendait pas juste à son point, et si l'habit faisait un seul pli, je serais un homme déshonoré.

— Mais, continuai-je avec hésitation..... je vais donc être forcé de me lever?.....

— Mylord n'est forcé à rien, mon devoir est d'attendre qu'il soit prêt; j'attendrai. — Et en effet il resta debout et attendant.

Comme je vis qu'effectivement il était décidé à attendre, et que je n'osais lui dire de passer dans une chambre à côté, je me décidai, quoi qu'il m'en coûtât, à descendre du lit devant lui : — il ne jeta qu'un coup d'œil rapide sur moi, et, se tournant vers son groom : — Le nº 1, dit-il, mylord est de première taille. — Le groom tira un costume noir complet. — Le tailleur me l'essaya; on eût dit qu'il était fait pour moi, tant il allait miraculeusement à ma longue personne. —

Puis, m'ayant pris immédiatement les mesures nécessaires pour m'exécuter tout une garde-robe, il se retira. Je le reconduisis jusqu'à la porte en le remerciant de la peine qu'il avait prise.

Je rentrai dans ma chambre, fort empressé de voir quel changement mon nouveau costume avait apporté dans mon individu. Je n'étais pas reconnaissable, et je commençai à croire que mon oncle avait raison, et que, si jamais je parvenais à dompter cette malheureuse timidité qui était la source de toutes mes peines, j'arriverais à être un homme comme un autre.

J'étais, je dois l'avouer, assez content de mon examen, lorsque le valet de chambre rentra, suivi d'un gentleman en tenue complète de bal : comme je n'étais pas préparé à cette visite de cérémonie, elle commença par me troubler prodigieusement, et je ne savais si je

devais avancer vers l'étranger, lorsque le valet de chambre annonça :

— Le maître de danse de monsieur !

Le nouveau venu vint à moi avec une grâce parfaite, jeta un coup-d'œil complaisant sur l'écolier qu'il allait avoir à former, et arrêtant un regard appréciateur sur la partie inférieure de ma personne :

— Je suis enchanté, mylord, me dit-il, d'avoir été choisi pour faire l'éducation d'une aussi belle paire de jambes.

Je n'étais pas habitué à m'entendre faire de complimens sur mon physique, aussi celui-ci me démonta-t-il complètement. Je voulus répondre, je balbutiai ; j'essayai de faire un pas, et j'emmêlai si bien l'une dans l'autre ces belles jambes qui faisaient l'admiration de mon maître, que je pensai tomber de tout mon long ; il me retint.

— Bien ! dit-il, bien ! Je vois que nous n'avons reçu aucun principe. Cela vaut mieux, nous n'aurons pas de mauvaises habitudes à rompre.

— Le fait est, répondis-je, qu'à l'exception de ce que j'ai les genoux et la pointe des pieds un peu en dedans, je crois que, quant au reste du corps, je ne manque pas..... je possède..... je.....

— Bon ! bon ! s'écria mon optimiste, je vois que mylord n'a pas la parole facile ; tant mieux ! cela prouve que l'intelligence s'est portée aux extrémités. Soyez tranquille, mylord ; nous la développerons si elle y est, et, si elle n'y est pas, nous l'y ferons descendre. Allons, mylord, commençons.

Je serais bien en peine de dire ce qui se passa dans cette première leçon ; tout ce dont je me souviens, c'est que ma science approfondie des mathématiques me fut d'un prodigieux secours pour conserver mon équilibre

et garder le centre de gravité dans les cinq positions. Quand mes pieds sortirent de l'instrument de torture dans lequel ils firent leur apprentissage, ils se refusaient littéralement à porter mon corps, si mince qu'il fût, et je boitais des deux jambes lorsque je descendis dans la salle à manger, où mon oncle m'avait fait prévenir qu'il m'attendait pour déjeuner.

— Ah! ah! me dit-il en me regardant des pieds à la tête, — te voilà, Williams! — sur mon honneur, tu as l'air d'un véritable dandy; — on voit déjà à tes pieds que tu as pris une leçon de danse; il n'y a plus que tes bras qui sont toujours bêtes; mais sois tranquille, avec quelques leçons d'armes, cela se passera.

— Comment! mon oncle, vous voulez que j'apprenne à tirer l'épée? — et pourquoi faire?

— Pour te battre si on se moque de toi, pardieu! — Il me passa un frisson par tout

le corps. — Est-ce que tu ne serais pas brave, par hasard ?

— Je ne sais pas, mon oncle, répondis-je, je n'ai jamais pensé à cela.

— Enfin, si on insultait une femme que tu aimasses, que ferais-tu ?

— Si on insultait... J'allais nommer Jenny; je me retins. — Oui, oui, mon oncle, je me battrais ! soyez tranquille, répondis-je vivement.

— A la bonne heure ! Mais tu as fait de l'exercice ce matin, tu dois avoir faim ; déjeunons.

Nous nous mîmes à table. Nous venions de prendre le thé, lorsque le maître d'armes arriva. C'était un des plus renommés de Londres. Il ne parut pas d'abord aussi content de mes bras que le maître de danse l'avait été de mes jambes; mais je fis tant d'efforts à la seule pensée que peut-être un jour Jenny serait insultée devant moi, et que j'aurais le

bonheur de la défendre, qu'il me quitta moins mécontent que je n'avais osé l'espérer.

J'étais, comme vous le voyez, en bon chemin d'amélioration, lorsqu'un matin que mon oncle ne descendait pas à son heure habituelle, je montai dans sa chambre et le trouvai mort dans son lit.

Il avait été frappé pendant la nuit d'une apoplexie foudroyante.

Sir Williams s'arrêta à ces mots, et cette fois je ne lui versai pas un verre de punch : je lui tendis la main.

CHAPITRE V.

Continuation de l'Anglais qui avait pris un mot pour un autre.

Cette mort fut un coup terrible pour moi, continua sir Williams après un instant de silence. Je ne pensai pas un instant à l'immense fortune dont elle me rendait maître; je ne vis que l'isolement auquel elle me condamnait. Mon oncle, sans me faire oublier mon père, l'avait remplacé près de moi; c'était peut-

être le seul homme qui, par son originalité, pouvait me guérir de la terrible maladie morale dont j'étais attaqué : lui mort, le mal était incurable, et, pour être tout entier à ma douleur, je donnai congé au maître d'armes et au maître de danse.

Il faudrait avoir ma fatale organisation pour comprendre à quel point je me trouvai seul et isolé; je n'avais jamais de ma vie su donner un ordre, et ce furent le général et le rajah, comme mon pauvre oncle les appelait depuis ma méprise, qui continuèrent à mener la maison; cependant, comme c'étaient deux bons domestiques parfaitement dressés, tout marcha comme d'habitude, et je n'eus malheureusement à m'occuper de rien que de vivre, de sorte qu'au bout de deux ou trois mois, à l'exception de ma mise, j'étais redevenu le même homme qu'auparavant.

Le château que mon oncle avait acheté tout

meublé était muni d'une fort belle bibliothèque ; c'était là que je passais une partie de ma journée ; parfois aussi je prenais un Homère ou un Xénophon, j'allais me coucher et lire sur la lisière d'un petit bois qui formait la limite de mes propriétés ; et souvent je m'oubliais tellement dans le siége de Troie, ou dans la retraite des Dix mille, que le rajah ou le général était obligé de venir m'y annoncer que le dîner était prêt.

Un jour que j'étais assis comme d'habitude au pied de mon arbre, lisant un de mes auteurs favoris, je fus tiré de ma préoccupation guerrière par un bruit de cor, qui résonna à quelque distance de moi : je levai la tête, et, au même instant, un renard passa à quelques pas, se glissant dans les herbes. Au même instant, j'entendis les aboiemens des chiens qui venaient de retrouver sa piste, et je vis paraître le limier, puis toute la meute. Ils passèrent à l'endroit même où le renard avait

passé; et, comme j'augurais qu'ils ne tarderaient pas à être suivis à leur tour par les chasseurs, je me retirai pour ne pas me trouver sur leur route, lorsque j'entendis le cor à cent cinquante pas à peine de moi, et que, de la lisière d'un bois voisin de celui où j'étais, je vis déboucher toute la chasse, emportée par le galop des chevaux.

Parmi cette troupe, il y avait une femme qui se maintenait à la tête des chasseurs, menant son cheval avec l'habileté d'une parfaite amazone; elle était vêtue d'une longue robe collante partout, et avait la tête couverte d'un petit chapeau d'homme, autour duquel flottait un voile vert. Je regardais avec étonnement cette hardiesse, dont, tout homme que j'étais, je me sentais si loin, lorsqu'en s'approchant du côté où j'étais, une branche accrocha son voile et son chapeau tomba : je vis alors cette tête rosée et ces cheveux blonds qui m'étaient si connus; je sentis mes jambes

s'affaiblir, je m'appuyai contre un arbre..... C'était Jenny : elle passa comme une vision sans s'arrêter, et laissant à un piqueur le soin de ramasser son chapeau, tant elle était ardente à cette course. En une seconde, tout avait disparu, et n'étaient les aboiemens des chiens, le bruit du cor et les cris des chasseurs, j'aurais cru que je venais de faire un rêve. Tout-à-coup, en reportant les yeux de l'endroit où j'avais cessé de la voir à celui où elle m'avait apparu, j'aperçus au bout d'une branche un lambeau de voile vert; je m'élançai vers lui, et, grâce à ma longue taille, je parvins à l'atteindre : je le pris, je le baisai, je le mis sur mon cœur; j'étais heureux comme jamais je ne l'avais été.

En ce moment, j'aperçus le rajah qui venait me chercher. Je m'étais oublié selon mon habitude; mais cette fois tout le monde en eût fait autant. Nous retournions ensemble au château, lorsqu'en passant près d'une

haie nous aperçûmes de l'autre côté de cette haie un homme étendu, et près de lui un cheval traînant sa selle; je reconnus à l'instant l'uniforme des chasseurs que je venais de voir passer. Celui-ci s'était écarté de sa route, et, comme ils franchissaient tout ainsi que dans une course au clocher, il n'avait pas vu un saut de loup qui était de l'autre côté de la haie, avait voulu le franchir, son cheval s'était abattu, et il était resté évanoui sur la place. Nous le ramassâmes aussitôt, et, comme nous n'étions qu'à quelques pas du parc, nous le transportâmes au château. Aussitôt arrivés, je renvoyai le rajah chercher le cheval, et j'ordonnai au général de se mettre en quête d'un médecin.

Heureusement, les soins du docteur étaient peu nécessaires; aux premières gouttes d'eau que je lui avais jetées sur le visage et aux premiers sels que je lui avais fait respirer, le jeune chasseur était revenu à lui; de sorte

que, lorsque le médecin arriva, il trouva son malade sur pied. Soit qu'il jugeât précautionnellement la chose nécessaire, soit qu'il voulût utiliser son voyage, le docteur n'en fit pas moins une saignée, en recommandant au chasseur deux ou trois heures de repos. J'offris aussitôt à mon hôte d'envoyer un courrier chez lui pour calmer l'inquiétude que pourraient concevoir ses parens. Comme il demeurait à deux heures de chemin à peine, il accepta, écrivit à sa sœur qu'ayant perdu la chasse il était resté à dîner dans un château voisin, et la pria de rassurer son père, si toutefois il avait conçu quelque crainte. La lettre terminée, il la plia, écrivit l'adresse et me la remit. En la donnant au général, qui devait la porter, je lus machinalement la suscription, elle portait le nom de miss Jenny Burdett : ce jeune homme, c'était son frère!... La lettre s'échappa de mes mains... je balbutiai une excuse... et je sortis sous prétexte d'ordres à donner.

Lorsque je rentrai, je trouvai sir Henry tout-à-fait bien ; mais, par compensation, c'était moi qui étais fort mal. La manière dont je l'avais rencontré, la crainte que j'avais éprouvée que l'accident ne fût plus sérieux, le plaisir que j'avais ressenti en voyant que je m'étais trompé ; tout cela m'avait fait oublier un instant ma timidité ; — mais elle était revenue plus forte que jamais en apprenant quel lien étroit de parenté unissait sir Henry à celle qui depuis si long-temps absorbait toutes mes pensées. Cependant, soit politesse, soit préoccupation, sir Henry ne parut s'apercevoir de rien, et tout le temps du dîner, il fit les frais de la conversation avec cette facilité élégante que j'aurais donné la moitié de ma fortune et de ma vie pour posséder. Puis, vers les neuf heures du soir, il se retira, s'excusant de l'embarras qu'il m'avait causé, en me demandant la permission de revenir me remercier de mon hospitalité.

Lorsqu'il fut parti, je respirai ; toute notre

conversation de deux heures, confuse dans ma tête, commença à se classer. D'après ce qu'il m'avait dit de sa famille, je vis que sir Thomas Burdett possédait à peu près deux cent mille livres de rente; ce qui, en supposant, selon toutes les probabilités, qu'il en gardât la moitié pour lui, faisait trente à trente-cinq mille francs de dot à chacun de ses trois enfans. Du côté de la fortune je pouvais donc aspirer à la main de miss Jenny, c'est-à-dire être aussi heureux qu'un homme, à mon avis, pouvait l'être sur la terre; d'un autre côté, sir Henry m'avait laissé entrevoir que son père, retenu habituellement trois mois de l'année dans son fauteuil par la goutte, et habitué, pendant ce temps d'épreuve, à être distrait par la société de ses enfans, tenait à les marier autant que possible dans son voisinage. Comme on l'a vu, nos deux châteaux n'étaient qu'à cinq ou six milles de distance, et, sous ce rapport comme sous l'autre, il m'était donc permis de conserver quelque es-

poir. Malheureusement, seul comme je l'étais, il me fallait faire toutes les démarches moi-même, et je sentais qu'à la seule idée de me trouver en face de Jenny, de lui parler, de lui donner le bras, soit pour la conduire à table soit pour la mener à la promenade, j'étais tout prêt à défaillir; d'un autre côté, si je ne me présentais pas, Jenny était l'aînée des filles de sir Thomas, un prétendant plus hardi que moi pouvait être plus heureux. Alors Jenny m'échappait, Jenny devenait la femme d'un autre : cette seule idée était capable de me rendre fou. Je passai une partie de la nuit entre des velléités de courage et des accès d'abattement. Enfin, sur les deux heures du matin, écrasé de plus de fatigue que si, comme Jacob, j'avais passé mon temps à lutter avec un ange, je parvins à m'endormir.

Je fus réveillé par le rajah, qui entra dans ma chambre pour me remettre une lettre : je l'ouvris avec un tremblement pressenti-

mental; elle était de sir Thomas : il avait appris l'accident de son fils, les soins que je lui avais donnés; s'il n'avait pas beaucoup souffert encore de son dernier accès de goutte, il serait venu lui-même me remercier; mais, désirant le plus tôt possible s'acquitter de ce qu'il regardait comme un devoir pour toute sa famille, il m'invitait à dîner pour le lendemain.

J'aurais lu mon arrêt de mort que je ne serais pas devenu plus pâle. La lettre s'échappa de mes mains, et je retombai sur mon oreiller, si accablé, que le rajah crut que je me trouvais mal. Je lui demandai d'une voix éteinte si le courrier attendait sa réponse, il me répondit qu'il était parti : cela me rendit quelque courage; je n'étais plus obligé de prendre une résolution instantanée.

La journée se passa dans les alternatives de force et de faiblesse : je me disais bien que

cette invitation allait au-devant de tous mes désirs, et qu'elle comblerait de joie tout autre homme se trouvant à ma place et avec les mêmes sentimens; qu'elle m'introduisait naturellement dans la maison, et cela sous un excellent aspect, celui d'un service rendu; mais aussi je savais que, chez les femmes surtout, le sentiment qu'elles conservent d'un homme dépend presque toujours de la manière dont il se présente à la première entrevue. Or je ne me dissimulais pas que, si j'avais quelques qualités essentielles, ce n'était malheureusement pas de celles qui sautent aux yeux : loin de là, pour être estimé ce que je valais véritablement, j'avais besoin d'une investigation profonde et d'une longue intimité. Je me rappelais combien peu m'avait été favorable le coup d'œil que Jenny jeta sur moi lorsqu'elle m'avait rencontré, il y a six ans, avec mon costume de docteur; il n'y avait, certes, aucune crainte qu'elle me reconnût, elle avait probablement oublié cette

circonstance; mais moi, je me souvenais de tout, et ce souvenir, c'était pis qu'un remords.

Enfin l'heure du dîner vint. Je me mis machinalement à table; mais je ne pus manger. Je pensai que le lendemain, à la même heure, je serais chez sir Thomas, en face de Jenny, et qu'alors mon sort se déciderait pour un malheur ou pour une félicité éternelle, et cela sur une gaucherie ou une maladresse que je me verrais faire, et que cependant je ne pourrais pas m'empêcher de faire. Un pareil état n'était pas supportable. Je demandai une plume et de l'encre : j'écrivis à sir Thomas qu'une indisposition subite me privait de l'honneur d'accepter son invitation; j'appelai le général, et je lui ordonnai d'aller porter cette lettre; mais à peine fut-il sorti avec elle que je sentis ma poitrine se serrer. Je montai dans ma chambre, je me jetai sur mon tapis, et je me mis à pleurer.

Oui, à pleurer, à verser des larmes amères, des larmes d'adieu au bonheur dont je n'étais pas digne, puisque je ne me sentais pas la force de le cueillir sur l'arbre de la vie, des larmes de douleur, car cette occasion perdue de voir Jenny, je ne la retrouverais peut-être jamais; des larmes de honte enfin, car je sentais qu'il était honteux à un homme d'être ainsi l'esclave de sa sotte timidité et de sa misérable faiblesse.

Je passai une nuit affreuse, je formai vingt projets tous plus ridicules les uns que les autres. Je voulais écrire à Jenny directement, lui avouer mon amour, lui raconter ma faiblesse; lui dire qu'il n'y avait que deux chances pour moi au monde, vivre près d'elle et vivre éternellement heureux, ou vivre loin d'elle et mourir dans le désespoir. Oh! je sentais qu'une lettre pareille, je la ferais douloureuse, éloquente, passionnée : je sentais que je l'écrirais avec mes larmes. Mais com-

ment lui faire remettre une pareille missive? puis, une fois remise, si Jenny la prenait du côté ridicule, j'étais un homme perdu; je ne pouvais plus me présenter devant ses parens, devant elle; mieux était encore d'attendre les événemens, qui semblaient m'avoir pris sous leur protection, et pouvaient me conduire à bien : le hasard est souvent notre meilleur ami, et je résolus de m'en rapporter au hasard.

La journée se passa ainsi, ramenant avec elle un peu de courage. Plus l'heure à laquelle j'aurais dû me rendre chez sir Thomas approchait, plus je trouvais ma terreur de la veille ridicule et exagérée. Il me semblait que, si je n'avais pas refusé son invitation, j'aurais eu le courage de m'y rendre. Puis, quand sonnèrent dix heures du soir, je me dis qu'à cette heure tout serait fini; que j'aurais vu Jenny et ses parens; que je serais un ami de la maison, pouvant y retourner à ma fantaisie; que

sans doute Jenny m'aurait dit un mot encourageant; enfin que peut-être à cette heure je serais au comble de la joie, au lieu d'être un des hommes les plus malheureux de la terre. Le résultat de ce raisonnement fut une résolution formelle d'accepter la première invitation qu'on me ferait. Sur ce, je baisai le lambeau de son voile et je me couchai.

Cette victoire sur moi-même me donna une nuit tranquille; je m'éveillai calme et presque heureux. La journée était magnifique; aussi, à peine eus-je déjeuné, que je pris mon Xénophon, et que, par mon sentier habituel, je gagnai mon arbre : j'étais plongé au plus profond de ma lecture, lorsque je me sentis toucher sur l'épaule. C'était sir Henry !

— Eh bien ! mon cher philosophe, me dit-il, toujours sauvage et retiré; je vous préviens qu'il y a conspiration contre votre misanthropie, car ne pensez pas que personne de

nous ait cru à votre indisposition. — Je voulus balbutier quelques excuses. — Non, continua sir Henry, vous nous avez pris pour des gens à grande cérémonie; vous vous êtes trompé, et la preuve, c'est que je suis venu aujourd'hui moi-même vous dire exprès qu'on vous attendait sans façon à dîner.

— Comment! m'écriai-je. — Moi! — Aujourd'hui!

— Oui, vous, aujourd'hui, et je vous préviens qu'on ne recevra aucune excuse, qu'on vous attendra jusqu'à ce que vous veniez, et que, si vous ne venez pas, on ne dînera pas. — Voyez si vous voulez prendre sur vous de faire jeuner toute une famille.

— Non, certainement, répondis-je, — je fis un effort, — et j'irai.... ajoutai-je en soupirant.

— A la bonne heure, dit sir Henry, voilà qui est parler. Que lisiez-vous donc là? un roman de Walter Scott, des poésies de Thomas Moore, un poème de Byron?

— Non, répondis-je, je lisais.... — Je ne sais quelle mauvaise honte me retint au moment où j'allais prononcer le nom du grand capitaine, pour lequel cependant j'avais une vénération presque divine. — De sorte que je tendis le livre. — Sir Henry y laissa tomber un regard.

— Du grec! — s'écria-t-il. — Eh! mon cher voisin, comment voulez-vous que je lise cela? — Depuis que je suis sorti du collége, Dieu merci! je n'ai pas jeté les yeux sur un seul de ces grands hommes dont la collection a pensé me faire mourir d'ennui, à commencer par le divin Homère et à finir par le sublime Platon; de sorte que je puis dire, sans fatuité, que je me crois maintenant incapable de distinguer l'alpha de l'ômèga. — Je voulus me lever. — Non, non, ne vous dérangez pas, continua sir Henry, — je ne fais que passer.

— Comment! m'écriai-je, ne m'attendez-vous pas? ne retournons-nous pas ensemble

chez vous? ne me présentez-vous point à votre famille?

— Ne m'en parlez pas, me répondit sir Henry; je suis au désespoir que vous ne soyez pas venu hier; mais j'ai aujourd'hui un combat de coqs, dans lequel je suis engagé pour une somme considérable. On m'attend, et je n'y puis manquer; mais soyez tranquille, je ferai diligence, et j'arriverai pour le dessert.

Si je n'avais pas été assis, je serais tombé. Tout mon courage m'était venu de l'idée que j'entrerais dans le salon de ces dames avec sir Henry. J'avais compté sur un introducteur, et voilà que j'étais obligé de me présenter moi-même, ne connaissant de toute la maison que Jenny...... Je laissai tomber mon Xénophon avec un sentiment profond de découragement. Sir Henry ne s'en aperçut pas, et, avec la même aisance et la même facilité qu'il m'avait abordé, il prit congé de moi, me laissant con-

sterné de la promesse que j'avais faite et qu'il n'y avait plus moyen de rétracter.

Je restai ainsi une heure accablé, anéanti; puis je songeai tout-à-coup que j'avais le temps à peine de m'habiller si je voulais arriver chez sir Thomas à l'heure du diner. Je me levai vivement, et je revins en courant vers le château. Je trouvai sur le perron le général et le rajah, qui, m'ayant aperçu de loin, étaient venus au-devant de moi, fort inquiets de l'allure que j'avais prise, et qui ne m'était pas habituelle. Ils m'avaient cru poursuivi par quelque chien enragé et accouraient à mon aide.

Je montai à ma chambre et retournai toute ma garde-robe; enfin je jetai mon dévolu sur un pantalon café au lait, sur un gilet de soie broché et sur un habit vert-bouteille; c'était un choix de couleur qui me semblait des plus harmonieux; et, lorsqu'elles furent assemblées

sur ma personne, je fus assez content de leur ensemble. J'ordonnai alors au rajah d'aller faire seller mon cheval, enchanté d'avoir un moment de solitude pour répéter devant ma glace le salut que m'avait appris mon maître de danse. Je vis avec satisfaction que je le possédais encore assez agréablement pour m'en servir avec honneur, si je ne perdais pas la tête au moment de le faire. Cependant je ne fus que médiocrement rassuré par cette répétition, car je ne me dissimulais pas quelle distance infinie il y a entre la théorie et la pratique. J'en étais à mon sept ou huitième essai lorsque le rajah rentra et me dit que le cheval était sellé. Je jetai les yeux sur la pendule; il n'y avait plus moyen de reculer, l'aiguille marquait quatre heures; j'avais cinq milles à faire, et ma science de l'équitation n'était pas assez grande pour me permettre, si pressé que je fusse, une autre allure que celle du pas allongé ou du petit trot. Je rappelai, en conséquence, tout mon courage, et je descendis d'un

pas assez délibéré, en essayant de siffler un air de chasse et en me fouettant les mollets avec ma cravache.

— Je prévois, dis-je, interrompant le narrateur, qu'il va se passer de telles choses, qu'un verre de punch n'est pas de trop pour vous donner la force de les raconter.

— Hélas! dit sir Williams en tendant son verre, quelque chose que vous prévoyiez, vous n'approcherez jamais de la vérité!...

CHAPITRE VI.

Fin de l'histoire de l'Anglais qui avait pris un mot pour un autre.

J'enfourchai donc assez courageusement mon poney, continua sir Williams, et je me mis en route. Pendant la première heure, la préoccupation que me causait naturellement la nécessité de conserver mon équilibre ne permit pas trop à mon esprit de s'occuper de soins étrangers ; mais, à mesure que je pris

mon aplomb, mon inquiétude me revint plus cruelle que jamais : de temps en temps, cependant, j'étais rappelé au soin de ma sûreté personnelle par un mouvement plus vif de ma monture. Cela tenait à ce que, mes études de danse ayant radicalement vaincu la disposition naturelle que j'avais à tenir mes pieds en dedans, et m'ayant jeté dans l'excès contraire, mes talons faisaient, avec le ventre de ma monture, un angle aigu, dont mes éperons formaient l'extrême pointe ; il en résultait que, si peu caracoleur que fût mon cheval, il se fatiguait cependant à la longue de ce chatouillement continuel, et prenait parfois un temps de trot, mouvement qui avait pour résultat de chasser toute pensée étrangère à la situation précaire dans laquelle il me mettait. Mais à peine avions-nous repris une allure un peu plus douce, que la réaction s'opérait, et que le danger à venir, bien autrement terrible que le danger passé, se dressait devant moi plus menaçant, à mesure que j'approchais du terme

de mon voyage. Tout-à-coup, au détour de la route, j'aperçus, à un quart de lieue devant moi, à moitié caché par un massif d'arbres verts, le château de sir Thomas. En même temps une cloche sonna, je crus que c'était celle du dîner. L'idée d'avoir à m'excuser d'un retard produisit sur moi un tel surcroît d'anxiété, qu'oubliant que je ne tenais à mon cheval qu'en vertu d'une espèce de transaction par laquelle je m'étais engagé à ne pas le frapper et lui à ne pas courir, je lui appliquai en même temps mes éperons au ventre et ma cravache sur le cou. L'effet produit par cette crânerie fut aussi prompt que la pensée : sans ménagement et sans transition, mon poney, dont l'ardeur était depuis long-temps contenue, prit immédiatement le galop; au bout de cent pas, je perdis un étrier, au bout de deux cents pas je perdis l'autre : je lâchai aussitôt la bride, et, m'accrochant des deux mains à la selle, je parvins, grâce à cette manœuvre, à conserver mon équilibre; mais, tout

entier à cette préoccupation, je ne distinguais plus rien autour de moi. Les arbres couraient comme des insensés, les maisons tournaient comme des folles. Je voyais cependant au milieu de tout cela le château de sir Thomas, qui semblait venir au-devant de moi avec une rapidité incroyable. Enfin le tourbillon qui m'emportait s'arrêta tout court, de sorte que, continuant le mouvement d'impulsion que j'avais reçu, je sautai naturellement par-dessus mes mains, comme un enfant qui joue au cheval fondu. Je me crus perdu; mais, en ce moment, je sentis que je glissais doucement sur un plan incliné, et je me trouvai sur mes deux jambes, aux grandes acclamations de lady Burdett et de sa fille, qui, m'ayant aperçu de loin, et charmées de l'empressement que je paraissais mettre à me rendre à leur invitation, étaient accourues à la fenêtre à temps pour me voir exécuter mon dernier tour de voltige.

En me sentant sur un terrain solide, je repris

quelque courage; si peu que je comptasse sur mes jambes, j'avais toujours la conscience qu'elles étaient plus disposées à m'obéir que celles de mon quadrupède. Je rappelai donc mes esprits, et, levant les yeux, j'aperçus devant moi sir Thomas Burdett; cette vue me donna la force fiévreuse que doit donner à un condamné l'aspect de l'exécuteur. Je marchai assez courageusement à lui, et, les premières paroles de politesse échangées, il me fit passer devant et nous entrâmes. Il n'y avait plus à dire, il fallait payer d'audace. J'enfilai d'un pas rapide une suite d'appartemens dont les portes étaient ouvertes, et qui conduisaient à la bibliothèque, où m'attendait lady Burdett; je l'aperçus debout, Jenny était près d'elle. J'entrai dans la chambre; puis, arrivé à la distance que je crus convenable, j'assemblai mes jambes à la troisième position, et, reportant le pied droit en arrière, je le posai de toute la lourdeur de ma personne et avec toute la force de mon aplomb géométrique sur le gros orteil

gauche du baron, qui jeta un grand cri : c'était justement celui où il avait la goutte ; je me retournai rapidement pour lui faire mes excuses ; mais sir Thomas me rassura aussitôt par son air calme et digne, et j'admirai la force stoïque que lui donna sa bonne éducation pour supporter ce pénible accident. — Nous nous assîmes.

L'air gracieux de lady Burdett, la figure angélique de miss Jenny, la conversation facile de sir Thomas, me remirent un peu, et je commençai à hasarder quelques paroles. La bibliothèque où nous étions était nombreuse et richement reliée ; je compris que le baronnet était un homme instruit ; j'avançai quelques opinions littéraires qu'il partagea complètement, et je m'étendis alors sur la magnifique collection de classiques grecs que publiait en ce moment le libraire Longmann. Au milieu de l'éloge que j'en faisais, j'aperçus sur un rayon une édition de Xénophon en seize volu-

mes : comme la plus complète que je connaissais n'en formait que deux, cette nouveauté bibliographique excita si vivement ma curiosité, qu'oubliant ma honte habituelle, je me levai pour examiner avec quelles matières inconnues on avait pu remplir les quatorze volumes de supplément. Sir Burdett, comprenant mon intention, se leva de son côté, pour me prévenir que ce que je voyais n'était qu'une planche rapportée sur laquelle on avait cloué des dos de reliure, pour ne pas interrompre la symétrie de la bibliothèque. Je crus qu'il voulait, au contraire, m'offrir un de ces volumes, et, désirant lui en épargner la peine, je me précipitai sur le tome huit, et, quelque chose que pût me dire le baronnet, je tirai si bien, que j'entraînai la planche, laquelle, en tombant sur une table, fit choir à son tour un encrier de porcelaine, dont le contenu se répandit aussitôt sur un magnifique tapis turc. A cette vue, je poussai un cri de détresse ; en vain sir Thomas Burdett et ces dames m'assu-

rèrent-ils qu'il n'y avait pas de mal, je ne voulus entendre à rien, je me jetai à plat ventre sur le plancher, et, tirant un mouchoir de batiste, je m'obstinai à étancher l'encre jusqu'à la dernière goutte. Cette opération terminée, je mis mon mouchoir dans ma poche, et, ne me sentant point la force de regagner mon fauteuil, je me laissai tomber sur celui qui était le plus proche de moi.

Une plainte étouffée qui sortit de dessous le coussin au moment où je pesai dessus de toute ma lourdeur me causa une nouvelle alarme. Sans aucun doute, je venais de m'asseoir sur un être animé, et il était évident que cet être, quel qu'il fût, était trop soigneux de sa conservation pour me laisser ajouter impunément le poids de ma personne à celui du coussin sous lequel il était allé chercher un asile. En effet, mon siége fut bientôt agité de mouvemens convulsifs pareils à ceux qui secouent le mont Etna lorsque Encelade se retourne. Certes le

mieux eût été de me lever aussitôt et de laisser la retraite libre à l'animal que je comprimais d'une façon si abusive ; mais en ce moment la fille cadette de sir Thomas entra inquiète et préoccupée, en demandant à sa sœur si elle n'avait pas vu *Misouf*. Je compris à l'instant même que j'étais assis sur l'animal égaré, et que moi seul pouvais donner de ses nouvelles ; mais j'avais tardé trop long-temps à me lever pour me lever à cette heure. Un baronnet boiteux, un tapis taché, un chat ou un chien, car je ne connaissais encore l'animal que par son nom et non par son espèce, un chat ou un chien, dis-je, estropié pour le reste de ses jours, c'était pour une personne seule trop de méfaits en dix minutes ; je me décidai à dérober au moins à tous les yeux mon dernier crime. La position extrême où je me trouvais me rendit féroce. Je me cramponnai sur les bras de mon fauteuil, et à mon poids naturel j'ajoutai toute la pression musculaire dont le désespoir me rendait capable. Mais j'avais affaire à un ennemi résolu

de me disputer chèrement son existence; aussi la résistance devint-elle digne de l'attaque; je sentais l'animal, quel qu'il fût, se replier, se rouler et se tordre comme un serpent. Au fond du cœur, je ne pouvais m'empêcher de rendre justice à sa belle défense; mais, s'il combattait pour sa vie, je combattais pour mon honneur, je combattais sous les yeux de Jenny. Je sentais que les forces commençaient à manquer à mon adversaire, et cela redoublait les miennes. Malheureusement, la dignité qu'était obligée de conserver la partie supérieure de ma personne m'ôtait une partie de mes avantages; je fis une fausse manœuvre. Mon ennemi parvint à dégager une patte, et je sentis quatre griffes, quatre épingles, quatre aiguillons m'entrer dans les chairs. J'étais fixé; c'était un chat.

Soit satisfaction de savoir à quel ennemi j'avais affaire, soit puissance sur moi-même, il fut impossible aux assistans de deviner sur mon

visage ce qui se passait vers la partie opposée de ma personne ; la douleur que m'avait causée la griffe de Misouf déchargeait même ma poitrine d'un grand poids. Ce n'était plus un être faible et sans défense que j'égorgeais injustement, c'était un ennemi qui m'avait blessé et dont je me vengeais en toute justice ; ce n'était plus un lâche assassinat que je commettais, c'était un duel franc et loyal, dans lequel chacun employait les armes qu'il avait reçues de la nature, et où le vaincu ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même de sa défaite. J'éprouvai alors tout ce que peut donner de force, dans une situation critique, la conscience de son droit ; je me sentis, comme Hercule, la puissance d'étouffer le lion de Némée ; je fis un dernier effort de pression, et je m'aperçus avec joie qu'il était couronné d'un plein succès, les mouvemens cessèrent, le calme se rétablit : mon ennemi était mort ou dompté. En ce moment un domestique annonça qu'on était servi ; cinq minutes plus tôt, j'étais perdu.

Le sentiment de ma victoire me donna une espèce d'exaltation, grâce à laquelle j'eus le courage d'offrir le bras à lady Burdett. Nous traversâmes les appartemens dans lesquels j'avais déjà passé, et nous arrivâmes sans encombre à la salle à manger. Lady Burdett me fit asseoir entre elle et miss Jenny, à qui je n'avais pas encore eu le courage d'adresser la parole, et sir Thomas et miss Dinah, son autre fille, s'assirent en face de nous. Quoique, depuis l'aventure du Xénophon, mon visage fût resté rouge comme un tison ardent, je commençai cependant à me remettre et à sentir que je rentrais dans une température confortable, lorsqu'un nouvel accident vint de nouveau me faire monter la rougeur au front. J'avais respectueusement placé le plus près possible du bord de la table l'assiette pleine de potage que lady Burdett venait de m'offrir, lorsqu'en m'inclinant pour répondre à un compliment que miss Dinah me faisait sur le bon goût de mon gilet, je pesai sur l'assiette, qui,

faisant immédiatement la bascule, renversa sur moi tout ce qu'elle contenait d'un bouillon si brûlant que personne encore n'avait osé en porter une cuillerée à sa bouche. La douleur m'arracha un cri; le potage avait inondé mon pantalon et coulait jusque dans mes bottes. Malgré le secours de ma serviette et de celles de lady Burdett et de miss Jenny, qui s'empressèrent de venir à mon aide, l'effet du liquide bouillant fut prodigieux; j'avais la partie inférieure du corps comme dans une fournaise; mais, me rappelant la puissance que sir Thomas avait eue sur lui-même lorsque je marchai sur son pied goutteux, je renfonçai mes plaintes, et je supportai ma torture en silence, au milieu des éclats de rire étouffés des dames et des domestiques.

Je ne vous parlerai pas de mes gaucheries pendant le premier service : la saucière renversée, le sel répandu sur la table, un poulet que l'on me passa à découper, par déférence

ou par trahison, et dont je ne pus jamais trouver les joints, continuèrent à donner à sir Burdett et à sa famille une idée avantageuse du convive qu'ils avaient admis à leur table. Enfin le second service arriva; c'était là que m'attendait la troisième série des malheurs à laquelle je devais définitivement succomber.

. . .

Parmi les plats du second service, on avait apporté un pudding au rhum tout allumé; lady Burdett avait eu l'adresse de m'en servir une portion sans qu'il s'éteignît, et j'étais en train d'alimenter, à l'aide d'un morceau piqué au bout de ma fourchette, et bien imbibé d'alcool, la flamme qui brûlait sur l'autel placé devant moi : en ce moment, miss Dinah, qui semblait avoir juré ma perte, me pria de lui passer un plat de pigeons qui était près de moi. Dans mon empressement à lui obéir, je me hâtai de fourrer le morceau de pudding tout enflammé dans ma bouche; autant aurait

valu y mettre les charbons ardens de Porcie : il n'y a pas de paroles pour vous faire comprendre une pareille agonie ; mes yeux sortaient de leur orbite ; je poussais une espèce de rugissement nasal, qui devait être déchirant à entendre. Enfin, en dépit de ma résolution, de mon courage et de ma honte, je fus forcé de rejeter sur mon assiette la cause première de mon tourment. Sir Thomas, sa femme et ses filles, éprouvaient, je le voyais bien, une compassion réelle pour mon infortune, et y cherchaient quelque remède, car j'avais l'intérieur de la bouche complètement brûlé ; l'un proposait de l'huile d'olive, l'autre de l'eau, une troisième, et c'était encore miss Dinah, affirma que le vin blanc était ce qu'il y avait de mieux en pareille circonstance. La majorité se réunit à cette opinion. Aussitôt un domestique m'apporta un verre plein de la liqueur demandée ; par obéissance plutôt que par conviction, je portai le verre à ma bouche, et je la remplis machinalement : je

crus avoir mis du vitriol sur mes brûlures; soit mauvaise plaisanterie, soit erreur, le sommelier m'avait envoyé un verre de la plus forte eau-de-vie. Sans aucune habitude des liqueurs fortes, je ne pouvais avaler le gargarisme infernal, qui cependant brûlait mon palais et ma langue. Je sentis que malgré moi j'allais rejeter l'eau-de-vie comme j'avais rejeté le pudding. Je portai mes deux mains à ma bouche, et je les croisai convulsivement sur mes lèvres. Mais le liquide, repoussé par les convulsions de la nature, s'élança violemment à travers mes doigts, comme à travers le crible d'un arrosoir, et aspergea les dames et tous les plats de la table. Des éclats de rire partirent à l'instant de tous côtés; vainement sir Thomas réprimanda ses valets et lady Burdett ses filles. Je comprenais moi-même qu'il était impossible de ne pas éclater, et cette conviction ajoutait encore à mon martyre; la sueur de la honte me monta au front; je sentais une goutte d'eau couler de chacun de

mes cheveux : je perdis alors complètement l'esprit. Pour mettre fin à cette intolérable transpiration, je tirai mon mouchoir de ma poche, et, sans me souvenir ni sans voir qu'il était tout trempé de l'encre du Xénophon, je m'essuyai le visage, qui fut à l'instant barbouillé de noir dans toutes les directions. Pour cette fois, personne n'y tint plus : lady Burdett se renversa en pâmoison sur sa chaise; sir Thomas tomba en convulsions sur la table; les jeunes demoiselles étaient prêtes à suffoquer. En ce moment, je jetai les yeux sur une glace qui se trouvait en face de moi, et je me vis!... Je sentis que tout était perdu; je m'élançai, désespéré, hors de la salle à manger; je me précipitai dans le jardin : en ce moment, sir Henry rentrait; voyant un homme fuir à toutes jambes, il me prit pour un voleur, et se mit à ma poursuite en me criant d'arrêter; mais la honte me donnait des ailes : je franchis le fossé comme un daim effarouché, et, à travers champs, en droite ligne, sans suivre

aucune route tracée, je me dirigeai vers Williams-House, et vins tomber haletant et sans force à la porte du château.

Je fis une maladie de trois mois, pendant laquelle la famille de sir Burdett eut le bon goût de ne pas même envoyer demander de mes nouvelles : à peine pus-je me lever, que je fis venir une voiture avec des chevaux de poste, et que je quittai l'Angleterre sans dire adieu à personne, emportant pour toute consolation ce lambeau de voile, que je conserverai toute ma vie, et que je veux qu'on mette dans ma tombe après ma mort.

Maintenant vous devinez pourquoi vous m'avez vu, l'autre jour, descendre si rapidement le Righi; c'est que j'appris à moitié route que, parmi les voyageurs qui me précédaient, il y avait un compatriote à qui mon nom et mes aventures pouvaient être connus; car voilà la vie que je mène, fuyant toute so-

ciété, dévoré de l'idée que je dois tous mes malheurs à moi-même, et écrasé de la conviction qu'il n'y a pas de félicité possible pour moi dans ce monde.

Malheureusement, il n'y avait pas la plus petite chose à répondre à cela ; c'était clair comme le jour et vrai comme l'Évangile. En conséquence, au lieu de me perdre en banalités philosophiques, je fis venir un second bol de punch, et au bout d'une demi-heure j'eus la satisfaction de voir sir Williams, sinon consolé, du moins hors d'état de sentir momentanément toute l'étendue de son malheur.

CHAPITRE VII.

Zurich!

Le lendemain, j'entrai d'assez bonne heure dans la chambre de sir Williams et le trouvai profondément atteré. Le remède de la veille avait produit un effet tout contraire à celui que j'en attendais. Sir Williams avait le punch triste; il n'y avait plus rien à faire qu'à le laisser tranquillement mourir du spleen.

— Ah ! me dit-il en m'apercevant et en me tendant les bras, c'est vous, mon cher ami ; vous ne m'avez donc pas abandonné ?

— Comment, abandonné ! mais il me semble que, tout au contraire, je vous ai ramassé sous la table quand l'excès de vos malheurs vous a fait rouler de votre chaise ; je vous ai tendrement mis au lit, et vous ai souhaité tous les songes qui sortiraient cette nuit par la porte dorée. Je ne pouvais pas faire plus.

— Si, vous pouviez faire plus, et vous venez de le faire : vous pouviez revenir ce matin me voir, et vous êtes revenu. Est-ce que vous consentez à continuer le voyage avec moi ?

— Comment, si j'y consens ! mais sans aucun doute. D'abord vous avez une excellente voiture ; ensuite, quand vous n'êtes pas honteux, vous ne manquez pas d'esprit ; enfin, sous tous les autres rapports, vous me paraissez un excellent compagnon de voyage. Nous irons tant que la terre pourra nous porter, et,

quand elle ne le pourra plus, eh bien! nous prendrons un bateau.

— Merci! car, si un homme peut me sauver la vie, c'est vous!...

— Je ne demande pas mieux.

— Ainsi nous partons de Lucerne aujourd'hui?

— C'est-à-dire, entendons-nous, il faut que nous nous séparions momentanément.

— Comment cela?

— J'ai une visite à faire.

— Je la ferai avec vous.

— Impossible, mon ami; je vais voir un brave garçon qui vient de se battre avec un de vos compatriotes, qui lui avait logé deux balles dans la poitrine, et qu'il a tué; de sorte que, dans la position où il est, s'il apercevait un Anglais, voyez-vous—avec cela que vous avez fait mourir son empereur—ce serait capable de lui faire une révolution.

— Je comprends.

— Ainsi partez pour Zug; demain je vous

y rejoins, et je suis à vous pour tout le reste du voyage, pourvu que vous alliez où je voudrai.

— J'irai partout, je ne vais nulle part.

— Eh bien! c'est chose dite : à demain, à Zug.

— Ne prenez-vous pas le thé avec moi?

— Oui, à condition que je vous l'offrirai.

— Écoutez, me dit sir Williams, je comprends que vous teniez à ce que nous alternions.

— Oui, beaucoup.

— Mais j'ai d'excellent thé de caravane, comme vous n'en trouveriez pas dans toute la Suisse.

— A ceci je n'ai aucune objection à faire : prenons le thé!

Le thé pris, sir Williams me conduisit jusqu'au port; nous nous donnâmes pour la dernière fois rendez-vous à Zug; puis nous sautâmes, Francesco et moi, dans la barque qui

nous attendait. Deux heures après nous étions à Küsnach.

Je m'informai au maître de l'hôtel de la santé du blessé; il était en excellente voie de convalescence. On m'indiqua sa chambre, je montai, et, poussant doucement la porte, j'entrai sans bruit : il était couché, et dormait sur le bras de Catherine assise près de lui, et dont la pâleur attestait le chagrin et les veilles; je lui fis signe de ne pas réveiller le malade, et je m'assis à une table pour écrire mon nom. Pendant ce temps il ouvrit les yeux et me reconnut.

— Comment, vingt dieux! me dit-il, c'est vous, et on ne me réveille pas! à quoi penses-tu donc, Catherine? — Après mon père, après mon frère, c'est mon meilleur ami, vois-tu? va l'embrasser pour moi, mon enfant, — amène-le auprès de mon lit, et laisse-nous causer une minute; et puis, en remon-

tant, n'oublie pas une tasse de bouillon de poulet. L'appétit commence à revenir. Catherine, religieuse observatrice des ordres de Jollivet, vint m'offrir sa joue, me conduisit près de son amant, et sortit.

— Eh bien! vous avez donc repensé à moi? — c'est bien, je vous en remercie, me dit Jollivet. Vous voyez, ça va mieux. Ah ça! restez-vous ici jusqu'à la noce?

— Comment! jusqu'à la noce? et qui est-ce qui se marie donc?

— Moi.

— Et avec qui?

— Avec Catherine.

— Eh bien! je vous en fais mon compliment; vous êtes un brave homme!

— C'est bien le moins que je lui doive, après le soin qu'elle a pris de moi. Croyez-vous qu'elle n'a pas encore voulu se coucher une seule nuit? Elle dort là, assise dans le fauteuil où vous êtes, la tête sur mon traversin. Quand je dis qu'elle dort, elle ne dort

même pas, car, toutes les fois que je me réveille, je la retrouve les yeux ouverts.

— Et est-elle heureuse de votre projet?

— Je ne lui en ai encore rien dit; c'est à part moi que j'ai résolu cela. Ainsi voyez : dans quinze jours je serai sur pied, à ce que dit le médecin; dans trois semaines la chose peut se faire. Restez jusque là, ou revenez. S'il faut vous attendre, on vous attendra.

— Impossible, mon cher ami. Dans trois semaines sais-je où je serai? Je n'ai moi-même plus guère qu'un mois et demi à passer en Suisse; je suis vivement rappelé en France. Je ne suis pas comme vous, moi; je ne place pas d'échantillons de mes drames à l'étranger; je suis obligé de faire mon débit à domicile.

— Bah! bah! Qu'est-ce que c'est que quinze jours de plus ou de moins? Comment! vous avez consenti à être témoin de mon duel, et vous refusez d'être témoin de mon mariage! — Avec ça, voyez-vous, que vous attendiez seulement cinq ou six mois, vous pourriez

encore être parrain. — Voyons, Catherine, continua Jollivet s'adressant à sa maîtresse, qui rentrait une tasse à la main,—donne-moi un coup d'épaule.

— Pourquoi faire? dit Catherine.

— Pour qu'il reste jusqu'à la noce.

— Jusqu'à quelle noce?

— Jusqu'à la noce de Catherine Franz et d'Alcide Jollivet, qui, s'il n'y a pas d'empêchement du côté de la future, se fera avant un mois, foi d'homme d'honneur!

Catherine jeta un cri, laissa tomber la tasse et alla se jeter, à moitié évanouie, sur le lit de Jollivet.

— Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il? sommes-nous folle?

— Oh! s'écria Catherine; oh! mon enfant aura donc un père!... Elle se laissa glisser sur ses genoux. — Le ciel te bénisse, Alcide, pour le bien que tu me fais! Dieu m'est témoin

que je ne t'eusse jamais rien demandé de pareil ; mais Dieu m'est témoin aussi que quand tu serais parti je serais morte ! Oh ! Seigneur, Seigneur, que vous êtes grand ! que vous êtes bon ! que vous êtes miséricordieux !

Catherine dit ces derniers mots avec une reconnaissance si large, avec une ferveur si profonde et avec une voix si émue, que les larmes me vinrent aux yeux. Quant à Jollivet, il voulait faire l'homme fort ; mais la nature l'emporta, et il jeta en pleurant ses deux bras autour du cou de Catherine...

— Adieu, mes enfans, repris-je en m'approchant d'eux, vous devez avoir mille choses à vous dire ; je vous laisse, soyez heureux !

— Sacredieu ! s'écria Jollivet, je déclare qu'il me manquera quelque chose si vous n'êtes pas à la noce.

— Oh ! revenez, me dit Catherine : vous

m'avez déjà porté bonheur, puisque c'est devant vous qu'il m'a dit ce qu'il vient de me dire; revenez, et vous me porterez bonheur encore.

— Impossible, mes amis; tout ce que je puis faire, c'est de passer le reste de la journée avec vous.

— Allons, dit Jollivet prenant son parti, d'une mauvaise paie il faut tirer ce qu'on peut. Commande le dîner, Catherine, et veille à ce qu'il soit bon.

— Mais nous avons le temps; je vais faire un tour, restez ensemble; dans une heure je reviendrai.

— Eh bien! allez donc, car vous avez raison, nous avons besoin d'être un instant seuls.

Je revins à l'heure dite, je passai le reste de la journée avec ces braves jeunes gens; et je ne sais pas si le ciel vit jamais deux cœurs plus heureux que ceux que je laissai battant

l'un contre l'autre dans cette misérable auberge de village.

En partant de Küsnach, je fus obligé de reprendre une route déjà connue et de repasser par le chemin creux de Guillaume Tell : à Immensée, je fis mes adieux au berceau de la liberté suisse, et je pris une barque pour Zug, où j'arrivai au bout d'une heure de traversée. Je descendis à l'hôtel du Cerf, où j'avais rendez-vous avec mon Anglais; mais, comme il avait été forcé de faire le tour du lac par Cham, il n'était pas encore arrivé.

Je montai, en l'attendant, sur le belvédère de l'auberge, d'où l'on découvre une vue magnifique qui plonge d'abord sur le lac tout entier, resplendissant à midi comme une mer de feu, s'étend à droite sur la Suisse des prairies, qui se prolonge à perte de vue derrière Cham et Buonas, va heurter à gauche les masses colossales du Righi et du Pilate qui

semblent deux géans gardant un défilé ; puis, glissant entre leur base, s'enfonce dans la vallée de Sarnen que ferme le Brunig, au-dessus duquel s'élancent en aiguilles blanches et dentelées les cimes aiguës et neigeuses de la chaîne de la Yungfrau.

En ramenant humblement mes yeux de ce magnifique spectacle sur la grande route, j'aperçus la voiture de sir Williams, qui cheminait honnêtement, conduite par ses deux chevaux de maître et son cocher en livrée. Je mis aussitôt mon mouchoir au bout de mon bâton de voyage, et je l'agitai en signal ; il ne tarda pas à être aperçu, et sir Williams y répondit en faisant mettre ses chevaux au grand trot. Cinq minutes après il était à côté de moi ; l'hôte montait derrière lui, sous prétexte de nous demander à quelle heure nous désirions dîner, mais en effet pour nous raconter, si nous paraissions disposés à l'écouter, la catastrophe qui engloutit dans le lac une partie

de la ville. Comme nous avions aussi grande envie d'en entendre le récit que lui de nous le faire, la chose ne fut pas longue à s'arranger.

L'hiver de 1435 avait été si froid, qu'à l'exception de la chute de Schaffausen, le Rhin était pris depuis Coire jusqu'à l'Océan. Tous les lacs qui contenaient une eau presque dormante offraient une surface aussi solide que celle du sol. Le lac de Constance lui-même, le plus grand de tous les lacs de la Suisse, fut traversé à cheval et en char; à plus forte raison ceux de Zug et de Zurich, dont l'un a à peine le huitième et l'autre le quart de son étendue. Alors les animaux des montagnes descendirent jusqu'aux villes, et les magistrats défendirent de tuer le gibier, à l'exception des loups et des ours. Les choses étaient ainsi depuis trois mois à peu près, lorsque, la glace commençant à fondre, on s'aperçut que la terre se gerçait profondément dans plusieurs endroits, et surtout vers la partie de la

ville la plus voisine du rivage. Vers le soir, deux rues entières et une partie des murs de la ville se détachèrent du reste, glissèrent rapidement dans le lac et disparurent; soixante personnes, qui n'avaient pas cru le danger aussi pressant, étaient restées dans leurs maisons menacées, et disparurent avec elles. De ce nombre était le premier magistrat et toute sa famille, à l'exception d'un enfant qu'on retrouva le lendemain, flottant comme Moïse dans son berceau. Cet enfant devint landamman du canton et conserva cette dignité jusqu'à l'âge de quatre-vingt-un ans. Notre hôte nous assura qu'il y avait une heure du jour où, quand le soleil cessait d'enflammer le lac, on apercevait encore, à quarante pieds environ, sous l'eau bleue et limpide, des restes de murs, dont un débris avait conservé la forme d'une tour. Quant à ce fait, nous fûmes forcés de nous en rapporter à sa parole, notre regard n'ayant point été assez perçant, à ce qu'il paraît, pour plonger jusqu'à cette profondeur.

Comme, au dire de notre hôte lui-même, il nous restait encore deux bonnes heures avant le dîner, nous les employâmes à parcourir la ville. Notre première visite fut pour l'arsenal.

Comme presque tous les arsenaux de Suisse il renferme une foule d'armes et d'armures curieuses, dont quelques-unes sont historiques. Ce sont des reliques sur lesquelles veille secrètement l'amour national, et que ne sont point encore parvenues à disperser, dans les cabinets d'amateurs, les offres des brocanteurs désappointés d'échouer devant les souvenirs qui les rattachent aux villes où elles se trouvent. L'une de ces reliques est la bannière de Zug, teinte encore du sang de Pierre Colin et de son fils, qui se firent tuer en la défendant, en 1422, à la bataille de Bellinzone.

En sortant de l'arsenal, nous entrâmes dans l'église de Saint-Oswald : elle n'offre rien de

remarquable qu'un groupe ou plutôt que trois statues assez naïves : sainte Christine martyre, sainte Apolline et sainte Agathe. Sainte Apolline tient à la main une tenaille où est encore une dent, et sainte Agathe un livre sur la couverture duquel elle présente à la piété des fidèles les deux seins coupés de la Vierge.

A quelques pas de cette église, s'élève celle de Saint-Michel, qu'avoisine le cimetière. Depuis Altorf, on me parlait du cimetière de Zug. En effet, je n'ai jamais vu un tel luxe de croix dorées; on dirait la musique d'un régiment. Mais ce qui accompagne toute cette cuivrerie d'une manière charmante, ce sont les fleurs qui s'y entrelacent. Jamais cimetière n'a, j'en suis certain, inspiré moins d'idées tristes; on croirait bien plutôt que toutes les fosses sont des corbeilles prêtes pour des baptêmes ou pour des noces que des couches funéraires où dorment les hôtes de la mort. J'ai

vu des enfans qui couraient comme des abeilles d'une tombe à l'autre, et qui sortaient le front joyeusement paré de roses et d'œillets qui avaient poussé sur la tombe de leur mère.

A vingt pas de là, cependant, sous un hangar qu'on décore du nom de chapelle, un spectacle tout opposé attend le voyageur : c'est un ossuaire dans les cases duquel sont rangées quinze cents têtes à peu près, superposées les unes aux autres. Chacune de ces têtes repose sur deux os croisés, et sur leurs crânes dépouillés, qui ont pris la teinte jaunâtre de l'ivoire, une petite étiquette collée avec grand soin conserve le nom et indique l'état de la personne à laquelle appartenaient ces débris.

Quelle mine de joyeuses plaisanteries eussent trouvé là les fossoyeurs d'Hamlet !

Comme, ces merveilles une fois visitées, Zug

ne nous offrait rien d'autrement curieux à voir, nous revînmes à l'hôtel, où, au grand désappointement de l'aubergiste, sir Williams donna l'ordre à son cocher de tenir ses chevaux, qui n'avaient fait que quatre lieues dans la matinée, prêts à nous conduire à Horghen aussitôt après le dîner; de cette manière nous économisions une demi-journée, et nous pouvions être le lendemain à onze heures à Zurich. L'exécution suivit immédiatement le projet, et, trois heures après avoir quitté le lac de Zug, tout resplendissant des rayons du soleil couchant, nous aperçûmes, à travers le feuillage des arbres, celui de Zurich, tout frémissant de la brise du soir, et tout argenté de la lueur des étoiles.

Rien ne nous arrêtait à Horghen, espèce de petit port qui sert d'entrepôt aux marchandises de Zurich qui passent en Italie par le Saint-Gothard. En conséquence, nous partîmes au point du jour, ainsi que la chose avait

été convenue, et, après avoir longé la délicieuse route qui côtoie à droite la rive du lac, et à gauche la base de l'Albis, nous arrivâmes vers midi à Zurich, qui s'intitule modestement l'Athènes de la Suisse.

Cela tient à ce que c'est dans cette ville que sont nés les cent quarante poètes dont Royer Maness, le Mécènes du quatorzième siècle, laisse une liste très-complète et très-ignorée: il est vrai que dans le dix-huitième elle a joint à ces noms ceux plus connus de Gessner, de Lavater et de Zimmermann.

Les Zuricois se font remarquer, en général, par une curiosité naïve qui surprend d'abord, parce qu'on la prend pour de l'indiscrétion; puis bientôt vous vous apercevez qu'elle prend sa source dans cette bonhomie qui, n'ayant rien à cacher aux autres, n'admet pas que les autres puissent avoir des secrets pour nous.

Pendant que nous déjeunions, tout en causant en italien, nous en eûmes un exemple. Un honnête bourgeois de Zurich, vêtu d'un habit marron, d'une culotte courte et de bas chinés, portant un chapeau à grands bords, des boucles à ses souliers et une grande chaîne de montre à son gousset, se leva du coin du feu où il était assis, fit quelques pas vers nous, s'arrêta pour nous regarder tout à son aise, puis se mit à arpenter la chambre en long et en large, jetant, chaque fois qu'il passait près de notre table, un regard naïvement curieux sur sir Williams et sur moi; il est vrai de dire que, quoique nous mangeassions au même râtelier, nous formions un singulier attelage.

Enfin il n'y put plus tenir; il s'arrêta juste en face de nous, appuya ses deux mains sur le pommeau de sa canne, et sans préparation aucune :

— Qui êtes-vous? nous dit-il en français.

La question nous surprit dans un pays où l'on voyage sans passeport ; nous fûmes donc un instant sans répondre, doutant qu'elle nous fût adressée : aussi le bourgeois s'impatientait-il de notre silence, et, indiquant d'un mouvement de tête que c'était à nous qu'il adressait la parole :

— Je vous demande qui vous êtes ? continua-t-il.

— Qui nous sommes, nous ? répondis-je.

— Oui, vous.

— Nous sommes des voyageurs, parbleu ! *Will you a wing of this fowl,* continuai-je en anglais pour dérouter notre homme, et offrant à mon vis-à-vis une aile de poulet.

— *Yes, very well, i thank you,* me répondit sir Williams en me tendant son assiette.

Le Zuricois s'arrêta tout court en entendant ce nouveau langage qu'il ne comprenait pas ; il demeura un instant à réfléchir, tenant

son menton dans une de ses mains; puis il se remit à parcourir à pas mesurés la ligne qu'il avait adoptée. Enfin s'arrêtant une seconde fois :

— Et pourquoi voyagez-vous? nous dit-il.

— Pour notre plaisir, répondis-je.

— Ah! ah! fit le Zuricois; alors il se remit à marcher un instant; puis s'arrêtant de nouveau :

— Vous êtes donc riche?

— Moi?... dis-je, ne pouvant revenir de l'étonnement que me causait ce laisser-aller.

— Oui, vous.

— Vous me demandez si je suis riche?

— Oui.

— Non, je ne suis pas riche.

— Alors, si vous n'êtes pas riche, comment faites-vous pour voyager? on dépense beaucoup d'argent en voyage.

— C'est vrai, répondis-je, surtout en

Suisse, où les aubergistes sont tant soit peu voleurs.

— Hum! fit le Zuricois en reprenant sa course.

— Mais enfin, comment faites-vous? continua-t-il en s'arrêtant de nouveau.

— Mais je gagne quelque argent.

— A quoi?

— A quoi?

— Oui.

— Eh bien! le matin, quand je suis bien disposé, je prends une plume et un cahier de papier; puis, tant que j'ai des idées dans la tête, j'écris, et quand ça forme un volume ou un drame, je porte le paquet à une librairie ou à un théâtre.

Le Zuricois laissa retomber sa lèvre inférieure en signe de mépris, et se remit à arpenter la chambre en paraissant réfléchir profondément à ce que je lui avais dit: puis, répétant le même jeu de scène:

— Et combien cela peut-il vous rapporter par an? continua-t-il.

— Mais l'un dans l'autre vingt-cinq à trente mille francs.

Le Zuricois me regarda un instant fixement et sournoisement, pour s'assurer que je ne me moquais pas de lui; puis il reprit, comme le malade imaginaire, sa promenade en murmurant : — Vingt-cinq à trente mille francs! hum!..... vingt-cinq à trente mille francs! hum! hum!.... sans autre mise de fonds que du papier et une plume... hum!... hum!... hum!... c'est joli, fort joli, très-joli! — Il s'arrêta.

— Et votre camarade?

— Il a cent mille livres de rentes.

Le Zuricois reprit sa course, qu'il interrompit à son troisième retour, en ayant l'air d'attendre qu'à notre tour nous lui fissions

quelques questions ; mais voyant que nous nous étions remis à manger du poulet et à parler italien,

— Moi, dit-il, je m'appelle Fritz Haguemann, j'ai cinq mille trois cents francs de rentes, une femme que j'ai épousée par inclination, quatre enfans, deux garçons et deux filles; je suis bourgeois à Zurich et abonné à la bibliothèque; ce qui me donne le droit d'y prendre des livres.

— Et cela vous donne-t-il le droit d'y conduire des étrangers ?

— Sans doute, dit le bourgeois en se rengorgeant, et conduits par moi, ils peuvent se vanter qu'ils seront bien reçus par M. Orell, le bibliothécaire, ou par M. Horner, qui est son second.

— Eh bien ! lui dis-je, mon cher monsieur Haguemann, puisque nous nous connaissons maintenant comme si nous étions amis depuis dix ans, est-ce que vous ne pourriez pas, en

faveur de cette amitié, me conduire à la bibliothèque ? vous devez y avoir trois lettres autographes de Jane Gray à Bullinger, et une lettre de Frédéric à Müller, que je serais fort aise de lire.

— Et comment savez-vous cela ?

— Ah ! comment je sais cela ? Un de mes amis, un savant, ce qui ne l'empêche pas d'être un homme d'infiniment d'esprit, exception qui lui fait quelque tort parmi ses confrères, Buchon, le connaissez-vous ? Je vous le nomme, parce que vous aimez à ce qu'on mette les points sur les *i*.

— Je ne le connais pas.

— Ça ne fait rien. — Eh bien ! Buchon est venu l'année dernière à Zurich, il a lu vos lettres, et il m'en a parlé.

— Ah ! ah ! Eh bien ! dites donc, vous me les ferez voir, n'est-ce pas ?

— Avec le plus grand plaisir, et je serais enchanté d'être venu de Paris pour cela : *Let*

us go, sir, are you coming? — dis-je en me levant.

— *Yes*, répondit sir Williams.

Et nous nous acheminâmes vers la bibliothèque, conduits par notre respectable introducteur.

Il ne nous avait menti, ni sur son influence, ni sur l'amabilité de M. Horner. On nous déroula ce que la bibliothèque de Zurich avait de plus curieux ; c'est-à-dire une partie de la correspondance de Zwingle, des manuscrits de Lavater, trois lettres de Jane Gray, trop longues pour que nous les reproduisions ici, et une lettre assez originale et assez courte de Frédéric, pour que nous la mettions sous les yeux de nos lecteurs. — Voici à quelle occasion elle fut écrite.

En 1784, le professeur H. Muller publia, avec le soin et la religion d'un véritable Alle-

mand, une collection d'anciennes chansons suisses, naïves et vigoureuses comme le peuple qui les chantait. L'éditeur, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien, J. de Muller, obtint de Frédéric-le-Grand la permission de lui dédier ces chants nationaux, et les lui envoya, croyant lui faire grand plaisir. Mais c'était un genre de littérature que le roi philosophe appréciait médiocrement; aussi répondit-il à M. Muller la lettre suivante :

« Cher et fidèle savant, vous jugez trop » favorablement ces poésies des douzième, » treizième et quatorzième siècles qui ont vu » le jour par vos soins, et que vous croyez si » dignes d'enrichir la langue allemande; à » mon avis, elles ne valent pas une charge de » poudre, et ne méritent pas d'être tirées de » l'oubli où elles étaient ensevelies. Ce qu'il » y a de sûr, c'est que dans ma bibliothèque » particulière je ne souffrirai pas de pareilles » niaiseries, et je les jetterai plutôt par la

» fenêtre. Aussi l'exemplaire que vous m'en-
» voyez attendra-t-il tranquillement son sort
» dans la grande bibliothèque publique ;
» quant à vous garantir beaucoup de lecteurs,
» c'est ce que ne saurait, malgré toute sa
» bienveillance pour vous, vous garantir
» votre roi.

» Frédéric. »

CHAPITRE VIII.

Les muets qui parlent et les aveugles qui lisent.

En sortant de la bibliothèque, nous allâmes visiter l'hospice des Sourds-Muets, fondé par M. Scher. Quelques conversations par signes, que j'avais eues avant de partir avec un jeune homme de grand talent, sourd-muet lui-même et professeur à l'Institut royal de Paris, m'avaient familiarisé avec les tentatives faites

jusqu'à ce jour pour améliorer l'état de ces malheureux, et les appeler à prendre leur part des biens que promet la société et des devoirs qu'elle impose. Il avait même eu, avant mon départ de Paris, la complaisance de me donner quelques notes à ce sujet, tout en me priant d'examiner avec soin l'institut de Zurich, où, m'avait-il assuré, on était parvenu à faire parler les élèves. Je me sers aujourd'hui de ces notes pour donner à mes lecteurs quelques détails assez curieux et assez ignorés, je crois, sur cette singulière et exceptionnelle éducation (1).

A Sparte, les sourds-muets étaient rangés dans la classe des êtres incomplets ou difformes qu'il était inutile de laisser vivre, puis-

(1) Ce jeune homme est M. F. Berthier, qui a dû à ses connaissances spéciales sur la matière l'honneur d'être choisi par l'Institut historique pour faire un mémoire sur l'éducation des sourds-muets de toutes les époques et de tous les pays.

qu'ils ne pouvaient être d'aucune utilité pour la république. En conséquence, aussitôt qu'on venait de s'apercevoir de leur infirmité, ils étaient mis à mort. A Rome, les lois les déshéritaient d'une partie des droits civils; elles les déclaraient inhabiles à gérer leurs biens, leur donnaient des tuteurs et les retranchaient de la société. La religion chrétienne, toute d'amour et de charité, reconnut des hommes dans ces malheureux à qui la nature avare n'avait donné que trois sens; elle leur ouvrit ses cloîtres, où des premiers germes d'éducation commencèrent à leur être donnés; cependant c'était une éducation bien grossière et bien imparfaite, puisqu'un auteur du quinzième siècle cite comme une merveille un sourd-muet qui gagnait sa vie en tressant des filets pour la pêche.

Ce fut Pedro de Ponce, bénédictin espagnol, du couvent de Pahagues au royaume de Léon, mort en 1584, qui eut le premier

l'idée que les sourds-muets, tout privés qu'ils étaient des organes de la parole et de l'ouïe, pouvaient recevoir des idées et les transmettre. Le hasard lui avait donné quatre illustres élèves : c'étaient les deux frères et la sœur du cardinal de Velasco, et le fils du gouverneur d'Aragon. La méthode qu'il avait employée, et que malheureusement on ignore, puisqu'il ne laissa aucun traité sur cette matière, eut un tel succès, que les écoliers d'une classe inférieure lui arrivèrent de tous côtés ; et parmi ces derniers, quelques-uns firent de si grands progrès, qu'ils soutenaient en public des discussions sur l'astronomie, la physique et la logique, si bien, disent les auteurs contemporains, qu'ils eussent passé pour gens habiles et savans aux yeux mêmes d'Aristote. Dans le même siècle et vers la même époque, c'est-à-dire de 1550 à 1576, un philosophe italien, nommé Jérôme Cardan, s'occupa, mais secondairement, de cette tâche, et ses écrits sont les premiers dans lesquels on trouve con-

signée la possibilité d'apprendre à lire et à écrire aux sourds-muets.

En 1620, trente-six ans après la mort de Pedro de Ponce, et quarante-quatre ans après celle de Jérôme Cardan, un livre parut en Espagne, sous le titre de *Arte para ensenar a hablar a los mudos*. C'était un Français, secrétaire du connétable de Castille, qui, dans le but d'adoucir la position du frère de ce connétable, devenu muet à l'âge de quatre ans, avait dirigé ses travaux vers ce nouveau genre de professorat. Dans le livre qui reste de lui, et qui, nous l'avons dit, est le premier, Pierre Bonnet se donna comme l'inventeur de sa méthode; au reste, ce qu'il est impossible de nier, c'est qu'il ne soit pas le premier qui ait introduit dans son ouvrage l'alphabet manuel qu'adopta depuis, à certaines modifications près, le savant et bon abbé de l'Épée.

Vers 1660, J. Wallis, professeur de ma-

thématiques à l'université d'Oxford, tenta de faire pour l'Angleterre ce que Pierre Bonnet avait fait pour l'Espagne, c'est-à-dire de mettre les sourds-muets à même de comprendre les pensées d'autrui et d'exprimer les leurs par gestes ou par écris. Lui-même se félicite de ses succès dans la carrière à laquelle il s'était dévoué, dans une lettre adressée au docteur Beverley. « En peu de temps, dit-il, » mes élèves (1) avaient acquis beaucoup » plus de savoir qu'on n'en pourrait supposer » d'hommes dans leur position, et ils étaient » en état, si on les eût cultivés, d'acquérir » toutes les connaissances qui se transmettent » par la lecture. »

Quelque temps après, un médecin suisse, nommé Conrad Amman, publia un traité intitulé *Surdus loquens*, et plus tard une

(1) *Transactions philosophiques de Londres*, octobre 1698. *Histoire de l'Éducation des Sourds-Muets*, par Ferdinand Berthier, 1830.

dissertation sur la parole, traité qui fut traduit en français par Beauvais de Preau.

Au commencement du dix-huitième siècle, la question pénétra en Allemagne. Kerger adressa une lettre, en date de 1704, à Etmuller sur la manière d'instruire les sourds-muets. Soixante-quatorze ans après, l'électeur de Saxe fondait une école à Leipsick, et en nommait Hinsiken directeur.

Cependant la France était en retard : le Portugais Rodrigue Pereire, qui s'était présenté à Paris comme inventeur d'une nouvelle méthode dactylogique, et qui avait reçu du roi une pension et le titre de secrétaire-interprète, offrit de vendre le secret de cette méthode; mais le prix qu'il en demandait ayant été jugé exorbitant, le gouvernement en refusa la communication; Rodrigue Pereire n'entreprit plus alors d'éducation qu'après avoir fait jurer à ses élèves de ne pas révéler

son secret, qui, gardé religieusement, mourut avec lui. Ce fut vers cette époque qu'une circonstance fortuite révéla à l'abbé de l'Épée sa sainte vocation.

Ses devoirs ecclésiastiques l'ayant appelé un jour chez une dame qui demeurait rue des Fossés-Saint-Victor, il trouva ses deux filles occupées à des travaux d'aiguille, et remarqua qu'elles étaient si profondément attentionnées à leur ouvrage, que le bruit de son entrée ne leur fit pas lever les yeux ; alors le bon abbé s'approcha d'elles et leur adressa la parole ; mais ce fut inutilement, les deux jeunes filles parurent ne pas entendre. Le visiteur ne pouvant croire à une mystification, s'assit près des travailleuses et attendit. Dix minutes après, leur mère entra, tout fut expliqué en deux mots : les jeunes filles étaient sourdes-muettes.

Cette rencontre parut à l'abbé de l'Épée un enseignement du ciel sur la voie chré-

tienne qu'il avait à suivre; il demanda la permission de se charger de l'éducation des deux demoiselles, commencée par le père Vanin; et sans autre secours que celui des estampes, car il ne connaissait aucune des méthodes adoptées, il entreprit son œuvre de patience et de charité; mais ne voulant pas s'en tenir à deux élèves particuliers, il commença des cours publics, appelant toutes les intelligences à son secours, et demandant aide aux savans de l'Europe dans la tâche qu'il avait entreprise.

Ce fut pendant un de ses exercices publics qu'un inconnu vint lui offrir un livre espagnol qui traitait de la matière. L'abbé de l'Épée, qui ignorait la langue dans laquelle il était écrit, allait refuser de faire cette acquisition, lorsqu'en l'ouvrant au hasard il tomba sur l'alphabet manuel de Pierre Bonnet, gravé en taille-douce. Ce livre était l'Art d'enseigner à parler aux muets.

Dès lors l'abbé de l'Épée partit d'un but et marcha vers un résultat. Sur quatorze mille livres de rentes qu'il avait, il n'en réserva que deux pour ses besoins personnels, et consacra le reste à ceux de ses élèves. Enfin, après dix ans de sollicitations auprès du roi, Louis XVI finit par lui accorder, sur sa cassette, une somme annuelle et la jouissance d'une maison voisine du couvent des Célestins. Deux ans après la mort de l'abbé de l'Épée, par ordonnance des 21 et 29 juillet 1791, cette maison devint institution royale. C'était quelques années auparavant que M. Scher avait fondé l'école de Zurich que nous allions visiter, et qui est attenante à celle des aveugles, fondée par M. Fauck, vers la même époque à peu près.

Il y avait en ce moment à l'institution dix-huit ou vingt sourds-muets, dont quelques-uns, outre l'alphabet manuel, possédaient encore la reproduction labiale. Comme ce

genre d'instruction est peu adopté en France, étant jugé inutile, nous donnerons sur lui quelques détails à nos lecteurs.

La reproduction labiale est la faculté qu'acquièrent les élèves de lire sur les lèvres de ceux qui leur parlent, et de répéter mot pour mot les paroles qu'ils ont prononcées. On nous fit venir un beau jeune garçon de quinze ans, au regard intelligent et à la figure mélancolique, qui en entrant jeta les yeux sur son professeur, et qui, en les reportant sur nous, nous dit en français, sans aucun accent : — Bonjour, messieurs.

Nous lui adressâmes alors la parole : et à toutes les questions que nous lui fîmes, reportant les yeux immédiatement sur son maître, il nous répondit avec ce même ton doux et monotone, sans aucun changement d'intonation, quelle que fût la différence dans la pensée dont les paroles étaient l'expression.

Ceci nous paraissait tenir du miracle : c'était tout simplement de la mécanique. Il lisait la réponse qu'il devait nous faire tout haut sur les lèvres de son maître qui la faisait tout bas, et il la reproduisait avec la plus grande exactitude.

Au reste, malgré cette explication, la chose conservait bien encore son côté étonnant. Par quel mécanisme est-on parvenu à faire répéter à un automate des sons que son oreille n'entend pas, et par conséquent ne peut juger ? Mais à l'évidence, cependant, il fallut se rendre ; notre jeune muet reproduisit textuellement toutes les phrases que nous lui adressâmes en français, en anglais et en italien, mais toujours avec le même ton monotone et mélancolique semblable à un écho vivant et rapproché ; et non seulement il nous répéta celles que nous adressâmes à lui, soit à haute voix, soit mentalement, en accompagnant cependant toujours la pensée du

mouvement des lèvres, mais encore il répéta celles que, le dos tourné de son côté, nous dîmes devant une glace, dans laquelle il allait chercher sur l'image de nos lèvres l'ombre de notre parole.

Lorsque nous eûmes fini avec notre muet, on fit appeler un aveugle; il entra avec cette physionomie ouverte et cette expression heureuse qu'on lit sur la figure de presque tous les malheureux privés de la vue : c'était comme l'autre un enfant de quatorze ou quinze ans; il tenait à la main un gros livre, qu'il alla poser sur une table avec la même hardiesse d'allure que s'il y voyait parfaitement; puis arrivé là, il se tourna comme par instinct vers son maître.

— Que faut-il que je fasse? lui dit-il en souriant.

— Mon cher enfant, lui dit le maître, ce sont deux étrangers, l'un Français, l'autre

Anglais, qui ont entendu parler de notre institution et qui viennent pour la voir. Voulez-vous bien leur lire quelque chose?

—Volontiers, dit l'enfant.

— Quel est le livre que vous apportez?

— Je n'en sais rien, je l'ai pris au hasard dans la bibliothèque.

— Voyez le titre.

L'aveugle ouvrit le livre, passa son doigt sur les lignes écrites sur la première page, et répondit :

— Ce sont les Confessions de saint Augustin.

— En latin?

— Oui.

— Eh bien! lisez-en quelque chose à ces messieurs : au hasard, où vous voudrez, peu importe.

L'enfant sauta une quarantaine de pages; puis cherchant avec son doigt un alinéa, il lut

cinq ou six minutes en suivant du doigt les caractères, et cela aussi vite qu'aurait pu le faire un autre avec ses yeux.

Je ne sais quel est le mécanisme dont on se sert pour les aveugles de Paris, je n'ai jamais vu d'institution de ce genre; mais ceux de Zurich apprennent par une méthode aussi simple que facile. Les lettres sont piquées d'un côté du papier avec une épingle, de sorte qu'elles ressortent en relief sur l'autre face. C'est en passant le doigt sur ce relief que l'aveugle lit par le toucher, et remplace un sens par un autre.

Nous écrivîmes nous-mêmes, à l'aide d'un alphabet préparé pour ces sortes d'expériences, plusieurs phrases en différentes langues, que l'aveugle lut immédiatement sans hésitation, mais en conservant à chaque langue l'accentuation allemande.

Cette expérience finie, on lui apporta un

solfége noté à la même manière, et il chanta plusieurs chants d'église et quelques airs nationaux. Enfin nous recommençâmes par un air la même expérience que nous avions faite pour une phrase, et il déchiffra à la première vue, solfiant à l'aide de ses doigts, toujours aussi juste qu'aurait pu le faire un musicien de seconde force, d'après la musique qu'il avait vue pour la première fois. Le temps avait passé vite au milieu de ces études si nouvelles pour nous, et notre estomac seul avait compté les heures; il sonna celle du dîner, et nous prîmes congé de nos muets et de nos aveugles.

En rentrant à l'hôtel, nous trouvâmes la table prête; après le repas, nous demandâmes à notre hôte s'il n'y avait pas un café dans la ville : il nous répondit qu'il y en avait plusieurs, mais que, si nous désirions qu'on nous servît sans quitter l'hôtel, il allait nous faire venir ce que nous désirions du moins éloigné, et en même temps les journaux anglais et

français que l'on y recevait. Nous acceptâmes. Dix minutes après on nous apporta le *National* et le *Times*. Chacun de nous mit la main sur son journal, et, nous enfonçant le plus carrément possible dans nos fauteuils, le coude appuyé sur la table où fumait notre moka, et les pieds étendus vers le feu, nous commençâmes à dévorer notre pâture politique avec l'avidité de voyageurs qui, depuis deux ou trois mois, sont privés de toute nouvelle.

Tout-à-coup, au milieu de notre lecture, sir Williams poussa un cri étouffé. Je me retournai de son côté, je le vis très-pâle. Qu'y a-t-il, lui dis-je, et qu'avez-vous?

— Lisez, me dit-il en me tendant le journal anglais.

Je jetai les yeux sur l'endroit qu'il m'indiquait, et je lus :

« Hier, 3 août, le roi a signé le contrat de

mariage de miss Jenny Burdett avec sir Arthur Lesly, membre de la chambre. »

Je voulus essayer de donner à sir Williams quelque consolation; mais m'interrompant en me donnant la main :

— J'ai besoin d'être seul, me dit-il, devant vous je n'oserais pas pleurer.

Je serrai la main de ce brave et malheureux jeune homme, et je me retirai dans ma chambre.

CHAPITRE IX.

Prosper Lehmann.

Le lendemain, à sept heures du matin, le garçon de l'hôtel entra dans ma chambre, et me remit une lettre de sir Williams; il s'excusait de me quitter sans prendre congé de moi, qui, disait-il, avais été si compatissant à ses vieilles douleurs; mais il craignait de lasser ma patience par ses douleurs nouvelles,

et partait pour en supporter seul tout le poids. Cette lettre était accompagnée d'un petit cachet d'or, qu'il me priait de conserver en souvenir de lui. Je fis quelques questions au domestique; mais il ne savait rien de plus, si ce n'est que sir Williams avait passé une partie de la nuit à écrire, et, à trois heures du matin, avait fait mettre ses chevaux à la voiture et avait quitté Zurich.

J'employai le reste de la journée à visiter la cathédrale, qu'on dit fondée par Charlemagne, le cabinet d'histoire naturelle et la tombe de Lavater, tué, comme on le sait, en voulant tirer un de ses amis des mains de soldats français qui le maltraitaient. Masséna, qui a laissé à Zurich une mémoire sans tache, fit ce qu'il put, mais inutilement, pour découvrir le meurtrier.

A six heures, je m'embarquai sur le lac. Je me rappelais la promesse que j'avais faite à

Prosper Lehmann au tir de Sarnen, et, comme je me trouvais assez près de Glaris, je pensai que le moment était venu de la tenir.

Je ne sais rien de plus ravissant que de voyager sur les lacs de la Suisse par une belle matinée de printemps ou d'automne, surtout lorsqu'un peu de brise dispense les mariniers de se servir de leurs rames, la barque glisse alors comme par magie et sans plus d'efforts qu'un cygne qui ouvre son aile. Souvent il semble que c'est le rivage qui fuit, et que c'est le bateau qui reste immobile. Pour moi, j'étais couché au fond du mien, les yeux fixés sur les nuages du soir, qui se roulaient et se déroulaient en aspects fantastiques, et au fond desquels naissaient, les unes après les autres, toutes les étoiles du ciel; en même temps la terre s'illuminait. Ces milliers de maisons qui s'éparpillent aux deux côtés du lac, entourées de leurs clos de vignes, allumaient leurs fanaux nocturnes, et, comme le lac réfléchissait

à la fois les lumières de la terre et les lumières du ciel, la barque semblait flotter dans l'éther. Peu à peu tous les différens objets de ce grand spectacle se confondirent à mes yeux; ma pensée cessa de les maintenir à la place que leur avait fixée la nature. Je vis des palais se bâtir au ciel, des nuages descendre sur la terre, des étoiles filer au fond du lac, et je m'endormis, espérant aborder pendant mon sommeil dans le port de quelque monde inconnu.

Je me réveillai glacé. J'ouvris les yeux; il n'y avait plus ni ciel, ni étoiles, ni maisons: il ne restait de tout cela que le lac qui était fort agité, les nuages qui se fondaient en eau, et une brise du nord qui, heureusement, nous poussait vers Rapperschwyll, où nous arrivâmes en très-piteux état sur les dix heures du soir.

Heureusement l'auberge du Paon, où nous

descendîmes, est une des bonnes auberges de la Suisse; nous y trouvâmes bon visage, bon feu et bon souper : c'était plus qu'il n'en fallait pour nous remettre. Je demandai à mon hôte s'il pourrait, le lendemain, me procurer un cabriolet et un cheval pour me rendre à Glaris. Il se consulta un instant avec une espèce de garçon d'écurie, qui mettait du feu dans ses sabots pour se réchauffer les pieds, et le résultat de la délibération fut que j'aurais ce que je désirais.

Comme ce que j'àvais à voir à Rapperschwyll, c'est-à-dire les tours et le pont, ne pouvait être vu qu'à la lumière du soleil, et que, vu l'orage qui durait toujours, il ne faisait pas même clair de lune, je pris congé d'une société de braves fermiers qui causaient grains et bestiaux, et j'allai me coucher.

Le lendemain, le temps était encore assez incertain; cependant le vent était tombé, et

l'averse de la veille s'était convertie en une petite pluie fine qui, à la rigueur, n'empêchait pas de voir les objets : je m'acheminai vers le pont jeté sur le lac, et qui est la première merveille de la ville.

Il fut bâti en 1358 par Léopold d'Autriche, qui, ayant acheté le vieux Rapperschwyll et la March, voulut établir une communication entre la ville et la rive gauche du lac. Il résulta de ce vouloir ducal un pont de bois reposant sur cent quatre-vingts piles et long de dix-sept cent quatre pas, que je mis, montre à la main, vingt-deux minutes à parcourir.

C'est arrivé au bout de ce pont qu'on voit, en se retournant, Rapperschwyll sous son aspect le plus pittoresque; ses tours gothiques lui donnent un petit air formidable, qui ne laisse pas que d'être imposant, et que complète la poterne basse et voûtée qui forme une des portes du canton de Saint-Gall.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai mon déjeuner et mon cabriolet prêts, j'avalai lestement l'un, et sautai immédiatement dans l'autre. Notre conducteur s'assit de côté sur le brancard, et nous partîmes au grand galop de notre coursier, qui, quoique paraissant peu habitué encore à la profession de cheval d'attelage, ne nous conduisit pas moins sains et saufs à Vesen, où nous nous arrêtâmes pour passer la soirée et la nuit.

Le lendemain nous partîmes d'assez bonne heure, et, laissant le lac de Wallenstadt à notre gauche, nous suivîmes la route qui longe la Linth. Au bout d'une demi-heure de marche à peu près, je m'étais vertueusement endormi en lisant l'histoire du Valais du père Schkinner, et je ne sais pas depuis combien de temps durait mon sommeil, lorsque je fus réveillé en sursaut par un mouvement désordonné de mon équipage et par les cris de Francesco. Je rouvris les yeux, notre conduc-

teur n'était plus sur son brancard, notre cabriolet allait comme le vent, entre un précipice de quinze cents pieds de profondeur et une montagne presque à pic; notre cheval s'était tout simplement emporté, fatigué qu'il était de traîner une brouette derrière lui; au moins c'est ce que je crus comprendre par ses hennissemens et ses ruades.

La situation était assez précaire; notre conducteur, en abandonnant son poste, avait lâché les rênes; elles traînaient à terre, s'accrochant à chaque caillou et occasionnant à chaque accroc des écarts peu rassurans sur une route de douze pieds de large au plus. Ressaisir les rênes avec la main était chose impossible, les pieds de notre cheval venant à chaque instant faire luire leurs fers à huit ou dix pouces de notre visage; sauter à bas du cabriolet était chose impraticable; car, à gauche emportés par l'élan, nous roulions inévitablement dans le précipice, et à droite nous

êtions écrasés entre la roue et le talus. Francesco priait tous les saints du paradis en allemand et en italien, et avait tellement perdu la tête qu'il n'entendait pas un mot de ce que je lui disais. Je résolus alors de m'en tirer tout seul, puisqu'il n'y avait pas d'aide à attendre de lui. Je parvins à abaisser la capote du cabriolet et à m'emparer d'un de nos bâtons de voyage; avec son extrémité je soulevai la bride, que je ressaisis heureusement; c'était déjà beaucoup, car j'espérais, grâce à elle, maintenir notre cheval dans le milieu de la route jusqu'à Nafels que j'apercevais à un quart de lieue devant nous; et je n'avais plus à craindre qu'une chose, c'est que, inaccoutumée depuis sa vieillesse à un exercice aussi violent, la voiture se disloquât. Heureusement il n'en fut pas ainsi; nous approchions de la ville avec la vitesse d'un tourbillon; j'espérais trouver un obstacle contre lequel la course enragée de notre Bucéphale irait se briser, mais il entra dans la rue sans

coup férir et continua sa route sans tenir compte du changement de localité.

Cependant la chose ne pouvait durer ainsi, à moins de risquer d'écraser les chiens et les enfans qui se rencontreraient sur notre route. J'avisai donc une maison qui avançait sur la rue, et je décidai que c'était là que finirait notre voyage. En effet, lorsque je me trouvai bien à portée, je tirai violemment les guides de la main droite, le cheval suivit l'impulsion donnée, et, sans rien voir, il alla comme un bélier donner du front contre la muraille. Le coup fut si violent qu'il plia sur les jarrets de derrière, reculant presque avec la même promptitude qu'il avait avancé; mais dans ce mouvement il passa sous une enseigne; je profitai de l'occasion, je lâchai bride et bâton, et, criant à Francesco d'en faire autant, je saisis de mes deux mains la branche de fer, et, me laissant tirer du cabriolet comme une lame de son fourreau, je restai pendu ainsi qu'Ab-

salon; seulement, comme ce n'était point par les cheveux, je n'eus qu'à lâcher prise, pour me retrouver immédiatement sur la terre, dont, grâce à la dimension de mes bras et de mes jambes, je n'étais distant que de deux ou trois pieds. Quant au cabriolet, au cheval et à Francesco, ils avaient continué leur route triomphale au milieu des cris de *Halt ab! halt ab!* dont le seul résultat était de donner à leur course une nouvelle vitesse.

Je me mis aussitôt à leur poursuite, en criant de mon côté : Arrête! arrête! et fort inquiet au surplus, non pas de la voiture, non pas du cheval, mais du pauvre Francesco, qui, dans l'état où il était, ne pouvait guère s'aider lui-même. Je courais ainsi depuis cinq minutes, lorsqu'au détour d'une rue je trouvai machine, bête et homme étendus mollement sur une couche de fagots qu'ils avaient heureusement rencontrée à la porte d'un boulanger. De tout cela c'était le cabriolet le plus

malade : un des brancards était brisé, et le chasse-crotte en lambeaux. Pendant que nous examinions le dommage, notre conducteur arriva, qui en réclama le prix. Cette prétention suscita une grave difficulté, vu que, de mon côté, je prétendis que, si quelqu'un avait à se plaindre, c'était, sans contredit, moi, qui avais, grâce à la maladresse et à la trahison du cocher, manqué de me casser le cou.

La discussion ayant pris une certaine consistance, nous en appelâmes au juge.

Les plaintes exposées de part et d'autre, le juge ordonna qu'on examinât le cheval, qui fut incontinent reconnu par les gens de l'art pour un poulain de deux ans qui n'avait jamais été mis à la voiture. Il résulta de cet examen un jugement digne du roi Salomon : je fus condamné à payer quinze francs de louage ; mon cocher fut condamné à passer un mois en prison, et le maître de l'hôtel du

Paon fut condamné au raccommodage de sa carriole. Au reste, une demi-heure suffit au bailli de Nafels pour prendre connaissance de l'affaire, entendre les plaidoyers et prononcer son verdict. Avant de le quitter, je demandai à ce brave homme de juge son nom et son adresse, en lui promettant d'en faire part à mes amis et connaissances; puis, la chose religieusement inscrite sur mon album, nous reprîmes nos sacs et nos bâtons, et nous continuâmes notre route à pied. Heureusement nous n'étions plus qu'à deux lieues de Glaris.

En entrant dans la ville, je m'approchai du premier groupe que je rencontrai, et je demandai si l'on connaissait Lehmann le chasseur. Tout le monde me répondit affirmativement; mais, comme il ne demeurait pas à Glaris même, mais dans un chalet sur le chemin de Mitlcdi, un paysan qui faisait route de ce côté m'offrit de me conduire chez lui. Je ne m'arrêtai donc à Glaris que le temps de

regarder les peintures à fresque qui ornent une maison en face de l'auberge, et qui représentent un combat entre un croisé et un Sarrasin, une femme jetant un bouquet par une fenêtre, et un lion debout derrière des barreaux; puis nous sortîmes de la ville, et, après dix minutes de marche, mon guide me montra une charmante maisonnette, près de laquelle pâturaient deux vaches, et, sous une treille de vigne, Lehmann lui-même se chauffant aux derniers beaux rayons du soleil d'été avec sa femme et sa fille. En effet, je reconnus aussitôt mon ours des Alpes, et, sautant pardessus le fossé qui borde la route, je m'avançai vers le chalet.

Du plus loin qu'il m'aperçut il vint à moi.

— A la bonne heure, me dit-il, voilà un homme de parole; je commençais à ne pas compter sur vous.

— Et vous aviez grand tort, répondis-je :

avec la promesse d'une chasse au chamois, vous m'auriez fait aller jusqu'au fond du Tyrol. Mais j'ai été tourmenté toute la journée de l'idée que le temps ne serait pas favorable.

— Si fait, dit Lehmann. Voyez les montagnes du fond, elles sont toutes blanches de la neige qui est tombée ce matin : c'est signe de beau temps pour quatre ou cinq jours.

— Et nous en profiterons?

— Dès demain si vous voulez.

— Eh bien! maintenant, il ne me reste plus qu'un aveu à vous faire.

— Lequel?

— C'est que Francesco et moi nous avons une faim de loup.

— Tant mieux, vous trouverez notre pauvre cuisine meilleure. Allons, allons, dit-il en allemand à sa femme et à sa fille, alerte; un cuissot de chamois à la broche et des œufs dans la poêle! — Avec cela on ne dîne pas somptueusement, continua-t-il en se retournant de mon côté, mais au moins on ne meurt

pas de faim. Maintenant voulez-vous venir voir votre chambre ?

— Comment ! ma chambre ?

— Oui, oui ; depuis que ma femme sait que vous devez venir, elle vous a préparé votre appartement : vous avez notre lit de noce, la courte-pointe brodée et les deux seuls tableaux qu'il y ait dans la maison : ils représentent une dame et un monsieur qui seront, je crois, de connaissance.

— Je suivis Lehmann ; il me conduisit dans une charmante petite chambre, devant les croisées de laquelle s'étendait un magnifique balcon chargé de pots de fleurs et sculpté dans le goût de la renaissance. De ce belvedère, la vue se portait à l'occident, sur la chaîne de Glarnich, suivait la vallée, embrassait la ville de Glaris tout entière, et, remontant la Linth jusqu'à sa source, allait s'arrêter sur la cime blanche et neigeuse du Dodi, qui s'élevait à l'horizon comme un rempart infranchissable et glacé.

— Et maintenant que vous voilà installé, me dit Lehmann, je vais vous laisser faire votre toilette de voyageur. Voici dans cette armoire du kirsch et du sucre, dans ces jarres de l'eau, dans ces tiroirs des serviettes : si vous avez besoin de quelque chose, vous frapperez du pied, et on montera.

Je restai un instant sur le balcon, puis je me rappelai les deux tableaux dont m'avait parlé mon hôte, et qui représentaient un monsieur et une dame de ma connaissance. Je rentrai aussitôt, et, dans des cadres de bois noir, je reconnus, quoique les noms ne fussent pas au bas, les portraits enluminés de Talma et de mademoiselle Mars, l'un dans le costume de Sylla, l'autre dans celui de l'École des Vieillards. Décidément mon ours était un homme des plus civilisés.

Mademoiselle Mars et Talma dans une chaumière de la Suisse, dans une vallée perdue de la Linth ! Les deux grands génies dra-

matiques de notre époque réunis dans une chambre préparée pour moi ! C'était me faire croire à un raffinement d'hospitalité bien étonnant dans un chasseur des Grisons. Mais, quelle que fût la cause de leur présence, elle ne ramena pas moins mon esprit à un tout autre ordre de pensées, la grande décoration de montagnes disparut, la perspective de la vallée s'effaça, le théâtre changea à vue, et je me trouvai en esprit dans la salle de la rue de Richelieu, assis à l'orchestre et regardant jouer la première représentation de l'École des Vieillards.

Ce fut un grand triomphe, je me le rappelle. D'abord c'était une belle œuvre, puis splendidement jouée, jamais Talma et mademoiselle Mars ne m'avaient paru plus beaux. On les rappela, on rappela l'auteur. Son frère le traîna de force dans une loge ; ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, le parterre éclata en applaudissemens. C'était une fête.

A cette époque je connaissais déjà un peu Casimir, et j'étais content et heureux pour lui, je n'ai jamais eu d'envie, et surtout alors, où, étant parfaitement inconnu, ce mauvais sentiment ne pouvait m'atteindre. Cependant j'étais triste, mais d'une idée accablante pour moi. Depuis trois ou quatre ans j'étais tourmenté du besoin de travailler pour le théâtre; j'avais consciencieusement étudié nos grands maîtres; j'avais à leur égard une admiration profonde; mais je sentais en moi une impossibilité complète de faire quelque chose dans les règles qu'ils avaient prescrites et suivies; aussi manquais-je bien rarement une représentation nouvelle, espérant toujours trouver chez les modernes un point de départ pour un monde nouveau, une boussole pour cette étoile encore voilée que je cherchais au ciel, un vent qui me poussât au milieu de cet océan de passions humaines qu'on appelle un drame.

Il y avait quelque chose de ce que je cher-

chais dans l'œuvre qui venait de se dérouler sous mes yeux. La force, la vérité et la nature avec lesquels Talma et mademoiselle Mars en avaient joué certaines parties me confirmaient dans la certitude qu'on pouvait créer une manière plus franche dans sa forme, plus libre dans son allure, plus vraie dans ses détails ; mais toutes ces perceptions n'étaient encore que les oiseaux dans l'air et les algues sur l'Océan, qui annonçaient à Christophe Colomb qu'il était dans le voisinage d'une terre, mais sans lui dire où était cette terre.

Six mois après, les acteurs anglais arrivèrent à Paris. Trois ans auparavant on les avait accueillis au théâtre de la Porte-Saint-Martin avec des huées et des trognons de pommes. C'est ce qu'on appelait alors de l'esprit national. Cette fois ils jouaient à l'Odéon, et la meilleure société de Paris faisait queue pour aller applaudir Smithson et Kemble. Je l'avouerai à ma honte, à cette époque je ne

connaissais Shakespeare que par les imitations de Ducis. J'avais vu jouer Hamlet par Talma, et, quelque tragique que fût l'acteur dans cette pâle copie, l'ouvrage en lui-même ne m'avait fait qu'un médiocre plaisir; j'eus donc quelque peine à me décider à aller revoir le même ouvrage joué par Kemble, dont la réputation était loin d'égaler celle de notre grand tragédien.

Il me serait difficile de raconter ce qui se passa en moi dès la première scène; cette vérité de dialogue dont alors je ne comprenais pas un mot, il est vrai, mais dont l'accent simple des interlocuteurs me donnait la mesure; ce naturel du geste qui s'inquiétait peu d'être trivial, pourvu qu'il fût en harmonie avec la pensée, ce laisser-aller des poses qui ajoutait à l'illusion, en faisant croire que l'acteur, occupé de ses propres affaires, oubliait qu'elles se passaient devant un public. Au milieu de tout cela la poésie, cette grande déesse qui do-

mine toujours l'œuvre de Shakespeare, et dont Smithson était une si merveilleuse interprète, bouleversait entièrement toutes les idées acquises, et, comme au travers d'un brouillard, me laissait apercevoir la cime resplendissante des idées innées. Enfin, quand j'arrivai à la scène où toute la cour réunie regarde la représentation fictive de cette tragéde dont la mort du roi de Danemarck a fourni le sujet réel, quand, après avoir vu le jeune Hamlet, dans sa feinte folie, se coucher aux pieds de sa maîtresse, jouant avec son éventail et regardant sa mère à travers les branches, je le vis, à mesure que l'intrigue infernale se déroulait, rendre progressivement à sa figure l'expression lucide et profonde d'une haute intelligence; lorsque je le vis ramper, comme un serpent, du côté droit au côté gauche de la scène, s'approcher de la reine la bouche haletante, les yeux étincelans et le cou tendu, et, au moment où, s'apercevant qu'elle ne peut plus supporter le spectacle de son propre crime, et

qu'elle se trouble, et qu'elle se détourne et qu'elle va s'évanouir, il se dresse toup-à-coup en criant : « Ligth ! ligth ! » je fus prêt à me lever comme lui, et à crier comme lui : « Lumière ! lumière !... »

Cinq ans étaient passés depuis cette époque ; Talma était mort, Kemble voyageait en Amérique, Smithson, après avoir donné l'élan et l'exemple à toutes les actrices qui depuis se sont fait un nom dans le drame moderne, s'était effacée et perdue dans la vie privée comme une étoile qui s'éteint au ciel. Moi-même, après avoir tenté de réaliser mon beau rève et de retrouver, pareil à Vasco de Gama, un monde perdu, dégoûté déjà, au commencement de ma carrière, comme d'autres l'ont été à la fin de leur vie, je venais chercher au milieu des montagnes de la force pour continuer cette lutte, où, comme, Sisyphe, il faut incessamment repousser le rocher de la médiocrité qui retombe sur vous. Mademoi-

selle Mars seule, toujours belle, toujours jeune, toujours comprise et aimée du public, restait debout sur son piédestal, trouvait dans son talent des forces pour résister à tout, même au succès, et, pour dernière satisfaction d'amour-propre, pouvait, en voyageant en Suisse, rencontrer son portrait au fond d'une chaumière.

J'en étais là de mes réflexions philosophiques, lorsque Lehmann rentra; j'allai vivement à lui. — Comment diable avez-vous ces deux portraits? lui dis-je.

— Je les ai achetés à un colporteur, me répondit-il.

— Pourquoi ceux-là plutôt que d'autres?

— Parce que c'étaient les portraits de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Joséphine.

— Votre colporteur vous a trompé, mon

ami, ces portraits sont ceux de Talma et de mademoiselle Mars.

— Vraiment !... Ah bien ! à son prochain passage je m'en vais un peu les lui rendre.

— Gardez-vous-en bien, lui dis-je, et conservez-les religieusement, au contraire; les portraits ne sont pas ceux de l'empereur et de l'impératrice, c'est vrai, mais ce sont ceux d'un grand roi et d'une grande reine qui, comme Napoléon et Joséphine, n'ont point laissé d'héritiers.

A la fin du dîner, Lehmann me demanda si je ne voulais pas l'accompagner dans la montagne où il allait préparer notre chasse du lendemain ; quoique je ne comprisse pas trop comment on pouvait préparer une chasse au chamois, je lui répondis que j'étais prêt à le suivre; il mit alors du sel plein sa poche, et nous partîmes.

La montagne dans laquelle nous devions chasser s'appelait le Glarnich : c'est un glacier

à deux cimes, où les chamois sont retranchés comme dans une forteresse inexpugnable. Nous prîmes la grande route jusqu'à Mitlodi ; alors nous tournâmes à droite, nous suivîmes les bords d'une petite rivière qui n'a point de nom, puis nous la traversâmes en sautant de roches en roches, et nous nous engageâmes dans un bois de sapins qui s'étendait à la base du Glarnich; après une heure de marche, nous arrivâmes à sa lisière opposée. Nous marchâmes encore à peu près une autre heure, sans suivre aucune route tracée. Enfin nous trouvâmes une espèce d'arète étroite et raboteuse sur laquelle Lehmann s'engagea sans regarder si je le suivais.

Je le laissai aller ; puis, voyant qu'il continuait sa route sur cette espèce de pont de Mahomet, je l'appelai.

—Eh bien ! me dit-il en se retournant, pourquoi ne me suivez-vous pas ?...

— Tiens, parce que je me casserais le cou, moi.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Diable !

— Est-ce qu'il n'y a pas un autre chemin ?

— Oui ; mais j'ai pris le plus court.

— Vous avez eu tort, j'aurais mieux aimé faire une lieue de plus.

— Maintenant ce n'est point la peine, nous sommes arrivés ; tenez, ajouta-t-il en me montrant du doigt une petite esplanade verte qui s'étendait de l'autre côté du pont qu'il traversait, je vais à cette petite plaine.

— Eh bien, allez-y, je vous attendrai ici pour ce soir, demain je serai peut-être plus brave.

— Oh ! demain nous prendrons un autre chemin.

— Meilleur que celui-ci ?

— Une grande route.

— Alors allez, allez, je me repose.

Je me couchai les yeux fixés sur Lehmann, qui continua son chemin, traversa sans accident le passage périlleux dans lequel il était engagé, puis, arrivé sur l'esplanade, tira le sel de sa poche et se mit à le semer, comme un laboureur fait du blé; je le regardai tant que je pus le voir, sans rien comprendre à cette manœuvre, et me promettant de lui en demander l'explication à son retour; mais bientôt il suivit une pente qui le cacha à mes yeux; j'attendis dix minutes encore, regardant du côté où je l'avais perdu de vue. Mais tout-à-coup il reparut à une grande distance de là, tenant à la main une branche d'arbre, et suivant, pour revenir au pont, la cime du précipice. Arrivé au lieu de l'arête, il attacha à la branche un mouchoir de cotonnade rouge, planta la branche dans la gerçure d'une pierre et revint à moi.

— Là, me dit-il; maintenant c'est besogne faite!

— Et que va-t-il résulter de cela ?

— Il va résulter que demain la rosée fera fondre le sel semé ce soir, et que, comme les chamois sont très-friands d'herbe salée, ils se réuniront à cinq ou six, dix peut-être, à l'endroit où leur gourmandise les attirera. Cet endroit est à portée de balle, d'un rocher jusque auquel je puis arriver sans être vu. A mon coup de fusil, ils fuiront de ce côté ; mais mon mouchoir leur barrera la route, et ils seront forcés d'aller passer tous, les uns après les autres, près de l'endroit où je vous embusquerai ; de sorte que nous serons bien maladroits si nous ne rapportons pas chacun notre bête.

Cette assurance me donna un nouveau courage pour le lendemain. Nous redescendîmes vers le chalet, où nous arrivâmes à la nuit noire. Comme Lehmann me menaçait de me réveiller deux heures avant le jour, je me retirai dans ma chambre, et, après avoir fait ma

prière dramatique à Talma et à mademoiselle Mars, je m'endormis du sommeil du juste, et rêvai que je tuais six chamois.

CHAPITRE X.

Une chasse au chamois.

Lehmann me tint parole; à trois heures il entra dans ma chambre tout accoutré pour la chasse, je sautai à bas de mon lit, et en un tour de main je fus prêt à mon tour; j'hésitai quelque temps entre ma carabine, qui portait plus juste et plus loin, et mon fusil, qui m'offrait la chance d'un second coup; enfin je me

décidai pour mon fusil. Je retrouvai tout servi le reste du souper de la veille; mais il était de trop bon matin pour que j'eusse envie de lui faire honneur. Je me contentai de remplir ma gourde de kirsch et de mettre un morceau de pain dans mon carnier. Lehmann me vit faire et se mit à rire : — Ne vous chargez pas trop, me dit-il, nous déjeunerons dans la montagne. En effet il mit dans sa carnassière un paquet tout préparé, et qui me parut contenir un assortiment de provisions assez confortable.

Nous nous mîmes en marche aussitôt, mais en prenant, comme me l'avait dit Lehmann, un autre chemin que celui de la veille; au lieu de suivre la route comme nous l'avions fait jusqu'à Mitlodi, nous la traversâmes, et, piquant droit devant nous à travers plaine, nous arrivâmes au bout d'une demi-heure à un petit village que mon compagnon me dit se nommer Sécrati. Lorsque nous en sortîmes,

nous nous trouvâmes sur le bord d'un charmant petit lac tranquille, silencieux et argenté. Un ruisseau qui descendait du Glarnich, et qui venait se jeter en bondissant sur les cailloux dans ce charmant miroir des fées, troublait seul de son bouillonnement ce calme délicieux de la nuit. Nous le remontâmes jusqu'à sa source, puis, arrivés là, Lehmann s'engagea dans la montagne en me faisant signe de le suivre; car, quoique nous fussions encore éloignés de l'endroit où nous comptions trouver le gibier, depuis long-temps nous ne parlions plus, de peur qu'un de ces échos étranges, comme il y en a dans les montagnes, et qui portent la voix à des distances où l'on croirait que la détonation d'un fusil ne pourrait atteindre, n'allât indiscrètement réveiller avant le temps ceux que nous venions saluer à leur petit lever. Au reste, Lehmann, en chasseur prudent et exercé, avait pris le vent, de sorte que, avec quelques précautions de

notre part, ils ne pouvaient ni nous sentir ni nous entendre.

Nous marchâmes ainsi une demi-heure à peu près dans des chemins assez difficiles, mais cependant encore praticables; de temps en temps nous passions près de grandes nappes de neige que nous évitions de peur du bruit qu'elle eût fait en s'écrasant sous nos pieds. L'air se refroidissait sensiblement, nous approchions de la région des glaces. Enfin, au pied d'un rocher, nous aperçûmes une cabane à moitié enterrée; Lehmann en poussa la porte, y entra le premier, je le suivis.

— Nous voilà arrivés, me dit-il, et ici nous pouvons parler, car il n'y a plus d'écho qui nous trahisse; dans un quart d'heure le jour commencera à paraître, et alors nous irons prendre notre poste.

— Mais, lui répondis-je, ne vaudrait-il pas mieux aller nous placer pendant la nuit?

nous aurions eu une chance de plus, celle de ne pas être vus.

— Oui, mais il pourrait arriver qu'un chamois, que nous aurions ainsi précédé à son rendez-vous, rencontrât notre trace, et alors non seulement rebroussât chemin, mais encore donnât l'alarme à ses camarades; ce qui nous ferait faire une course inutile, tandis qu'en arrivant derrière eux nous ne courons pas risque d'être éventés; reste la crainte d'être vus; mais vous n'avez qu'à me suivre et à imiter tous mes mouvemens, et je vous réponds que si malins qu'ils soient, nous leur en revendrons encore. En attendant, si vous le voulez bien, nous allons fermer la porte et nous occuper de certains détails dont vous apprécierez encore mieux l'opportunité dans deux heures qu'à présent.

A ces mots, Lehmann battit le briquet, alluma une chandelle, ouvrit une espèce d'armoire dans laquelle il y avait une casserole,

une poêle et quelques assiettes, tira le paquet de sa carnassière, et déposa près de ces ustensiles du vin, du pain, du frômage et du beurre.

— Ah! ah! fis-je, manifestant mon approbation pour ces préparatifs.

— Comprenez-vous? me dit-il; nous ferons ici, sur cette esplanade, en face d'une des plus belles vues des Alpes, quelque chose de plus délicieux qu'un repas de roi, c'est-à-dire un déjeuner de chasseurs; j'ai pensé que vous aimeriez mieux cela que de revenir à Glaris.

— Et vous avez bien pensé, dis-je; mais que fricasserons-nous avec notre beurre, et que mangerons-nous avec notre pain?

— Ah! voilà, notre déjeuner est dans le canon de notre fusil.

— Diable! fis-je, et le mien qui est vide.

— Chargez alors; pour moi, c'est chose faite.

Je glissai d'un côté une cartouche conte-

nant dix chevrotines, et de l'autre deux balles mariées.

— Voilà, dis-je, je suis prêt.

Lehmann regarda ce fusil qui se chargeait si vivement et si commodément, me le prit de la main, le tourna et le retourna en secouant la tête.

— Voulez-vous vous en servir et me donner votre carabine? lui dis-je. — Il hésita un instant.

— Non, répondit-il en me le rendant, ma carabine est une vieille arme, mais une arme que je connais; il y a dix ans que nous ne nous sommes quittés que pour dormir chacun de notre côté; je suis sûr d'elle comme elle est sûre de moi, et toutes ces nouvelles inventions du monde ne nous brouilleront pas ensemble; gardez votre fusil, je garderai le mien, et dépêchons-nous de gagner notre poste, car

les chamois doivent être maintenant au leur.

Nous sortîmes aussitôt ; une légère teinte matinale commençait à blanchir le ciel ; à nos pieds s'étendait le petit lac qui dormait toujours dans l'ombre, ayant à l'une de ses extrémités le village de Seerati, et à l'autre celui de Richisau ; derrière nous s'élevait la crête de la montagne, le long de laquelle pendaient comme une chevelure blanche les extrémités inférieures d'un glacier. Au bout de vingt pas, nous trouvâmes le chemin coupé par un large ravin d'un quart de lieue de longueur à peu près ; un tronc d'arbre était jeté d'un bord à l'autre ; je regardai tout autour de nous, et voyant qu'il n'y avait pas d'autre passage, je posai la main sur le bras de Lehmann ; il me comprit parfaitement.

— Soyez tranquille, me dit-il à voix basse, ceci est mon chemin à moi, quant au vôtre, il est plus facile : suivez le bord de ce ravin ;

à son extrémité vous trouverez un grand rocher qui domine une petite esplanade d'une vingtaine de pas; cette petite esplanade est comme une île entourée de tous côtés de précipices; aussitôt que j'aurai tiré, les chamois se dirigeront de ce côté, et autant il y en aura, autant sauteront du rocher sur l'esplanade, et de l'esplanade de l'autre côté, sur une pelouse qu'elle domine elle-même, comme elle est dominée par le rocher. Maintenant gagnez votre affût, ne faites pas de bruit, et attendez.

— Puis-je rester encore un instant ici pour voir comment vous passerez sur l'autre bord sans balancier?

— Parfaitement, ce n'est pas plus difficile que cela, voyez.

Lehmann ôta ses souliers, mit sa carabine en bandoulière, et, saisissant de ses pieds nus les aspérités du sapin, il s'avança sur ce chemin étroit et tremblant avec autant d'assu-

rance que j'aurais pu en avoir moi-même sur le pont des Arts.

La chose était, au reste, si effrayante, que rien qu'à regarder cet homme je sentais le vertige me monter à la tête; mes cheveux pleins de sueur se dressèrent sur mon front, tous les nerfs de mon corps se tordirent comme s'ils voulaient se nouer, et, ne pouvant rester debout devant un pareil spectacle, je fus forcé de m'asseoir.

En quelques secondes Lehmann arriva à l'autre bord sans accident, et se retournant, il m'aperçut assis; à son air étonné, je vis qu'il ne comprenait rien à mon attitude. Aussitôt je me relevai, et me mis en route pour ma destination. Au bout de dix minutes j'arrivai au rocher, je reconnus l'esplanade qui dominait le ravin en entonnoir qui s'étendait à ses pieds; seulement j'avoue que je ne comprenais rien au double bond que de-

vaient faire les chamois, le premier étant de vingt pieds de haut à peu près, et le second de quinze ou dix-huit de large.

Lorsque j'eus fait l'inspection de mon domaine, je m'établis à mon poste, et portant les yeux vers le point où j'avais quitté Lehmann, je l'aperçus qui, après avoir fait un long détour pour se retrouver à bon vent, gravissait le flanc de la montagne plutôt comme un serpent qui rampe ou un jaguar qui se traîne que comme un homme qui a reçu de Dieu des jambes pour marcher et l'*os sublime* pour regarder le ciel.

De temps en temps il s'arrêtait tout-à-coup, restait immobile comme un tronc d'arbre; alors, à force de fixer les yeux sur le même objet, tous les objets se confondaient; je ne reconnaissais plus le chasseur des rochers qui l'entouraient jusqu'à ce qu'un nouveau mouvement me fit distinguer la nature animée de la nature morte; puis il se mettait en route

avec les mêmes ruses et les mêmes précautions, profitant de tous les accidens de terrain qui pourraient favoriser sa marche, en le dérobant aux yeux du gibier défiant qu'il tentait de joindre; parfois je le voyais disparaître derrière un buisson, je le croyais arrêté à l'endroit où ma vue l'avait perdu. Je restai les yeux fixés à la place où je pensais qu'il devait être; mais tout-à-coup, à trente ou quarante pas de là, je le revoyais marchant sur ses pieds, accroupi sur ses genoux ou rampant sur son ventre, suivant que le terrain lui permettait d'adopter l'un de ces modes de locomotion; enfin je le vis s'arrêter derrière un rocher, lever la tête, approcher son fusil de son épaule, viser un instant, puis, remettant son fusil au repos, traverser un nouvel espace de dix pieds, gagner une autre pierre, appuyer de nouveau sur elle le canon de sa carabine, épauler une seconde fois, puis rester immobile comme le roc qui lui servait d'appui; il faut être chasseur pour compren-

dre ce que j'éprouvais ; j'étais haletant, mon cœur bondissait avec une telle force que je l'entendais battre ; enfin un éclair sillonna la montagne, une seconde après le bruit arriva jusqu'à moi, passa au-dessus de ma tête, et alla comme un tonnerre gronder dans les échos du Glarnich ; quant à Lehmann, il était resté couché au même endroit, sans bouger après le coup. Je ne comprenais rien à son inaction, quand tout-à-coup je le vis reposer l'extrémité de sa carabine sur le rocher, épauler une seconde fois, viser avec la même attention, et un nouvel éclair fut suivi d'une nouvelle détonnation ; cette fois, il se leva aussitôt, poussant un cri et faisant un geste pour m'avertir. En effet, au même moment une ombre passa au-dessus de moi, un chamois tomba sur l'esplanade, et, d'un bond si rapide que j'eus à peine le temps de le voir, il s'élança de l'autre côté du ravin. J'étais encore tout étourdi de cette rapidité, lorsqu'une deuxième ombre répéta la même manœuvre.

Machinalement je portai mon fusil à mon épaule; au même instant une troisième ombre passa; au moment où elle touchait l'esplanade, je lui jetai mon coup de chevrotine, il sembla l'emporter dans sa flamme et dans sa fumée; je courus aussitôt au bord du ravin, et j'aperçus mon chamois qui, blessé sans doute, n'avait pu le franchir, et s'était retenu par la corne de ses pieds aux petites aspérités du mur en talus qui formait le rocher. Je profitai de cet instant, tout rapide qu'il était, et lui envoyai mon second coup; aussitôt il lâcha l'angle auquel il se retenait et roula au fond du ravin. Je jetai mon fusil, je descendis de rochers en rochers, d'arbres en arbres, je ne sais comme; pour le moment, il n'était plus question de vertiges; je voyais l'animal se débattant dans les convulsions de l'agonie, j'avais peur qu'il ne remontât, qu'il ne trouvât quelque issue souterraine, qu'il ne m'échappât enfin par un moyen quelconque, si bien que, ne m'inquiétant que du

moyen de descendre jusqu'à lui, sans penser au moyen de remonter ensuite, je me laissai glisser de la hauteur de trente pieds sur le talus de la pierre, et me trouvai immédiatement, sans autre accident que la disparition entière du fond de ma culotte, auprès de ma victime, sur laquelle je me jetai furieusement, croyant toujours qu'elle parviendrait à m'échapper tant que je n'aurais pas mis la main dessus : il n'y avait pas de danger, le pauvre animal était déjà mort.

Je lui liai aussitôt les quatre pattes ensemble, je me le passai autour du cou, et, tout fier de ma capture, je m'apprêtai à aller rejoindre mon compagnon. Malheureusement c'était là le difficile; j'étais au fond d'un véritable entonnoir, et d'aucun côté le talus n'était assez doux pour que je pusse remonter seul et sans aide. Un instant je tournai tout autour de ma fosse, à peu près comme le font les ours du Jardin des Plantes, puis, voyant

que je n'avais aucune chance de terminer l'ascension à mon honneur, je me décidai à surmonter ma mauvaise honte, et à appeler Lehmann à mon secours. Au moment où j'ouvrais la bouche, je l'entendis qui m'appelait lui-même; je lui répondis aussitôt. Un instant après, il parut sur le bord de l'esplanade, ayant deux chamois en sautoir.

— Que diable faites-vous là? me dit-il, et pourquoi êtes-vous descendu là-dedans?

— Pardieu! vous le voyez bien, répondis-je en montrant mon chamois, je suis descendu y chercher mon déjeuner; seulement je ne puis plus remonter, voilà tout.

— Ah! ah! dit-il, il paraît que nous avons fait chacun notre affaire; bravo! maintenant il s'agit de vous tirer de là.

— Mais oui, répondis-je, je crois, en effet, que c'est pour le moment la chose la plus urgente.

— C'est bien, attendez-moi.

— Oh! vous pouvez être tranquille, je ne me sauverai pas.

Lehmann prit le même chemin que j'avais suivi, descendant à travers les rochers avec une agilité merveilleuse, si bien qu'au bout de quelques secondes il se trouva au bord du talus le long duquel je m'étais laissé glisser.

— Maintenant, me dit-il en me jetant le bout d'une corde, voulez-vous vous débarrasser de votre chamois, qui vous alourdit toujours d'une soixantaine de livres?

— Avec grand plaisir.

— Alors attachez-lui les pattes à l'extrémité de cette corde, et il va vous montrer le chemin.

En effet, cette opération finie, j'eus le plaisir de voir ma chasse, tirée par Lehmann, gagner les régions supérieures, non sans laisser toutefois des fragmens de son poil et même

de sa chair à toutes les aspérités du roc; cela me fit faire de sérieuses réflexions.

— Lehmann! dis-je.

— Hein? fit le chasseur en mettant la main sur mon chamois.

— Est-ce que vous comptez vous servir pour moi du même procédé que vous venez d'employer à l'égard de cet animal?

— Oh! non, me répondit Lehmann; pour vous, ça va être une autre mécanique.

— Bien longue à organiser?

— Cinq minutes.

— Allons, c'est bien; faites, mon ami, faites. Lehmann s'éloigna, et je me mis à me promener en sifflant au fond de mon entonnoir; au bout du temps indiqué, je levai le nez et ne vis personne; alors je m'assis sur un rocher qui avait sans doute roulé comme moi dans cette espèce de trappe, riant de la position ridicule où je me trouvais: au bout

de dix minutes, je trouvai que j'avais assez ri comme cela, et me relevant, j'appelai Lehmann; personne ne me répondit; j'appelai une seconde fois, même silence.

Alors, je l'avoue, une certaine inquiétude me prit; je ne connaissais pas cet homme, dont j'avais avec tant de confiance fait mon compagnon de chasse. J'étais perdu dans une montagne où lui seul venait dans ses excursions matinales, enterré à vingt-cinq pieds de profondeur dans une espèce de ravin dont il m'était impossible de regagner seul la crête; nul ne savait où j'étais; cet homme pouvait avoir été tenté par mes armes et par une cinquantaine de louis que je lui avais donnés à serrer. Cet homme pouvait redescendre tranquillement chez lui, et aller désormais chasser d'un autre côté : il ne me tuait pas, il me laissait mourir. Ces craintes étaient stupides, je le sais bien, mais les idées nous viennent en harmonie avec la situation où nous nous

trouvons, et la mienne ne cessait d'être ridicule que pour devenir terrible.

Cependant je résolus de ne point rester ainsi dans mon trou sans faire au moins quelques efforts pour en sortir : je cherchai un endroit où quelques aspérités plus saillantes me permissent d'appuyer mes pieds et mes mains, et je commençai à tenter l'escalade ; mais je ne tardai pas à me convaincre qu'elle était impossible ; deux fois je parvins à une hauteur de trois ou quatre pieds ; mais, arrivé là, je redescendis au fond de mon ravin, au grand détriment de mes mains et de mes genoux. Je n'en commençais pas moins une troisième tentative, lorsque j'entendis une voix qui me dit :

— Si vous voulez remonter comme cela, défaites vos souliers, au moins.

Je me retournai, c'était Lehmann. Je pen-

sai au ridicule qu'il y aurait à moi de lui laisser soupçonner les craintes que j'avais eues, et je lui répondis, d'un air détaché que, comme il avait tardé, j'essayais en attendant, afin de voir comment je m'en serais tiré si je n'avais pas pu compter sur son secours.

— Ce n'est pas ma faute, reprit Lehmann, il m'a fallu faire un quart de lieue pour trouver un sapin comme j'en cherchais un pour vous hisser; mais enfin voici mon affaire: je m'en vais vous descendre la mécanique; vous vous mettrez à cheval sur une des branches, et je vous tirerai à moi avec la corde; voilà tout.

En effet, comme on voit, le moyen était on ne peut plus simple : deux bâtons liés en travers faisaient une base qui empêchait ce sapin de tourner; j'enfourchai ma monture, j'empoignai la branche de mes deux mains, comme fait un mauvais cavalier qui s'accroche

au pommeau de sa selle, et au mot : Allez, je commençai à monter à reculons par un mouvement tout-à-fait doux et régulier ; au bout de quelques secondes, le mouvement s'arrêta ; j'étais assis sur la pelouse ; je me retournai, et je vis à quinze pas de moi Lehmann tenant encore l'autre extrémité de la corde à l'aide de laquelle il m'avait ramené dans les hauts lieux.

— Eh bien ! me dit-il, voilà encore une nouvelle manière de voyager que vous ne connaissiez probablement pas.

— Ma foi non, répondis-je, et je vous avoue que je ne me sens pas grande vocation pour elle, attendu que je ne trouverais peut-être pas toujours un guide aussi brave et aussi fidèle que vous.

Lehmann me regarda un instant, mais évidemment sans comprendre ce que je voulais lui dire ; puis, ne voulant sans doute pas

se donner la peine de chercher plus longtemps l'intention de cette phrase, qui lui paraissait obscure :

— Maintenant, me dit-il, ne vous êtes-vous pas plaint d'avoir des vertiges ?

— Je crois bien ; c'est-à-dire que cela me rend l'homme le plus malheureux qu'il y ait au monde.

— Voulez-vous que je vous en guérisse ?

— Vous ?

— Oui, moi.

— Certainement que je le veux bien.

— Alors donnez-moi votre tasse de cuir.

— La voilà. — Lehmann se pencha vers l'un des chamois, qui n'était pas encore tout-à-fait mort, et, lui ouvrant l'artère du cou, il le fit saigner dans ma tasse jusqu'à ce qu'elle fût aux trois quarts pleine.

— Buvez cela, me dit-il.

— Du sang ! m'écriai-je avec répugnance.

— Oui, du sang de chamois. — Voyez-

vous, c'est le plus sûr remède que vous puissiez trouver.

— Non, merci, dis-je, je ne m'en soucie pas, j'aime mieux garder mes vertiges; d'ailleurs, pour le moment, j'ai plus faim que soif, et, si le cœur vous en dit, vous pouvez garder pour vous la boisson.

— Merci, me répondit naïvement Lehmann, je n'en ai pas besoin; et il vida le sang et me rendit la tasse; puis chargeant sur son dos ses deux chamois : Puisque vous avez faim, me dit-il, prenez votre animal, et allons déjeuner. A propos, qu'est-ce que vous avez donc fait de votre fusil?

— Ah! c'est vrai, répondis-je; eh bien! il est là-haut, sur l'esplanade!

— Ne vous donnez pas la peine, me dit Lehmann; et, s'élançant de rochers en rochers, il atteignit la plate-forme, et reparut un instant après avec l'arme, qu'il avait retrouvée au milieu du chemin.

Nous nous acheminâmes vers la cabane : comme me l'avait promis Lehmann, je revenais avec un appétit fort distingué, de sorte que, voulant me rendre utile pour activer la besogne, je lui demandai s'il ne pouvait pas m'employer à quelque chose ; il me montra alors un fourneau composé de pierres assemblées en rond, et m'invita à faire le feu. Je fus d'abord un peu humilié de ne pas prendre d'autre part à la confection du repas qui s'apprêtait, mais je pensai que le mieux était d'obéir sans réplique ; il n'y a rien qui avilisse l'homme comme un estomac vide.

Pendant que je m'occupais de ces soins infimes, Lehmann ouvrait un des chamois et en tirait ce qu'on appelle la fressure, c'est-à-dire le morceau le plus délicat, et qui, dans nos chasses au chevreuil des environs de Paris, appartient de droit aux gardes qui nous accompagnent. Cinq minutes après, elle bouillait, avec assaisonnement de beurre, de vin,

de poivre et de sel, au-dessus du feu que j'avais fait, et dont l'utilité commençait à me relever moi-même dans mon esprit. Pendant ce temps, Lehmann sortit de la cabane le reste des provisions, et les apporta sur une pelouse d'où l'on dominait la vallée.

— Maintenant, lui dis-je, expliquez-moi un peu comment vous avez fait, avec un fusil à un coup, pour tuer deux chamois, tandis que moi, avec un fusil à deux coups, je n'en ai tué qu'un ?

— Oh ! la chose est bien simple, me répondit Lehmann. Lorsque le matin les chamois pâturent, ils placent toujours une sentinelle à cinquante ou soixante pas d'eux, afin de leur donner l'alarme en cas de danger. Or vous savez que ce qui effraie le moins le chamois, c'est le bruit d'une arme à feu, qu'ils confondent avec celui du tonnerre et des avalanches. J'ai tiré d'abord sur la sentinelle, qui est tombée sans donner l'alarme, et ensuite,

rechargeant mon arme, j'ai fait feu sur le corps d'armée, qui avait bien levé la tête à mon premier coup, mais ne s'en était pas autrement inquiété; ce ne fut qu'au second, et en voyant tomber un de leurs camarades à côté d'eux, que les chamois ont pris la fuite, et que voyant qu'ils se dirigeaient de votre côté, je vous ai fait signe de vous apprêter à les bien recevoir, ce que vous avez fait; au reste, il n'y a pas à se plaindre pour un début.

— Dites donc? si, au lieu de me faire des complimens, vous alliez voir si la chose est cuite, hein? j'y serais bien autrement sensible, parole d'honneur.

— Mais vous avez donc bien faim? me dit Lehmann.

— Je meurs d'inanition.

— Mangez, en attendant, un morceau de pain et de fromage.

— Merci, je suis trop gourmand pour cela.

Lehmann voyant qu'il y avait urgence, se leva et revint avec la casserole.

Alors commença un de ces déjeuners mémorables dont on se souvient toutes les fois qu'on a faim, et qui fut pour moi le pendant de celui du chasseur d'abeilles, de Bas-de-Cuir, lorsque, dans un coin de la prairie, ils mangèrent la fameuse bosse de bison que vous savez.

Deux heures après, nous rentrions à Glaris, portant nos trois chamois sur nos épaules. Lehmann m'avait fait prendre ce chemin sous prétexte de retenir un guide pour le lendemain, mais, en réalité, pour satisfaire ma vanité de chasseur.

Je ne sais vraiment pas si je ne lui sus pas plus gré de cette attention que de m'avoir tiré de mon trou.

CHAPITRE XI.

Reichenau.

Je passai le reste de la journée occupé à dépouiller notre chamois des fourrures, desquelles je comptais bien faire des tapis de pied pour ma chambre à coucher : Lehmann me promit de me les faire passer par la première occasion à Genève; je lui indiquai l'hôtel de

la Balance, où je comptais les reprendre en revenant de Schaffausen et de Neufchâtel.

Le lendemain, au point du jour, je me remis en route, accompagné du guide que nous avions retenu la veille à Glaris : Lehmann me conduisit jusqu'à Schwanden ; là nous entrâmes chez un de ses amis qu'il avait prévenu la veille sans m'en rien dire, et où nous trouvâmes un déjeuner tout préparé. Cette surprise eut pour résultat de m'arrêter trois heures en route ; de sorte que, quelque diligence que nous fissions pendant le reste de la journée, nous fûmes obligés de coucher à Rutti au lieu d'aller jusqu'à Au, comme nous comptions le faire.

A partir du village du Linthal, la route, qui cesse d'être carrossable, devient sentier, serpente à travers de charmantes prairies, laisse à droite la cascade de Fitschbach, s'escarpe par une pente très-raide aux flancs du

Schren, et, après une montée d'une demi-heure, conduit au Pantenbrucke : aucun souvenir historique ne se rattache à ce pont, dont la situation pittoresque est le seul mérite ; jeté qu'il est d'une montagne à l'autre, et s'étendant au-dessus d'une gerçure profonde, il domine, étroit et sans parapet, à la hauteur de deux cents pieds, le torrent de la Linth, qui bouillonne et blanchit au fond de son lit sombre et encaissé : le paysage solitaire et déchiré au milieu duquel il se trouve ajoute encore à l'effet de terreur que produit l'abîme, et qu'on éprouve malgré soi au milieu de cette solitude et de ce chaos.

Nous traversâmes le Pantenbrucke, nous nous enfonçâmes dans le Selbsanft, et, tout en côtoyant la petite rivière de Limmern, que nous franchîmes près de sa source, moi en sautant par-dessus, et Francesco et mon guide en relevant leurs pantalons, nous nous engageâmes dans les neiges qui étaient tombées

trois jours auparavant : heureusement notre guide avait fait cent fois ce chemin pour passer du Linthal dans les Grisons, de sorte que, quoique tout chemin tracé eût disparu, il nous dirigea, avec un instinct de montagnard incroyable, au milieu des glaces, des roches et des précipices, jusqu'au sommet de la montagne, d'où nous découvrîmes alors toute la vallée du Rhin : trois heures après nous étions à Ilanz, première ville que l'on rencontre sur le Rhin : nous descendîmes à l'hôtel du Lion.

Le lendemain, nous partîmes pour Reichenau, où nous arrivâmes à midi.

Ce petit village du canton des Grisons n'a de remarquable que l'anecdote étrange à laquelle son nom se rattache : Vers la fin du dernier siècle, le bourgmestre Scharner, de Coire, avait établi une école à Reichenau; on était en quête dans le canton d'un professeur de français, lorsqu'un jeune homme se

présenta à M. Boul, directeur de l'établissement, porteur d'une lettre de recommandation signée par le bailli Aloys Toost de Zitzers : il était Français, parlait comme sa langue maternelle l'anglais et l'allemand, et pouvait, outre ces trois langues, professer les mathématiques, la physique et la géographie. La trouvaille était trop rare et trop merveilleuse pour que le directeur du collége la laissât échapper ; d'ailleurs le jeune homme était modeste dans ses prétentions ; M. Boul fit prix avec lui à 1,400 fr. par an, et le nouveau professeur, immédiatement installé, entra en fonctions.

Ce jeune professeur était Louis-Philippe d'Orléans, duc de Chartres, aujourd'hui roi de France.

Ce fut, je l'avoue, avec une émotion mêlée de fierté que sur les lieux mêmes, dans cette chambre située au milieu du corridor, avec sa

porte d'entrée à deux battans, ses portes latérales à fleurs peintes, ses cheminées placées aux angles, ses tableaux Louis XV entourés d'arabesques d'or, et son plafond ornementé, que dans cette chambre, dis-je, où avait professé le duc de Chartres, je me fis donner des renseignemens sur cette singulière vicissitude d'une fortune royale qui, ne voulant pas mendier le pain de l'exil, l'avait dignement acheté de son travail; un seul professeur, collègue du duc d'Orléans et un seul écolier, son élève, existaient encore en 1832, époque à laquelle je visitai leur collége; le professeur est le romancier Zschokke, et l'écolier le bourgmestre Tscharner, fils de celui-là même qui avait fondé l'école. Quant au digne bailli Aloys Toost, il est mort en 1827, et a été enterré à Zitzers, sa ville natale.

Aujourd'hui il ne reste plus rien à Reichenau du collége où professa un futur roi de

France, si ce n'est la chambre d'étude que nous avons décrite, et la chapelle attenante au corridor, avec sa tribune et son autel surmonté d'un crucifix peint à fresques. Quant au reste des bâtimens, ils sont devenus une espèce de villa, appartenant au colonel Pastaluzzi; et ce souvenir, si honorable pour tout Français qu'il mérite d'être rangé parmi nos souvenirs nationaux, menacerait de disparaître avec la génération de vieillards qui s'éteint, si nous ne connaissions un homme au cœur artiste, noble et grand, qui ne laissera rien oublier, nous l'espérons, de ce qui est honorable pour lui et pour la France.

— Cet homme, c'est vous, monseigneur Ferdinand d'Orléans, vous qui, après avoir été notre camarade de collége, serez aussi notre roi; vous qui, du trône où vous monterez un jour, toucherez d'une main à la vieille monarchie, et de l'autre à la jeune république; vous qui hériterez des galeries où

sont renfermées les batailles de Taillebourg et de Fleurus, de Bovines et d'Aboukir, d'Azincourt et de Marengo; vous qui n'ignorez pas que les fleurs de lis de Louis XIV sont les fers de lance de Clovis : vous qui savez si bien que toutes les gloires d'un pays sont des gloires, quel que soit le temps qui les a vues naître et le soleil qui les a fait fleurir; vous enfin qui de votre bandeau royal pourrez lier deux mille ans de souvenirs, et en faire le faisceau consulaire des licteurs qui marcheront devant vous.

Alors il sera beau à vous, monseigneur, de vous rappeler ce petit port isolé où, passager battu par la mer de l'exil, matelot poussé par le vent de la proscription, votre père a trouvé un si noble abri contre la tempête : il sera grand à vous, monseigneur, d'ordonner que le toit hospitalier se relève pour l'hospitalité, et sur la place même où croule l'ancien édifice, d'en élever un nouveau destiné

à recevoir tout fils de proscrit qui viendrait, le bâton de l'exil à la main, frapper à ses portes, comme votre père y est venu, et cela quelles que soient son opinion et sa patrie, qu'il soit menacé par la colère des peuples, ou poursuivi par la haine des rois.

Car, monseigneur, l'avenir serein et azuré pour la France qui a accompli son œuvre révolutionnaire, est gros de tempêtes pour le monde; nous avons tant semé de libertés dans nos courses à travers l'Europe, que la voilà qui, de tous côtés, sort de terre, comme les épis au mois de mai, si bien qu'il ne faut qu'un rayon de notre soleil pour mûrir les plus lointaines moissons; jetez les yeux sur le passé, monseigneur, et ramenez-les sur le présent: avez-vous jamais senti plus de tremblemens de trônes et rencontré par les grands chemins autant de voyageurs découronnés? Vous voyez bien, monseigneur, qu'il vous faudra fonder un jour un asile, ne fût-ce que

pour les fils de roi dont les pères ne pourront pas, comme le vôtre, être professeurs à Reichenau.

CHAPITRE XII.

Pauline.

Le même soir j'allai coucher à Coire, et le lendemain, grâce à une voiture que j'eus grand'peine à me procurer dans la capitale des Grisons, j'arrivai vers les onze heures du matin à Ragatz. Ce n'était pas ce petit bourg qui m'appelait, car il n'a rien de remarquable, si ce n'est l'aspect de la Tamina, qui, à

quelques pas de l'auberge du Sauvage, sort furieuse de la gorge profonde où elle roule encaissée pendant trois ou quatre lieues, et va se jeter dans le Rhin; mais les bains de Pfeffers, dont la situation pittoresque attire autant de curieux au moins que l'efficacité de leurs eaux amène de malades; aussi partîmes-nous immédiatement pour Valenz, où nous arrivâmes après une heure de montée par une pente raide, étroite et bordée de précipices, et une autre heure de marche faite au milieu de charmantes prairies : une lieue au-delà, la terre semble tout-à-coup manquer, et à neuf cents pieds au-dessous de soi, au fond d'une étroite crevasse, on aperçoit le toit couvert d'ardoises de l'établissement, qui a l'aspect d'un monastère; un petit sentier taillé dans la montagne, et coquettement sablé, offre un chemin facile à la descente, et qui peut durer dix minutes.

Les propriétaires de ces bains, qui rap-

portent par an de douze à quinze mille francs de rente, sont des moines d'un couvent voisin : comme la saison commençait à s'avancer, ils n'avaient plus que cinq ou six malades allemands et deux voyageurs français. Voyant que l'établissement tenait à la fois de l'auberge et de l'hospice, je prévins que je dînerais et coucherais; on me fit répondre que, dans une heure, mon couvert serait, à mon choix, mis à la table d'hôte ou dans ma chambre : espérant, d'après ce qu'on m'avait dit, rencontrer deux compatriotes dans la salle commune, je priai qu'on m'y réservât une place, et je me mis immédiatement en quête des curiosités qu'on m'avait promises.

Nous descendîmes d'abord dans une chambre basse destinée à servir de salon aux malades, qui non seulement se traitent par les bains, mais encore prennent les eaux en boissons. Comme cette salle n'était pas encore terminée, elle n'offrait rien de bien curieux

intérieurement; mais on ouvrit la porte, et la chose changea. Cette porte donnait sur une espèce d'abîme au fond duquel roulait la Tamina, entraînant avec elle des rochers qu'elle arrondit en les frottant sur son lit de marbre noir. En face, à quarante pas à peu près, s'ouvrait le souterrain conduisant aux sources thermales, qui sont sur la rive opposée : pour arriver jusqu'à ces sources, on a jeté un pont de planches assez mal assujetties sur des coins enfoncés dans les rochers, qui, longeant d'abord la rive gauche de la rivière, forme, au bout de douze ou quinze pas, un coude, s'étend en travers du précipice, va chercher un appui sur la rive droite, et offre sa surface étroite et glissante à ceux qui veulent s'enfoncer comme Énée dans cette espèce d'antre cuméen : ce pont, au reste, n'a d'autre parapet que les conduits mêmes par lesquels arrive l'eau.

Je regardais à deux fois avant de m'a-

venturer sur cette route tremblante et suspendue, lorsque le garçon des bains, voyant ma crainte, me dit qu'une dame venait d'y passer il n'y avait pas dix minutes, et cela sans la moindre hésitation : on comprend que dès lors je ne pouvais honorablement reculer ; aussi empoignant la rampe à peu près comme un homme qui se noie prend la perche, je me cramponnai si bien des pieds et des mains, que j'atteignis sans accident l'autre côté de la Tamina.

Nous continuâmes alors de suivre ce dangereux chemin, et nous nous engageâmes sous cette gorge infernale, entendant gronder sous nos pieds le torrent, que nous n'osions regarder de peur des vertiges : il était juste une heure de l'après-midi, de sorte que les rayons du soleil tombant perpendiculairement sur Pfeffers, pénétraient à travers les crevasses des deux montagnes, qui, en se rapprochant dans quelque cataclysme, ont formé la voûte

de ce corridor étrange, et l'éclairant sur certains points, rendaient visible la profonde obscurité du reste du chemin : tout-à-coup mon guide me fit remarquer deux ombres qui, pareilles à Orphée et à Eurydice, semblaient remonter de l'enfer; elles venaient à nous du fond de la caverne, et chaque fois qu'elles passaient sous un de ces soupiraux, elles s'illuminaient d'un jour blafard qui n'avait rien de vivant. Nous nous arrêtâmes pour contempler cet épisode du poème du Dante, car rien ne m'empêchait de croire que c'étaient Paolo et Francesca qui, conjurés au nom de leur amour, accouraient, comme dit le poète, d'une aile ferme et rapide et pareils à deux colombes qui s'abattent. A mesure qu'elles venaient à moi, rentrant dans l'ombre ou ressortant dans la lumière, elles prenaient des aspects différens et plus fantastiques les uns que les autres; enfin elles s'approchèrent, et comme le retentissement de leurs pas s'éteignait dans le bruit de la Tamina, on eût dit qu'elles ne

touchaient pas la terre. A quelques pas de nous elles s'arrêtèrent, et comme nos deux groupes étaient chacun sous un rayon de jour, je reconnus Alfred de N., ce jeune peintre que j'avais tenté de joindre à Fluelen, et qui m'avait échappé en lançant lui-même sa barque sur le lac : à son bras s'appuyait sa mystérieuse compagne, qui, en nous voyant et en me reconnaissant sans doute, s'arrêta, hésitant à continuer son chemin ; cependant il n'y avait pas moyen de nous éviter l'un l'autre ; nous étions dans un passage plus étroit et plus dangereux encore que celui de Laïus et d'OEdipe; et tout ce que nous pouvions faire, c'était de ne pas disputer le frivole avantage des vains honneurs du pas. En conséquence, nous nous rangeâmes contre le mur, et force fut au couple voyageur de passer devant nous; alors Pauline, car on se rappelle que c'était le nom que le conducteur de la voiture de Lauzanne m'avait dit être celui de la même dame, baissa sur son visage le voile vert de son chapeau, et

changeant de côté pour prendre le bord du précipice, elle passa devant nous si rapidement qu'on eût dit un fantôme, mais cependant point si rapidement encore que je ne pusse voir son visage gracieux, mais pâle, et presque mourant. Je crus le reconnaître, et je tressaillis, car il était évident que cette femme était frappée dans les sources de la vie, et que quelque maladie organique la conduisait lentement au tombeau. Quant à Alfred, en passant devant moi il avait pris ma main et l'avait serrée, sans cependant me donner d'autres preuves, que ce signe certain, mais muet, de reconnaissance et d'amitié. Je ne comprenais rien à tout ce mystère, qui cependant, je le pensais bien, devait s'éclaircir un jour, et je regardais mon ami s'éloigner avec sa compagne, qui, exempte de terreur et semblant déjà appartenir à un autre monde, marchait ou plutôt glissait sans crainte sur ce chemin si dangereux même pour les gens du pays, qu'en face de nous était une croix indiquant qu'un ou-

vrier qui passait à l'endroit où nous étions avec une charge de pierres, était tombé, et s'était brisé dans sa chute. Nous restâmes un instant ainsi immobiles, jusqu'à ce que nous les eussions perdus de vue, puis nous reprîmes notre chemin.

Il continua de s'enfoncer sous cette voûte, qui, en certains endroits, a jusqu'à sept cents pieds de hauteur. Après un quart d'heure de marche à peu près, car la marche est retardée par les précautions qu'il faut prendre, notre guide ouvrit une porte, et nous entrâmes dans le caveau de la source : quoique l'eau qui s'en échappe n'ait que trente-cinq ou trente-sept degrés de chaleur, la vapeur renfermée dans cet étroit espace en rend l'atmosphère insupportable et même dangereuse, puisqu'en la quittant on en retrouve une autre, presque glacée. Nous refermâmes en conséquence la porte en toute hâte, et nous rentrâmes plus émerveillés, comme cela arrive souvent, du

chemin qui nous avait conduits, que du but auquel nous étions arrivés.

Le dîner n'étant point encore tout-à-fait servi, je profitai de ce répit pour lâcher le robinet d'une baignoire, et, afin de ne pas perdre une minute, je me couchai au-dessous de lui. La chose est d'autant plus commode, que l'eau arrivant à la chaleur naturelle des bains, n'a pas besoin d'être mélangée.

Je passai mon temps à chercher à me rappeler sur quel boulevard, dans quel spectacle, à quel bal j'avais vu cette femme qui craignait tant de se laisser reconnaître; mais son visage était perdu dans un flot de souvenirs si lointains, que ma recherche fut vaine : j'étais au plus profond de mes remembrances, lorsqu'on vint m'annoncer que le dîner était servi. Comme je comptais la retrouver à table, et là poursuivre mes investigations, je ne m'en inquiétai pas davantage, et m'habillant aussi

rapidement que possible, je suivis le porteur de la nouvelle.

J'entrai dans une salle à manger immense, où était dressée une table de trente ou quarante personnes, mais dont, pour le moment, un tiers seulement était occupé : les convives étaient, comme je l'ai dit, cinq ou six malades allemands, et les deux pères qui faisaient les honneurs de la maison : après avoir salué tout le monde avec l'étiquette requise, je demandai si je n'aurais pas le plaisir de dîner avec deux compatriotes : on me dit alors qu'effectivement ils avaient d'abord manifesté l'intention de s'arrêter jusqu'au soir à Pfeffers, mais qu'ils avaient tout-à-coup changé d'avis, et venaient de partir à l'instant même, sans prendre autre chose qu'un bouillon qu'ils s'étaient fait porter dans leur chambre. Décidément la misanthropie de nos voyageurs était pour moi seul.

Je m'en consolai en causant tout le temps

du dîner avec un jeune officier suisse, qui était le seul de toute l'honorable société qui parlât le français : je m'étonnai d'abord de la pureté de son langage ; mais il m'apprit bientôt que, quoique au service de la Confédération, il était mon compatriote, et avait fait son éducation militaire sous l'empereur. Je l'avais pris pendant une heure, à sa figure réjouie et à son excellent appétit, pour un touriste comme moi; aussi fus-je fort étonné, au moment où nous nous levâmes de table, de voir deux domestiques s'approcher de lui, le prendre par-dessous les bras et le conduire à la cheminée. Il était complètement paralysé de la jambe gauche.

Lorsqu'il fut assis, il se tourna de mon côté, et voyant que je l'avais suivi des yeux avec étonnement, il se mit à sourire avec mélancolie.

— Vous voyez, me dit-il, un pauvre impotent qui vient chercher à Pfeffers une

santé qu'il n'y retrouvera probablement pas.

— Et qu'avez-vous donc? lui dis-je; si jeune et si vigoureux du reste : un coup de pistolet?... un duel?...

— Oui, un duel avec Dieu, un coup de pistolet tiré des nuages.

— Eh! m'écriai-je, seriez-vous le capitaine Buchwalder?

— Hélas ! oui.

— C'est vous qui avez été frappé de la foudre sur le Sentis?

— Justement.

— Mais j'ai entendu parler de cette terrible histoire.

— Alors vous en voyez le héros.

— Seriez-vous assez bon pour me donner quelques détails?

— A vos ordres.

Je m'assis près du capitaine Buchwalder, il alluma sa pipe, moi mon cigare, et il commença en ces termes.

CHAPITRE XIII.

Un coup de tonnerre.

Si nous étions au sommet du moindre monticule, au lieu d'être enterrés dans cette fosse, me dit le capitaine, je vous montrerais le Sentis : vous le reconnaîtrez facilement, au reste, car c'est le plus haut des trois pics qui s'élèvent au nord-ouest, à quelques lieues, derrière le lac de Wallenstadt : sa plus grande hauteur est de sept mille sept cent vingt pieds

au-dessus du niveau de la mer ; il sépare le canton de Saint-Gall de celui d'Appenzell, et au nord et à l'est demeure éternellement couvert de neiges et de glaciers.

Chargé par la république de faire des observations météorologiques sur les différentes montagnes de la Suisse, le 29 juin dernier, à trois heures du matin , je partis de Alt-Saint-Johann avec dix hommes et mon domestique pour aller planter mon signal sur le pic le plus élevé du Sentis. Ces dix hommes portaient mes vivres, ma tente, ma pelisse, mes couvertures et mes instrumens, parmi lesquels mon domestique et moi nous nous étions réservé les plus précieux : mes guides, habitués à franchir tous les jours la montagne pour se rendre de Saint-Gall dans l'Appenzell, m'avaient assuré, en nous mettant en chemin, que l'ascension ne nous offrirait aucune difficulté, nnous marchions donc en toute confiance, lorsque nous nous aperçûmes, au tiers de

notre route à peu près, que de nouvelles neiges tombées depuis quelques jours couvraient entièrement les sentiers frayés, de sorte qu'il fallait avancer au hasard. Nous nous aventurâmes sur ces pentes solitaires et glissantes, et dès les premiers pas que nous y fîmes nous devinâmes les dangers et les fatigues réservés à notre voyage. En effet, après une demi-heure de marche à peu près, nous trouvâmes que la neige se glacait de plus en plus, et il nous fallut l'enfoncer pour continuer notre route; ce travail indispensable non seulement dévorait tout notre temps, mais encore nous exposait sans cesse et de plus en plus; car sous ce tapis inconnu, sans vestiges, étendu sur la montagne ainsi qu'un linceul, comment deviner les torrens et les précipices? Cependant Dieu nous protégea; après sept heures d'une marche cruelle, nous atteignîmes le plateau de la montagne. J'ordonnai aussitôt à mes hommes d'allumer un grand feu, de tirer les vivres des paniers et de ranimer leurs forces;

vous comprenez qu'ils ne se firent pas prier pour m'obéir ; quant à moi, je pris un verre de vin à peine, et, inquiet de la place où je pourrais établir mon camp, je cherchai un endroit propice à mes observations : je ne tardai pas à le trouver, j'en marquai le centre avec mon bâton ferré, et je revins près de mes hommes : ils avaient fini leur repas. Nous retournâmes ensemble à la place marquée ; je leur fis enlever la neige sur une circonférence de trente-cinq à quarante pieds : je déployai ma machine, j'accomplis mon installation, et, tranquille désormais sur mon logement, je congédiai mes dix hommes, qui retournèrent à Alt-Saint-Johann, et je restai seul avec Pierre Gobat, mon domestique : c'était un brave homme qui me servait depuis trois ans, et m'était si dévoué que je pouvais compter sur lui en toute circonstance.

Vers le soir nous vîmes s'amonceler autour de nous un brouillard épais et froid si com-

pacte qu'il bornait notre vue à un rayon de vingt-cinq ou trente pieds. Il dura deux jours et deux nuits, nous occasionant un état de malaise dont vous ne pouvez vous faire aucune idée, les brumes des montagnes et de l'océan étant pires que la pluie; car la pluie ne peut traverser la toile d'une tente, tandis que ces brumes pénètrent partout, vous glacent jusqu'au cœur, et jettent sur les objets un voile triste et sombre qui s'étend bientôt jusqu'à l'ame.

Pendant la troisième nuit, inquiet de l'obstination de ce brouillard, je me levai plusieurs fois pour examiner le ciel; enfin, vers les trois heures du matin, il me sembla voir scintiller quelques étoiles. Je restai debout pour m'en assurer : bientôt une lueur blanche apparut à l'orient, une main invisible tira le rideau de vapeurs qui m'enveloppait, mon horizon s'étendit, et le soleil se leva sur une chaîne de glaciers qui semblaient

perdus dans ses rayons. Le ciel resta ainsi pur et dégagé jusqu'à dix heures du matin; mais alors les nuages commencèrent à m'entourer de nouveau; toute la journée je me retrouvai plongé dans ce chaos de brouillards; aussitôt le coucher du soleil, les vapeurs se dissipèrent de nouveau, j'eus un instant de crépuscule magnifique; mais presque aussitôt la nuit s'empara de l'espace, et je me couchai espérant pour le lendemain une plus belle et plus complète journée.

Je me trompais : ce singulier phénomène se renouvela tous les matins pendant un mois; pendant un mois j'eus le courage de rester ainsi, n'ayant que le sommeil pour refuge contre l'ennui et pour consolation contre l'isolement. Enfin, le 4 juillet au soir, il tomba une pluie diluvienne, et le froid et le vent s'augmentèrent à un tel point que nous ne pûmes dormir, et que Gobat et moi passâmes la nuit à assurer notre tente par de nouvelles

cordes enroulées aux pieux qui la maintenaient. A quatre heures du matin, la montagne s'entoura de brouillards, qui, malgré le vent, restèrent condensés autour de nous ; de temps en temps, à l'ombre qu'ils jetaient en passant, nous devinions que des nuages sombres passaient au-dessus de nos têtes ; mais nous jugions par cette ombre même que la bise les emportait si rapidement, qu'ils n'auraient sans doute pas le temps de se former en orage.

Cependant de plus épaisses masses, s'avançant de l'est, vinrent à leur tour, mais lentement et marchant contre le vent, poussées par un courant supérieur. Arrivées au-dessus du Sentis, elles parurent s'arrêter, la pluie perça notre brume, et le tonnerre commença de gronder dans le lointain : bientôt les sifflemens du vent se mêlèrent aux éclats de la foudre, et tout annonça qu'une fête terrible allait être donnée par le ciel et la terre.

Tout-à-coup la pluie se changea en grêle, et cette grêle tomba en telle abondance, qu'elle couvrit, en dix minutes, tout le sommet de la montagne d'une couche de grêlons gros comme des pois et ayant près de deux pouces d'épaisseur. Je reconnus tous les symptômes d'un orage furieux ; je me réfugiai avec mon domestique dans ma tente, et j'en fermai toutes les issues pour que l'ouragan n'eût aucune prise sur elle. Un instant il se fit un profond silence, et Gobat croyant que l'orage était passé voulut se lever pour aller rouvrir la porte ; je le retins : je sentais que ce calme n'était qu'un temps de repos : la nature haletante respirait un instant, mais pour recommencer la lutte. En effet, à huit heures du matin, le tonnerre gronda de nouveau, plus rapproché et plus violent, et se fit entendre ainsi sans interruption jusqu'à six heures du soir. En ce moment, lassé de la réclusion à laquelle la tempête m'avait condamné pendant dix heures, je

sortis pour examiner le ciel; il me parut un peu plus tranquille ; alors je pris une sonde de fer, et j'allai à quelques pas de notre tente mesurer la profondeur de la neige ; elle avait diminué de trois pieds dix pouces depuis le premier juillet. A peine avais-je pris cette mesure que la foudre éclata au-dessus de ma tête ; je jetai loin de moi l'instrument de fer qui me valait cette reprise d'hostilités, je me réfugiai dans la tente, où je trouvai Gobat à genoux près de notre dîner qu'il avait préparé, mais auquel le dernier coup de tonnerre avait ôté l'appétit. Il me demanda, moitié par signes, moitié verbalement, si je voulais manger ; mais, comme je n'étais pas moi-même sans inquiétude, je lui répondis que je n'avais pas faim, et me couchai sur une planche, qui interceptait toujours tant soit peu l'humidité et le froid de la terre; alors Gobat se rapprocha de moi et s'étendit à mes côtés. En ce moment, nous fûmes plongés tout-à-coup dans une obscurité pareille à la

nuit ; un nuage épais et noir comme une fumée enveloppait le Sentis ; la pluie et la grêle tombèrent par torrens, le vent gémit et siffla, mille éclairs se croisèrent comme les fusées d'un feu d'artifice, il faisait clair comme au milieu d'un incendie ; nous voulions nous parler ; mais nous pouvions à peine nous entendre, car la foudre, heurtant ses éclats contre eux-mêmes, allait répercuter tous les coups dans les flancs de la montagne, qui, au milieu de ce fracas horrible et de ce chaos infernal, semblait par fois tressaillir sur sa base. Je compris alors que nous étions dans le cercle de l'orage même ; nous l'entendions rugir, et nous le voyions flamboyer tout autour de nous ; enfin sa violence devint telle, que Gobat effrayé me demanda si nous ne courions pas danger de mort. J'essayai de le rassurer en lui racontant que même chose qui nous arrivait était arrivée à MM. Biot et Arago, pendant leurs observations sur les Pyrénées ; la foudre était même tombée sur leur tente,

mais avait glissé sur la toile, et s'était éloignée d'eux sans les toucher; j'achevais à peine ce récit qu'un coup terrible éclata; il me sembla que notre tente se brisait; Gobat jeta un cri de douleur : au même instant un globe de feu m'apparut courant de sa tête à ses pieds, et moi-même je me sentis frappé à la jambe gauche d'une commotion électrique; je me tournai vers mon compagnon, et, éclairé par la déchirure de la toile, je le vis tout sillonné du passage de la foudre; le côté gauche de sa figure était marqué de taches brunes et rougeâtres, ses cheveux, ses cils et ses sourcils étaient crispés et brûlés, ses lèvres étaient d'un bleu violet, sa poitrine se soulevait encore par instans, haletant comme un soufflet de forge; mais bientôt elle s'affaissa, la respiration s'éteignit, et je sentis toute l'horreur de ma position; je souffrais horriblement moi-même, je connaissais trop les effets de la foudre pour ne pas sentir que j'étais cruellement blessé; mais cependant j'oubliai tout pour essayer de

porter quelque secours à l'homme que je voyais mourir, et qui était plutôt mon ami que mon domestique. Je l'appelais, je le secouais, il ne répondait pas, et cependant son œil droit ouvert, brillant, plein d'intelligence encore, était tourné de mon côté, et semblait implorer mon aide; quant à l'œil gauche, il était fermé; je soulevai sa paupière, il était pâle et terne; je supposai alors que la vie s'était réfugiée dans le côté droit, et un instant je conservai cet espoir; car j'essayai de fermer cet œil ouvert et qui me regardait toujours; mais il se rouvrit ardent et animé : trois fois je renouvelai cette expérience, trois fois le même regard vivant repoussa la paupière. J'étais frappé d'une terreur incroyable, car il me semblait qu'il y avait quelque chose d'infernal dans ce qui m'arrivait; alors je portai la main sur son cœur, il ne battait plus; je piquai le corps, les membres, les lèvres de Gobat avec la pointe d'un compas, mais le sang ne vint pas,

il resta immobile ; c'était la mort, la mort que je voyais et à laquelle je ne pouvais croire, car cet œil toujours ouvert protestait contre elle, et lui donnait un démenti. Je ne pus supporter cette vue plus long-temps, je jetai mon mouchoir sur sa figure, et je revins à mes propres douleurs : ma jambe gauche était paralysée, et j'y sentais un frémissement de muscles, un bouillonnement de sang extraordinaire ; la circulation s'arrêtait et montait refoulée vers mon cœur, qui battait d'une manière insensée : un tremblement général et désordonné s'empara de moi ; je me couchai croyant que j'allais mourir.

Au bout de quelques instans l'orage redoubla de violence, et le vent devint si impétueux qu'il emporta comme des feuilles sèches les pierres qui assujettissaient ma tente ; aussitôt la toile se souleva. Je songeai rapidement à la situation où je me trouverais, si ce seul et dernier abri allait être emporté dans le précipice ;

cette idée me rendit des forces surhumaines; je saisis une des cordes qui la retenaient aux pierres que le vent avait emportées, je me jetai à terre, la maintenant de mes deux mains; mais sentant les forces me manquer, je la tournai autour de ma jambe droite, et, me raidissant de tout mon corps, j'attendis ainsi trois quarts d'heure à peu près que l'ouragan se calmât; pendant tout ce temps, et malgré moi, j'eus les yeux fixés sur Gobat, que je m'attendais à tout moment à voir remuer; mais mon attente fut trompée, il était bien mort.

Ce qui se passa en moi pendant ces trois quarts d'heure, voyez-vous, je ne puis vous le dire; le naufragé qui se noie, le voyageur assassiné au coin d'un bois, l'homme qui sent la lave miner le rocher sur lequel il a cherché un refuge, en ont seuls une idée. Je sentais ma jambe tellement paralysée que je pouvais à peine la mouvoir; j'étais enchaîné

à ma place, condamné à mourir lentement près de mon domestique mort; et la seule chance de secours et de salut que j'eusse était qu'un pâtre égaré dans la montagne s'approchât de ma tente, ou qu'un voyageur curieux gravît le sommet du Sentis, et me trouvât à moitié mort; mais cette chance était bien désespérée, car depuis trente-deux jours que j'avais établi ma demeure sur ce pic, je n'avais aperçu que des chamois et des vautours.

Pendant que ma pensée errante courait après chaque espoir de salut, une douleur aiguë fit tressaillir ma jambe paralysée, il me semblait qu'on m'enfonçait dans les veines des aiguilles d'acier; c'était le sang qui faisait des efforts naturels pour reprendre sa circulation interrompue, et qui, pénétrant dans les vaisseaux, allait ranimer la sensibilité engourdie des muscles et des nerfs. A mesure que le sang regagnait le terrain perdu, l'oppression diminuait, les battemens de mon cœur reprenaient

quelque forme et quelque raison, et à chaque élancement une nouvelle force m'était rendue; au bout d'un quart d'heure à peu près je parvins à plier le genou et à mouvoir le pied, mais chaque essai de ce genre m'arrachait un cri; néanmoins dès ce moment ma résolution fut prise, j'attendis vingt minutes encore peut-être pour reprendre de nouvelles forces, je dénouai la corde qui attachait ma jambe droite à la tente, et lorsque je crus pouvoir me tenir debout, je me levai.

Le premier moment fut plein d'éblouissement et de faiblesse, mais enfin je me remis; je dépouillai ma pelisse et mes bas de peau, je chaussai des bottes à crampons, et à l'aide de mon bâton de montagne je me traînai hors de la tente; je la chargeai de nouvelles pierres pour assurer le mieux possible l'abri où j'allais laisser mon pauvre compagnon; enfin, espérant toujours qu'il n'était pas mort, mais seulement en léthargie, je le couvris de toutes

mes fourrures pour le garantir de la pluie et du froid, puis bouclant sur mes épaules la sacoche qui contenait mes papiers, passant mon thermomètre en bandoulière, je me mis en route, essayant de m'orienter au milieu de ce chaos, mais c'était chose impossible. Je me remis à la miséricorde du Seigneur, et au milieu d'une pluie effroyable, entouré d'un brouillard qui ne me permettait pas de distinguer les objets les plus proches, ne faisant pas un mouvement qui ne fût une douleur, un pas qui ne fût une incertitude, je me hasardai à descendre, à l'aide de mon bâton ferré, le pic escarpé et nu, sans savoir même de quel côté je me dirigeais et si j'étais bien dans la ligne des chalets de Gemplut. En effet, au bout de dix minutes de marche à peine, je me trouvai au milieu de rochers et de précipices; partout des abîmes que je devine plutôt que je ne les vois; cependant je vais toujours, je me traîne d'un rocher à l'autre, je me laisse glisser quand la pente est trop ra-

pide pour m'offrir un point d'appui; chaque pas m'enfonce dans un labyrinthe dont je ne connais ni la profondeur ni l'issue; enfin, ruisselant de pluie, me soutenant à peine, je me trouve sur une esplanade formée par deux rochers, l'un au-dessus de ma tête, l'autre sous mes pieds, tout autour le vide.

Alors le courage est prêt à m'abandonner, comme l'a fait la force. Un frisson court par tout mon corps, mon sang se glace; cependant j'explore avec attention l'espèce d'impasse dans lequel je suis enfermé; je m'avance sur ses bords, je me cramponne aux fissures d'une roche, je me suspends au-dessus de l'abîme, je cherche avidement des yeux un passage : à quelque distance seulement est une ouverture verticale et sombre, une gueule de caverne, de trois pieds de largeur à peu près, qui descend je ne sais où, dans un précipice peut-être; mais n'importe, je suis si accablé, si endolori, si insouciant et même si dési-

reux peut-être d'une mort prompte, que je sens que si j'étais près de cette ouverture, je fermerais les yeux et me laisserais glisser; mais cette ouverture est à vingt-cinq ou trente pieds de moi; pour l'atteindre, il faut que je retourne en arrière, que je gravisse ces rochers que j'ai descendus avec tant de peine. Je fais un dernier effort, je rappelle tout mon courage, je rampe, je me traîne, et, haletant, couvert de sueur, j'arrive enfin à cette crevasse, et sans regarder où elle conduit, je m'assieds sur la pente, et sans autre prière que ces mots : Mon Dieu! ayez pitié de moi! je ferme les yeux et je me laisse glisser. Je descends ainsi quelques secondes, tout-à-coup une impression glacée se fait sentir, en même temps mes pieds sont arrêtés par un corps solide; je rouvre les yeux, je suis au fond d'un ravin rempli d'eau et formé par le rapprochement de deux parois; je ne distingue rien au reste, je suis dans une caverne, où viennent se répercuter le mugissement du

vent et le fracas du tonnerre. Au milieu de tous ces bruits confus, je distingue cependant celui d'une cascade qui tombe et rejaillit; puisqu'elle descend, il y a un passage ; s'il y a un passage, je le trouverai, et alors je descendrai comme elle, dussé-je bondir et me briser comme elle de rochers en rochers; ma dernière ressource, c'est le lit du torrent : sur les mains, sur les pieds, assis, à genoux, rampant, m'attachant aux pierres, aux racines, aux mousses, je me traîne, je descends deux ou trois cents pas, puis la force me manque, mes bras se raidissent, ma jambe paralysée me pèse, je sens que je vais m'évanouir, et, convaincu que j'ai fait tout ce que peut faire un homme pour disputer son existence à la mort, je jette un dernier cri d'adieu au monde, et je me laisse tomber.

Je ne sais combien de minutes je roulai, comme un rocher détaché de sa base, car presque aussitôt je perdis la connaissance, et

avec elle le sentiment du temps et de la douleur.

Quand je revins à moi, j'étais étendu au bord du torrent. J'éprouvais une sensation indéfinissable de malaise; cependant je me relevai : pendant mon évanouissement, un coup de vent avait chassé le brouillard qui enveloppait la montagne, et en regardant au-dessous de moi je vis, à vingt pas à peu près, l'extrémité des rochers, et au delà une pente douce et couverte de neige; à cet aspect, auquel je ne pouvais croire, mon cœur reprend la vie, mes membres leur chaleur, mon sang circule; j'avance jusqu'au bord du rocher, il domine à pic cette pente bienheureuse de la hauteur de douze ou quinze pieds à peu près. Dans toute autre circonstance, et avant que le tonnerre m'eût ôté la faculté d'un membre, je n'eusse fait qu'un bond : la neige était un lit étendu pour me recevoir; mais, en ce moment, je ne pouvais risquer ce saut

sans risquer en même temps de me briser ; je regardai donc de tous côtés, et, à quelque distance, je vis un endroit moins escarpé; je me cramponnai aux inégalités de la pierre, je fis un dernier effort, et je touchai enfin cette neige, qui était pour moi ce que la terre ferme est pour le naufragé.

Mes premiers instans furent tous au repos, tous au bonheur de vivre encore, quelque estropié et souffrant que je fusse ; puis, ce moment de repos pris, mes actions de grâce rendues à Dieu, je me mis en quête d'une pierre carrée qui pût me servir de traîneau ; je ne tardai pas à la trouver ; je m'assis dessus, et lui donnant moi-même l'impulsion, je me laissai couler sur la pente, me servant de mon bâton ferré pour diriger ma course, qui ne se termina qu'à l'endroit où finissait la neige; je fis ainsi trois quarts de lieue en moins de dix minutes. Arrivé aux bruyères, je me relevai, je cheminai quelque temps à

travers des ravins, des rochers, des pentes arides ou gazonnées; puis enfin je reconnus le sentier que nous avions suivi un mois auparavant; je le pris, et, vers deux heures de l'après-midi, j'arrivai aux chalets de Gemplut.

J'entrai dans la première chaumière, et j'y trouvai deux hommes : ils me reconnurent pour le jeune major qui avait passé par chez eux pour aller faire des expériences sur la montagne : je leur racontai l'accident qui nous était arrivé, et, malgré la tempête qui continuait de gronder, j'obtins d'eux qu'ils partiraient à l'instant même pour porter des secours à Gobat : ils se mirent en route devant moi, et lorsque je les eus perdus de vue, je descendis de mon côté jusqu'à Alt-Saint-Johann, où j'arrivai à trois heures presque mourant. En me regardant devant une glace, je fus effrayé de moi-même; mes yeux étaient hagards, la sclérotique en était devenue jaune;

mes cheveux, mes cils et mes sourcils étaient brûlés, j'avais les lèvres noires comme des charbons; outre cela, j'éprouvais une douleur affreuse à la hanche gauche; j'y portai la main, j'ôtai mon pantalon : c'était là que le feu électrique avait frappé, laissant comme marque de son passage une large et profonde brûlure.

Je me couchai, croyant que je pourrais dormir; mais à peine avais-je fermé les yeux, que des rêves plus effroyables encore que la réalité venaient s'emparer de mon esprit; je les rouvrais alors, mais la réalité succédait aux rêves; je crus que je devenais fou, j'avais la fièvre et le délire.

A dix heures, le messager que j'avais dépêché en arrivant aux chalets de Gemplut revint; nos deux hommes étaient de retour : ils avaient trouvé Gobat, il était mort : en conséquence, ils étaient revenus tous les deux pour chercher du renfort, afin de rapporter ma tente,

mes instrumens et mes effets. Le lendemain, 6 juillet, à deux heures du matin, ils partirent au nombre de douze d'Alt-Saint-Johann, où ils étaient de retour à trois heures, rapportant le corps de mon pauvre domestique. Le médecin qu'on avait appelé pour moi fit l'inspection et l'autopsie du corps : il constata que le cadavre avait les sourcils, les cheveux et la barbe brûlés; que les narines et les lèvres étaient d'un rouge noirâtre; que le côté gauche, et surtout la partie supérieure de la cuisse, était sillonné d'ecchymoses profondes, que la peau de l'extrémité supérieure en était brûlée, dure et racornie comme du cuir dans une circonférence de quatre pouces; que les traits de la face n'étaient point altérés, et conservaient plutôt l'apparence du sommeil que l'aspect de la mort. Quant à l'autopsie, elle montra le cœur gorgé de sang noir, ainsi que les poumons, qui cependant étaient mous et sains.

Quant à moi, pour le moment, mon état n'était guère meilleur : huit jours entiers je restai entre la vie et la mort ; enfin un peu de mieux se déclara, mais j'étais complètement paralysé de la cuisse gauche. Aussitôt que je fus transportable, je me fis conduire ici, où vous voyez que l'influence des eaux a déjà produit son effet, puisque, en dédommagement sans doute de l'usage de ma jambe, elle m'a rendu celui de l'estomac.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE.



